



**Illustration de couverture :**

Aquarelle réalisée par Anita Santin – 17 ans

CSADN Roanne-Mably

Création primée par l'Imprimerie Nationale

**Conception graphique et mise en pages**

Anna-Oriane Monge

FÉDÉRATION DES CLUBS DE LA DÉFENSE

# CONCOURS LITTÉRAIRE 2020

*Florilège*

# SOMMAIRE

Prologue .....	5
Grand prix littéraire 2020 .....	6
Prix spécial du jury .....	7
Prix de l'Imprimerie nationale .....	8

## Contes, légendes et récits merveilleux

<i>Chichowa et le tableau blanc</i> .....	10
<i>Pierre Papillon</i> .....	12
<i>Le vieux grenadier</i> .....	21
<i>La rivière, la terre et la neige</i> .....	23
<i>Déesse du matin</i> .....	32
<i>La maladie du rêveur</i> .....	44

## Récits et nouvelles

<i>À venir</i> .....	52
<i>Réhabilitons le cheval de d'Artagnan</i> .....	56
<i>Le camp allemand</i> .....	63
<i>Le Fléau de l'Oubli</i> .....	74

## Réflexions

<i>Trop c'est trop</i> .....	80
<i>Assassinée</i> .....	83
<i>La force cohésive</i> .....	86
<i>Jeunesse et sacrifice</i> .....	88

## Poésies

<i>Dalésque matin</i> .....	92
<i>Dans les yeux de ma mère</i> .....	94
<i>Mais... pourquoi</i> .....	95
<i>Au-delà des portes closes</i> .....	96
<i>Faut-il dire à ceux</i> .....	97
<i>J'aurais pu</i> .....	98
<i>Baiser détresse</i> .....	99
<i>Mon amour</i> .....	101
<i>Le ciel de la nuit</i> .....	102
<i>Le stylo plume</i> .....	103
<i>De ma fenêtre</i> .....	104
<i>Pour les enfants de demain</i> .....	105
<i>Ce qu'on appelle détermination</i> .....	106
<i>Parfait</i> .....	107
<i>Noir rime avec désespoir</i> .....	109

<i>La vie d'un cœur meurtri</i> .....	111
<i>Minuit</i> .....	112
<i>La règle</i> .....	113
<i>La gomme</i> .....	114

### **Lettre à...**

<i>Un couple à trois... Le poison</i> .....	116
<i>Lettre de mon grand-père</i> .....	118
<i>Lettre ouverte à mon psychanalyste</i> .....	122
<i>Lettre au petit garçon dont je me souviens encore</i> .....	126
<i>Mon cher Louis</i> .....	128
<i>Mon très cher ami</i> .....	131

Épilogue .....	133
Palmarès du Concours littéraire 2020 .....	134
Jury du Concours littéraire .....	137
Remerciements .....	138

# CONCOURS LITTÉRAIRE 2020

## Prologue

**Pendant la période de confinement  
plus de 5 millions de Français ont débuté l'écriture d'un livre ...**

**É**crire c'est un travail, un baignon, une contrainte, une entrave à la liberté a souvent dit Colette. Pourtant, sa vie s'est écoulée à écrire... Née d'une famille sans fortune, elle n'avait appris aucun métier. « *Mais le jour où la nécessité me mit une plume en main et qu'en échange des pages que j'avais écrites on me donna un peu d'argent, je compris qu'il me faudrait chaque jour, lentement, docilement, écrire, patiemment concilier le son et le nombre, me lever tôt par préférence, me coucher tard par devoir.* »

Et pourtant... début mai, après des semaines de confinement, une enquête menée en France, par *Harris Interactive* sur un échantillon représentatif de la population française a mis en relief que plus de 5 millions de personnes avaient entamé l'écriture d'un manuscrit. Un résultat tellement étonnant que le Syndicat National de l'Édition (SNE) n'a pas caché son enthousiasme : « *Une excellente nouvelle qui confirme l'importance de l'écrit, du développement de l'imaginaire et de l'épanouissement personnel qui en découle.* »

Non, le livre n'est pas mort, comme le prétendent certains sceptiques ! Mais la question est plutôt de savoir comment s'y prendre, et alors les conseils prodigués par les auteurs, les écrivains et les académiciens pendant cette période de confinement peuvent être les bienvenus.

Frédérique Deghelt, journaliste, réalisatrice et écrivain, insiste sur l'instinct : « *Par exemple, si vous vous sentez bien quand tout le monde est couché, entre minuit et deux heures du matin, il faut toujours écrire à ce moment-là, car il va falloir installer l'écriture dans votre vie.* »

Erik Orsenna, académicien est plus prudent : « *Chacun écrit comme il veut, mais il faut une régularité, écrire absolument tous les jours ! Moi je ne fais pas de plan, j'avance petit à petit. Plus vous voulez être général, moins vous touchez les gens. Plus vous êtes singulier et détaillé, plus vous touchez le grand nombre.* »

En clair ne pas en faire trop... Autrement dit, mettez au placard les circonvolutions, les figures de style à outrance et les formules verbeuses. « *L'idée c'est d'être le plus simple, le plus concret possible* », estime Erik Orsenna.

Le jury du concours littéraire était présidé, cette année, par Audrey Mas, professeur de Lettres, trois fois Grand Prix du Concours Littéraire (2003, 2010, 2017). Ce jury constitué d'experts littéraires issus d'horizons différents a récompensé avec beaucoup d'attention et d'émotion les meilleurs d'entre vous. Il s'est honoré de recevoir dans ses rangs Lucile Theveneau, conservateur de l'Atelier du Livre à l'Imprimerie nationale.

Chers candidats, ne soyez pas trop déçus de ne pas figurer dans le Florilège 2020. *Pour être écrivain* dit Erik Orsenna, *il faut aimer deux choses : la solitude et la continuité*. Autrement dit, ne jamais abandonner votre projet, l'inspiration, c'est 2% et le travail 98%. Sans oublier un sacrosaint principe : en plus d'être un travail, l'écriture doit être un plaisir.

À propos de Jean Loup Dabadie, écrivain, parolier, dialoguiste et académicien, Guy Bedos comédien, humoriste, a dit un jour une parole frappante : *Les textes de Dabadie ne sentent jamais le papier*. Toutes vos œuvres (poèmes, lettres, contes, légendes, pièces de théâtres) attendent, en effet, de s'animer... Le texte n'est pas une finalité, ce n'est qu'un prétexte. Au théâtre *Tout doit se révéler* sur scène. Chez le lecteur, c'est l'imaginaire qui donne la vie au texte.

L'écriture exige un vrai travail de production de textes, de relecture à voix haute, de ratures et de ré-écritures, mais elle appelle aussi l'éloge de la paresse, les moments de flottement, les rêveries propices à la création artistique. Il faut savoir parfois perdre son temps, avant de le retrouver pleinement.

Alors persévérez chers auteurs ! « Car c'est sur une page blanche que tout le monde commence... la différence avec l'écrivain, c'est continuer ou pas ».

À vos stylos et claviers ? Soyez prêts pour le prochain concours. Candidats et futurs auteurs soyez encore plus nombreux et toujours plus talentueux, c'est le souhait que je formule pour 2021 en vous adressant mes chaleureux encouragements et vous assurant de mes sentiments très cordiaux.

Commissaire général (2S) Yves Glaz  
Président de la Fédération des clubs de la défense

# GRAND PRIX LITTÉRAIRE

Clotilde HÉRAULT

Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

pour l'ensemble des œuvres présentées :

*Baiser détresse*

*Pierre Papillon*

*À venir*

# PRIX SPÉCIAL DU JURY

Tom FLAMERMONT

Club Sportif Éducatif du Prytanée National Militaire  
La Flèche

Ligue Ouest

pour son œuvre :

*Le Fléau de l'Oubli*



# PRIX DE L'IMPRIMERIE NATIONALE

Élisabeth REININGER

CSA Base Aérienne 123  
Orléans-Bricy

Ligue Centre-Val de Loire

pour son œuvre :

*Chichowa et le tableau blanc*

# Contes, légendes et récits merveilleux

## Chichowa et le tableau blanc

L'histoire merveilleuse que je vous conte n'a pas la prétention de guérir les maux, mais elle tend à prouver combien pourrait être puissant le pouvoir de l'imagination.

Chichowa était un petit homme très pauvre. Il vivait dans la rue et avait souvent froid. Chichowa, pourtant, n'était pas malheureux. Il avait un don qui lui permettait, dans les pires moments, de s'évader et de vivre des instants merveilleux. Il lui suffisait de regarder un mur blanc pour y voir s'animer des images, comme dans un tableau magique. Des images qui lui réchauffaient le cœur et qu'il décrivait à la perfection.

Le jour que nous narrons, il pensa très fort aux montagnes qu'il connaissait étant enfant. Il passait alors ses journées avec son grand-père, l'accompagnait dans des randonnées en raquettes et découvrait, grâce au vieil homme, les secrets de la nature.

Il regarda le mur, et tout à coup, une belle montagne recouverte de neige apparut. Des vallons blancs couverts de sapins firent leur apparition, des étendues neigeuses où seules les empreintes d'un lapin laissaient penser qu'il y avait âme qui vive. Les arbres de cette belle montagne étaient tous décorés comme dans les maisons au moment de Noël. Chichowa rayonnait de bonheur devant son mur. Il pouvait y ajouter tous les détails insolites qu'il désirait.

Les passants commencèrent à s'arrêter pour l'écouter conter ce qu'il devinait sur son mur. Ils fermaient alors les yeux, et, eux aussi, marchaient dans toute cette belle masse neigeuse et ressentaient le même bonheur.

Une dame murmura :

— Moi, je rêve de nager au milieu des poissons, dans l'océan.

Sans même y réfléchir, Chichowa fit disparaître sa montagne et le tableau devint bleu turquoise. Un univers où cohabitaient des poissons multicolores, où ondulaient langoureusement des algues de toute beauté aux reflets merveilleux, naquit sous ses yeux et avec ses paroles. Les yeux toujours clos, la vieille dame écarta les bras et sembla nager parmi les mots de Chichowa. La magie opéra tant qu'elle ressentit le frôlement des milliers de petites nageoires au creux de ses paumes. Son air maussade s'était mué en sourire.

Les passants en redemandèrent, chaque jour. Apporter du bonheur devint le métier de Chichowa. Les gens qui passaient devant son mur

avaient pris l'habitude de plonger dans l'imaginaire du poète et de lui donner la pièce ensuite. De telle sorte que Chichowa n'eut plus jamais faim. C'était presque parfait. Il faut dire « presque », car, si les gens passaient ces moments merveilleux avec lui, ils quittaient ensuite Chichowa, reprenaient le cours de leur vie et le laissaient à sa solitude.

Un jour, alors que notre petit homme faisait rêver un passant dans une rue de Londres, l'incroyable devint réalité. L'Angleterre manquait à ce « client » et Chichowa le faisait marcher, un soir sous la pluie, col relevé, brouillant les reflets de la lumière dans les flaques d'eau, au pied des réverbères. Chichowa sentit alors qu'on le regardait. Il chercha d'où lui venait cette sensation et découvrit des yeux tristes le fixant dans le noir. Il ne prit pas la peine de décrire cette impression au passant, il voulut la garder pour lui-même. Petit à petit le regard se fit plus intense ; timidement, un petit chien noir et blanc sortit de l'ombre, ses prunelles implorantes toujours posées sur Chichowa. Un de ses yeux était cerclé de noir et son oreille gauche lui cachait un peu l'autre. Il paraissait miséreux. Il s'approcha encore, se sentant encouragé par le poète. Il avança tant et si bien qu'il sortit du mur blanc ! C'était un amour de chien et il vint tout simplement s'asseoir sur les pieds de Chichowa. Frottant son museau sur le mollet de celui qui l'avait libéré. Le passant, qui avait toujours les yeux fermés et rêvait encore à sa ville anglaise, ne s'aperçut de rien. Entre deux descriptions, Chichowa murmura : « Bonjour, Mastrino », et le chien se coucha, apaisé.

Il avait enfin un nom. Il devint le chien du poète, son ami, sa compagnie pour tous les jours, les bons, comme les mauvais. Il ne quitta plus jamais Chichowa. Pas besoin de collier pour savoir que le chien était le sien. Chaque fois que son maître faisait rêver un passant, il s'asseyait sur ses chaussures, comme pour être certain qu'il resterait avec lui, qu'il ne disparaîtrait pas dans son mur blanc.

Si, un jour, en vous promenant, vous passez devant un mur tout blanc, regardez bien autour de vous, cherchez bien, il y aura peut-être un petit homme accompagné d'un chien noir et blanc. Alors, fermez les yeux et écoutez simplement la magie de ses mots.

Prix Imprimerie Nationale  
Élisabeth REININGER  
CSA Base Aérienne 123 Orléans-Bricy  
Ligue Centre-Val de Loire

## Pierre Papillon

**E**ntre ciel et sombre, embryon d'ange suspendu, il attend.  
Chomedu, page emploi, pointage...  
Voici des mois qu'il galère.

Vingt-deux ans révolus, obligé, après sa rupture de contrat d'avec l'autre trouduc de DRH des laboratoires Duterrier où il faisait le ménage chaque soir, après 20h, de revenir vivre chez papa/maman. Il avait tout perdu du coup.

Son boulot, donc, qu'il pratiquait avec une nonchalance et un sens de l'à-peu-près qui avaient causé son éviction de la susdite boîte où il œuvrait. Sa copine l'avait finalement fichu à la porte après deux mois de cohabitation houleuse ; elle bossait, lui ne fichait rien et ne cherchait rien en plus... ET sa liberté, car quand même ! il disposait de ses journées et les meublait comme il voulait : console, petits films coquins quand il en avait envie, bière, foot et bédos.

Là, il n'était plus qu'une loque, traînant des journées entières dans sa piaule, obligé - un comble - de se cailler les noix la fenêtre grande ouverte pour tirer sur son joint, biffant les petites annonces échappées aux épiluchures de carottes du journal chiffonné dans la poubelle, téléphonant pour s'entendre dire « trop tard » ou « trop jeune » ou « pas assez d'expérience dans ce domaine ». Bref, la merde quoi et là, il commençait à désespérer, sérieusement, ne trouvant plus plaisir à rien.

Et puis cette annonce, encadrée mais discrète.

*« Recherchons volontaires pour essais thérapeutiques de produits bio. Aucune expérience requise, salaire motivant, moyen de transport assuré par l'entreprise, nia nia nia, nia nia nia... »* suivie d'un 06 qu'il s'empresse de composer.

Deux sonneries plus tard, une voix féminine - qu'il apprécie de suite - lui répond. Dix minutes après, il sait que son lendemain matin va être pris par un entretien d'éventuelle embauche pour participer à... comment y disent déjà ? Ha oui, « des « essais thérapeutiques de produits bio ».

C'est cool, se réjouit-il en se frottant les mains comme qui se savonne. En plus, c'est vrai que le salaire est « motivant ». Vingt euros de l'heure et ce pendant la durée de « l'essai thérapeutique » qui va lui prendre toutes ses matinées de jours ouvrés pendant quinze jours, voire plus si affinités.

Il jubile, saute comme un chimpanzé sur son lit, déboule dans la cuisine - où papa regarde les infos et maman pèle les patates - en poussant

des cris de sauvage qui n'émeuvent plus personne.

*Petite précision ici, ce n'est pas maman qui pèle ses patates en poussant des cris sauvages hein ? C'est le drôle ! Juju quoi !*

Placide et Museau (comme il appelle ses parents quand il cause d'eux avec ses copains) ne bronchent pas, habitués qu'ils sont à ses crises de folie.

- J'ai trouvé un boulot !! hurle-t-il à sa mère qui lève à peine les yeux de son économe et continue à faire des serpentins avec la peau des Rosevals qu'elle achète toujours. Elles tiennent mieux à la cuisson.

- J'ai trouvé un boulot, chuchote-t-il à son papa qui, lèvres maflues et couperose aux joues, hoche placidement sa bonne tête de bouledogue français en levant sa bouteille de Tourtel - de celle qui a goût de bière mais qui n'en n'est pas.

- C'est bien mon fils, c'est bien !! Maintenant, faut que tu le gardes, articule Museau avec une unité de ton qui laisse à douter de la perplexité de la réflexion et dénonce le profond scepticisme dont est pétri l'être entier répandu dans le fauteuil.

Y s'en fout Juju, mais alors y s'en bat l'œil comme de sa première brassière. Il ouvre en grand le frigo, se casse en deux pour extraire de derrière les yaourts aux fruits en morceaux - ceux qu'il préfère - une canette de coca qu'il décapsule illico et engloutit d'un trait.

Puis il s'essuie les moustaches d'un revers de poignet, rote sans fermer la bouche ce qui déclenche un sursaut réprobateur côté fauteuil et un tssst tssst tssst presque indulgent côté Rosevals.

- J'ai un boulot, se murmure-t-il en tortillant du croupion dans le couloir comme une chaudasse en chasse.

- J'ai du boulot, chuchote-t-il à la porte de sa piaule en lui filant un coup de pied.

- J'AI DU BOULOT ! s'exclame-t-il en pénétrant dans sa bauge et en se jetant, à plat dos, sur le pieu qui lui sert de litière.

Le lendemain, après une nuit d'insomnie passée à échafauder des plans sur la comète quant à l'utilisation du pactole qu'il va sûrement palper, notre Juju se fait beau. Il se coiffe correct - entendez par là qu'il prend la tondeuse et se ratiboise les tifs sabot deux -, il se douche, en passant bien dans les coins - contrairement à ce qu'il faisait au boulot, se rase - enfin !! dirait sa « *môman* » - se nippe propre, jeans lavé, le pli, chemise blanche et pompes cirées - pompes qu'il ne met que pour les grandes occasions, mariages, communions, enterrements - puis déjeune sur le pouce, ignorant les tartines largement beurrées

préparées par sa mother debout depuis l'aube.

Il descend les deux étages une fesse posée sur la rampe lustrée de l'escalier, envoie à son habitude le paillason du rez-de-chaussée valdinguer en tas contre la porte d'entrée de la concierge et ouvre à grand renfort de biscottos la p..... de porte d'entrée de l'immeuble où il crèche.

Un taxi l'attend dans lequel il s'engouffre, démarre illico avant même qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche pour donner l'adresse où il doit aller.

Une bonne demi-heure plus tard - passée à admirer, bouche-bée, l'automne qui commence à poindre son nez sur les feuilles des arbres - la bagnole s'arrête devant un portail mécanique surmonté d'une caméra. Un haut mur crépi empêche le regard de divaguer et se prolonge aussi loin qu'il peut voir. Il est en banlieue. Le bruit étouffé de la circulation lui parvient comme amorti par un rempart de coton. Des oiseaux chantent, cela sent bon le gazon fraîchement tondu. Il appuie sur un bouton d'interphone alors que le taxi repart sur les chapeaux de roues. Un bourdonnement... Il dit son nom en souriant niatement à l'œil de cyclope qui le mate et le portail glisse, silencieusement lui dévoilant une bâtisse basse mais cossue, genre longère retapée. Des buis taillés au cordeau, des hortensias en pleine floraison bordent un chemin goudronné qu'il emprunte d'un pas qui se veut assuré.

Une grande porte vitrée s'efface devant lui et il entre dans un espace aseptisé et fleurant la menthe poivrée à plein nez. Il connaît bien, sa mère s'en met sur les tempes quand elle a la migraine et du coup, il profite lui aussi des bienfaits dispersés dans l'atmosphère.

Derrière un comptoir de marbre noir, il aperçoit un haut chignon de boucles et toussote.

La nana qui le dévisage avec un sourire de façade est magnifique. Les yeux verts presque translucides qui le transpercent sont frangés de cils épais et un trait de mascara étire vers les tempes les paupières bombées et ombrées de brun ocre. La bouche est pulpeuse et les dents parfaites. Le cou est long et orné d'un simple rang de perles rousses qui mettent en valeur la peau crémeuse et le blond vénitien des cheveux dont quelques boucles ont déserté le chignon.

Pour ce qu'il en voit, le torse est sanglé dans une blouse blanche dont l'échancrure plonge entre deux monts dont il ferait bien l'ascension non sans façons.

- Heum bonjour, parvient-il à articuler. Je suis monsieur...

- Oui, l'interrompt la déesse, je sais. Suivez-moi, dit-elle et joignant le geste à la parole, elle se lève en un lent mouvement de corps qu'elle a de sculptural, en fait...

Juju a la glotte qui fait le yo-yo et les yeux qui tourneboulent tandis que la bombasse le précède - vers il ne sait où, et il s'en fiche. Lorsqu'elle s'efface pour le faire pénétrer dans une vaste salle d'attente, il s'efforce de juste la frôler du bras pour être sûr qu'elle est bien réelle. Oui, elle l'est !

Elle referme la lourde et notre Julien se retrouve tout seul, encore ébahi par le spectacle. Il s'assoit sur la première chaise venue et reste sidéré. Il est dans un aquarium. Les murs de la pièce où il a été introduit sont des vitres derrière lesquelles évoluent des milliers de poissons multicolores. Partout où il regarde, ce ne sont que flèches d'argent ou d'or, papillons aux nageoires soyeuses et ondulantes, petits escargots de rien du tout posés sur un sable granuleux d'où sortent des bulles en bouquet. Il y a des épaves de navires, des cités englouties, des amphores miniatures d'où émergent des rostres frétilants. Des coraux pourpres et jaunes, mandarine et blanc immaculé, accueillent des colonies entières de minuscule fretin évoluant entre leurs branches comme des rubans safranés. Et ce silence qui lui envahit la cervelle et ce vide qu'il ressent dans son cerveau comme si toute cette vie florissante prenait ses aises dans ses lobes. C'est reposant, puissamment attrayant, hypnotique. Il respire avec calme la sérénité du moment, les mains vacantes entre les genoux, les quinquets grands ouverts.

Il ne voit pas le temps passer en fait et se lève même pour coller son nez pointu à la vitre derrière laquelle évolue tout un petit monde aquatique.

Un toussotement le tire de sa contemplation. Il se retourne en essuyant le mince filet de salive qu'il distille toujours quand il est attentif à quelque chose.

Un type en blouse blanche vient vers lui, la main tendue.

- Bonjour monsieur Dupié. Je suis Harlan Teurb, prononcez Turb s'il vous plaît. La poignée de main est molle et presque gluante. Juju ne s'en émeut pas.

L'homme est de petite taille mais sa raideur d'allure lui donne une certaine prestance. Le cheveu est rare et gras, une seule mèche servant à cacher maladroitement la peau luisante du crâne. De grosses lunettes façon cul-de-bouteille confèrent au personnage ce regard de hibou effarouché qui amuse tant Julien quand il lit des BD. La bouche est mince et pincée, le menton pointu, - il rajouterait bien turlututu - mais il n'a plus le cœur à rire.

Le cou qui soutient la tête est maigre, maigre et ridé comme ceux des vautours des westerns. Un cou de charognard pense Julien en sentant



sa peau se hérissier de chair de poule.

La blouse est nickel et le pantalon qui en émerge est un pantalon de costar, pli impeccable. Il est chaussé, incroyable, de Nike rouge vif estampillées et de chaussettes jaune canari dont le contraste prêterait à rire en d'autres circonstances.

Bien que conscient de l'examen dont il vient d'être l'objet et visiblement blasé par les yeux ébahis du jeune homme sur ses pieds, monsieur Teurb ne se démonte pas et, tendant le bras, invite :

- Suivez-moi voulez-vous ? Je vous fais visiter nos installations.

Inutile de vous préciser que les pièces qu'ils traversent au pas de charge sont d'une propreté irréprochable. Juju s'en assure en passant un doigt discret sur les paillasses où sont juchés microscopes et matériel de laboratoire divers. Très peu de laborantins sont présents. Tous semblent de sexe masculin et sont masqués et chapeautés de ces ridicules charlottes dont les scientifiques s'affublent et qui font mourir Juju de rire quand il en voit à la télé. Là, y rigole pas le Juju, il en va de son travail.

Monsieur Teurb le précède d'une démarche raide, presque militaire, s'inclinant devant lui avec un geste de semeur quand il l'invite à passer d'une pièce à l'autre.

Ils débouchent finalement dans une salle dont les murs ne sont qu'armoires vitrées pleines de flacons transparents eux-mêmes remplis de solutions liquides ou crémeuses multicolores. Au centre, un fauteuil pivotant et inclinable accolé à une petite table à roulettes encombrée de coton, de compresses, de rouleaux de sparadrap. Ni aiguille, ni seringue, ni scalpel, ni trépan, rien que du doux, du moelleux, du rassurant.

La pièce n'a aucune ouverture sur l'extérieur mais la luminosité y est presque éblouissante.

Éblouissante est aussi le mot qui vient à l'esprit de Julien en prenant conscience de la femme assise derrière un bureau à dessus transparent.

Asiatique, c'est évident. Son visage d'un ovale parfait est encadré des cheveux brillants comme de la soie. Les yeux qui le jaugent sont délicieusement en amande, de ce brun velouté virant parfois au doré suivant l'angle du jour. Nez droit et fin, bouche parfaitement dessinée et parée d'un rose délicat. Cou menu, collier de perles comme la secrétaire de l'entrée. Blouse blanche bien sûr, mais rehaussée d'un liseré carmin au col et au bas des manches. Pour ce qu'en aperçoit notre novice, le corps est mince et les jambes croisées haut sont délicieusement brillantes, lisses et bronzées, comme il aime.

Chuang-Mu, ma secrétaire, expédie d'un revers de main l'énergé au Nike fluo.

Cela sent la dispute récente pense Julien. Il s'incline et sourit timidement.

La femme lui rend son sourire en clignant de l'œil.

EN CLIGNANT DE L'ŒIL !

- Chuang-Mu, expliquez en quoi consiste nos expérimentations à monsieur Dupié je vous prie.

Elle se lève et monsieur Dupié décolle. Il n'imprime rien, n'enregistre rien. Elle parle avec cet accent délicieux qui lui fait avaler la fin des mots en une aspiration musicale qui confère à son laïus une touche chantante quasi psalmodique. Elle lui montre les bords aux mille couleurs, il s'en fiche, il n'a d'yeux que pour la main si fine aux ongles vernissés de rose pâle - comme des coquillages, s'attendrit l'hypnotisé - qui semble caresser l'air avec une infinie tendresse.

Elle lui met sous le nez de petits tubes emplis de solutions parfumées. Il n'en a cure, essayant de déceler Son parfum, à Elle.

Elle marche devant lui et il n'a d'yeux que pour ses ronds mollets et ses chevilles fines, pour ses menus petons logés dans des escarpins aux talons pointus. On dirait qu'elle plane, légère, si gracieuse. Quand elle lui sourit, Juju fond. Enfin, ce n'est pas le mot exact. Juste il se voit lui ôtant ses talons aiguilles et embrassant chacun de ses orteils qu'il imagine fins et capuchonnés de nacre. Juste il se voit passant ses doigts, son nez, sa bouche dans la coulée d'ébène lisse de ses cheveux dénoués. Parfois elle toussote pour le ramener doucement sur terre où Julien rame à *donf* pour comprendre les explications. Mais rien n'y fait. Il revient soit à sa bouche, à ses dents de souris, à son petit bout de langue rose qui parfois dépasse de sa bouche pour humecter ses lèvres, soit à son décolleté, pourtant très sage où le ravin ambré de sa poitrine palpite quand elle parle.

- Voilà, dit-elle enfin. Vous savez tout.

Julien se garde bien de dire qu'il n'a rien pigé et cherche la bouée au Nike de la mort pour reprendre pied sur le plancher des vaches. Monsieur Teurb est là, debout, une main posée sur le bureau vitré, les jambes croisées, tendu et penché. On dirait un accent aigu. Il est là et tapote d'un air impatient un dossier posé à côté de lui.

Monsieur Teurb est vaguement souriant, comme si le spectacle auquel il venait d'assister était une représentation de plus dans un film maintes

fois regardé.

- Voici, monsieur Dupié, le dossier que vous voudrez bien nous ramener demain, dûment rempli et complété, s'il vous plaît de venir travailler chez nous.

La suite se déroule dans un flou total dont notre Juju ne gardera d'imprimé dans sa cervelle, que des fragments de nacre, des cheveux soyeux et des yeux étirés. Le dossier est là, calé sous son bras et c'est ainsi qu'il regagne son foyer, les yeux dans le vague, avachi sur le siège du taxi - le même que ce matin.

Fermé à toute communication parentale, il entre dans sa chambre comme un zombi, se laisse tomber sur son lit et rêve une heure. Puis il passe à la cuisine, débarrasse la table du fatras habituel d'épluchures et de verres sales et se plonge dans le dossier, coche des cases, des cases et encore des cases. Maman vient lire par-dessus son épaule. Il la chasse d'un mouvement impatient du tronc. Papa dit rien, comme d'hab'.

Puis il paraphe et signe, chaque feuillet, avec une application qui lui fait tirer la langue.

\*\*\*

Voici quinze jours qu'il a commencé son « travail » et son contrat est renouvelé pour un mois.

Tous les jours, taxi...

Tous les jours dix minutes d'aquarium, calme et félicité commencent leur travail de mise en sommeil.

Puis Chuang-Mu vient le chercher et il la suit, le regard fixé sur le balancement de son p'tit cul pommé sous la blouse. Hypnotique. Puis il s'allonge plat ventre sur la chaise inclinée. Puis Chuang-Mu lui pose sur le dos certains échantillons, attend quelques secondes puis il entend des bruits discrets de verre que l'on choque et ressent comme une impression de chaud ou de froid se dispersant dans son dos, sur ses épaules, ses reins. Après quoi, elle recouvre d'un pansement hermétique ce qu'il pense être des échantillons de « produits bio ». Le lendemain, elle les ôte, prend des notes, lui chante ses résultats. Juju écoute mais ne comprend pas.

Une nouvelle clause du contrat prolongé lui enjoint de ne plus rentrer chez lui.

Placide et Museau ont tiqué mais leur fils semble heureux et puis le salaire qu'il leur donne dans son intégralité leur permet de changer l'ordinaire à midi et puis le soir aussi. Alors, ils laissent faire.

Juju les appelle tous les jours, d'une voix de plus en plus pâteuse leur semble-t-il.

Et puis un jour, plus de nouvelles, juste une lettre manuscrite leur annonçant qu'il part aux USA pour poursuivre les expérimentations chez les Ricains. Son salaire est versé le premier de chaque mois, immanquablement.

- HHHHooo - maman a pleuré, tous les soirs pendant trois mois, puis elle a fini par se faire une raison. Il doit être heureux là-bas, au pays des Zachélèmes géants et de la statue de la liberté de monsieur Eiffel.

Papa s'est remis à la bière, la vraie, celle avec de l'alcool et ses yeux sont devenus larmoyants, puis secs, puis vagues.

\*\*\*

Juju s'est réveillé un matin, suspendu entre cieux et inconnu, dans un cadre d'acier posé dans une pièce décorée de posters en noir et blanc figurant une ville toute barrée d'immeubles. Un ciel chaotique, une lueur blafarde, le silence infini.

Jour après jour, ainsi suspendu, il a suivi les étonnantes transformations de ses bras et ce avec une surprenante décontraction. Petit à petit ceux-ci s'étaient mués en ébauche de nageoires bizarres, terminées par une sorte de pince à deux doigts. Son torse, dans le mouvement, s'était associé à ses nageoires en devenir et s'était métamorphosé en un plastron qui semblait cartilagineux, tout recouvert de sa peau ayant peu à peu, pris une couleur grisâtre et malsaine. Du coup, son ventre s'était détendu et gonflé et reposait maintenant de ses poumons à son pubis en une masse rebondie et molle comme un ventre de poisson. Son sexe s'était atrophié et ne ressemblait plus à rien posé qu'il était sur son bas-ventre. D'ailleurs, il ne voyait que ça. Son sexe informe, il ne pouvait plus lever la tête. Il voyait également ses jambes, dans le vide et elles lui évoquaient la posture du Christ crucifié, pieds joints comme cloués.

Julien ne sentait rien, même pas les anneaux traversant la chair de ses anciennes omoplates qui le supportait en l'air. Julien ne voyait plus que son paquet d'homme ratatiné et ses pieds joints en prière et parfois les Nike de monsieur Teurb qui, alors, se cassait en deux à la manière d'un officier allemand - comme dans les films qu'il aimait bien - et le regardait sous le nez en sifflotant entre ses dents un air qu'il ne connaissait pas.

Et puis aussi, aussi... tant aussi les escarpins vernis de Chuang-Mu quand elle venait, quotidiennement, lui susurrer de sa voix chantonnante des explications qu'il ne comprenait pas.

Julien n'était que suspendu entre vide et néant, attendant la venue de ces pieds mignons chaussés tantôt de rouge, tantôt de jaune, tantôt de vert.

Julien avait trouvé un boulot pour une éternité qu'il ne mesurait pas. Ses membres, peu à peu, devenaient roc. Bientôt, seuls ses yeux resteraient vivants et verraient indéfiniment les pieds jolis de Chuang-Mu voletant dans leurs talons aiguilles comme des papillons.

Pierre  
Papillon  
.....

Papillon  
Pierre  
.....

1<sup>er</sup> prix  
Clotilde HÉRAULT  
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

## Le vieux grenadier

Il était une fois, un vieux grenadier qui gardait pour tout souvenir, son grand sabre pendu à un clou au-dessus de son lit.

Un matin qu'il l'astiquait, en sifflant une marche militaire, quelqu'un cogna à sa porte. C'était le facteur qui lui remit une grande enveloppe bleu-blanc-rouge.

Le vieux soldat l'ouvrit du tranchant de son sabre. C'était une belle lettre du général qui le convoquait pour lui remettre sa quatorzième décoration. L'émotion faisait trembler la feuille dans les mains du grenadier. Il prit son chapeau et se dirigea vers la citadelle militaire

Les gardes le laissèrent passer.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda le général à son aide de camp.
- C'est le soldat Valoroso. Il vient pour sa médaille.
- Ah ! Non, non. Qu'il retourne chez lui !
- Mais, mon général...
- J'ai dit.

Le vieux grenadier se retira.

Le général était rouge de colère :

- Non, mais vous avez vu ça, c'est mal peigné, sans cravate, ça ne salue même pas, ça veut une médaille, il repassera !

Sur le chemin du retour, le vieux grenadier ramassa un malheureux chat maigre et le serra contre lui.

- Allons, chat viens vers moi. Ne tremble pas. Allons ; allons. Tu as de belles moustaches blanches, de vraies moustaches de grenadier. Nous ferons une paire d'amis. Pas vrai ?

Le chat frotta son crâne duveteux contre la joue barbue.

Le lendemain, le vieux retourna à la citadelle.

Pour se donner du courage, il avait emporté le chat dans une de ses poches.

- Alors, fit le général, qu'est-ce que tu dis ?
- Miaou, miaou, fit le chat dans la poche.

Le général suffoqué de tant d'insolence, tomba à la renverse sur le plancher et se fit une bosse. Les gardes empoignèrent le vieux et le flanquèrent dehors.

- Eh bien, minou, dit-il, tu nous fais des ennuis !

Tout à coup, une colombe atterrit à ses pieds. Il la ramassa tout doucement. La griffe d'une buse l'avait blessée. Il l'emporta à la maison.

Le jour suivant, le vieux grognard, sans se décourager, revint se présenter à la citadelle. Il avait mis la colombe sous son chapeau et le chat dans sa poche.

- Sois sage minou.

- Miou, miou, fit le chat, en acquiesçant de la tête.

Le général, mal remis de sa chute, était de mauvaise humeur : la bosse qu'il avait sur le crâne enflait tellement qu'il ne pouvait mettre son képi.

- De quoi s'agit-il. D'abord, comment te nommes-tu ?

- Roucrou, fit la colombe.

- Hein ? sursauta le général, les yeux ronds.

Le chapeau se souleva tout seul et apparut une colombe sur la tête du grenadier confus. Elle s'envola, se posa sur les piques, sur les statues, sur le crâne du général exorbité. Les soldats qui flanquaient des coups de hallebardes à tort et à travers faillirent couper le bout du nez de leur chef. La colombe s'enfuit par la fenêtre. Le vieux s'était esquivé pendant le tumulte.

De retour à la maison, il joua de bon cœur avec son chat. La colombe arriva ensuite. Pour se faire pardonner, elle apportait une belle fleur rouge qu'elle posa dans un verre. Le vieux la caressa et lui gratta doucement la tête du bout du doigt. Puis il s'approcha pour respirer la fleur et s'arrêta : un magnifique papillon noir y étalait ses ailes.

Quand notre vieux guerrier voulut partir le lendemain pour aller chercher sa médaille, le chat et la colombe se précipitèrent sur lui. Le chat passa et repassa entre ses bottes dix fois, cinquante fois ; elles devinrent si lustrées, si brillantes qu'il pouvait s'y regarder comme dans un miroir.

La colombe s'agrippa à son habit et battit des ailes de toutes parts. La poussière s'envola, la veste parut comme neuve. Puis elle se pencha sur la tête, peigna les cheveux et lissa les moustaches.

Et quand le papillon noir se posa à la place de la cravate, notre grenadier fut tout à fait beau. Si beau que le général se leva en le voyant et vint en personne lui accrocher sur la poitrine la médaille tant désirée.

Il lui serra la main et lui donna l'accolade, pendant que le chat, dans la poche gauche, sortait une patte prudente pour toucher le ceinturon du grand chef, et que dans la poche droite, la colombe becquetait le pommeau de son épée, en croyant que c'était bon à manger.

2<sup>e</sup> Prix  
Élisabeth BRONCARD  
Club Sportif Artistique Défense Angers  
Ligue Ouest

## La rivière, la terre et la neige

**I**l arriva une fois au pays blanc, un grand gaillard qui s'appelait Eugène. Il descendait de la montagne, monté sur une charrette tirée par deux gros chiens. Il s'arrêta au bord du lac : l'air était bon, l'eau pure, les fruits sucrés... L'endroit lui plut, il décida de s'y installer.

Les chiens coururent se désaltérer et lapèrent longuement l'eau fraîche du lac. Eugène déplia sa tente de peau, planta les piquets, installa son camp. Puis, il pêcha un poisson qu'il fit griller sur le feu de braises et s'endormit dans le silence de la nuit en pensant à la jeune femme brune et aux quatre enfants qu'il avait laissés seuls sur la montagne.

Le lendemain matin, il entendit bêler près de sa tente, il bondit en dehors. Un homme à la chevelure rousse se tenait là, près de sa voiturette tirée par quatre chèvres.

- Qui es-tu, questionna rudement Eugène ?
- Je m'appelle Armand ; je viens de la vallée !
- Je suis Eugène... de la montagne. Que veux-tu ?
- L'endroit me paraît bon pour s'installer.
- Oui, confirma Eugène, il y a de la place pour deux ; mais campe loin de moi.

L'attelage partit en chevrotant ; Armand choisit un joli petit coin sous un sapin à trois cents pas de là. Il détela ses quatre bêtes et les attacha chacune à une longue corde. Elles pouvaient aussi bien brouter l'herbe fine que boire l'eau douce du lac.

L'homme se mit à les traire, but le lait chaud à la saveur forte et sortit de son sac plusieurs fromages. Il sembla hésiter, réfléchit un instant et vint près du camp d'Eugène en criant de loin :

- J'ai trois fromages, que donnes-tu en échange ?
- Un poisson tout frais... je viens de les pêcher.

Les deux hommes se rapprochèrent et firent le troc. À ce moment, sur la piste, arriva un âne gris, trottant gaiement : il tirait une carriole d'où sauta un étranger qui s'avança vers eux.

Ils le regardèrent, hostiles, et le silence était menaçant. Allaient-ils se battre ? L'homme était blond et d'une belle carrure ; il se décida le premier. Du poing, il frappa sa poitrine qui sonna :



- Émile, fit-il, de la plaine ! Et toi, l'homme aux fromages ?
- Armand, de la vallée !
- Et toi, l'homme aux poissons ?
- Eugène, de la montagne !
- Le pays est à tous ici ! Je m'installe !
- D'accord, acquiescèrent les autres, mais plante ta tente loin de nous.

L'âne trotinant l'emporta à bonne distance. L'homme construisit une hutte de branches qu'il adossa à un rocher. Il la couvrit de roseaux et boucha les fentes avec de la glaise. Il laissa l'âne paître à sa guise et sortit de son sac des œufs et des fruits.

Il se dirigea vers Eugène :

- Veux-tu des fruits ? Je t'en donne contre un morceau de ton poisson.
- Volontiers, dit Eugène.

Il alla ensuite vers Armand, le roux.

- Donne-moi du lait de tes chèvres et je te donne des œufs.
- Tu peux traire, fit l'autre en lui prêtant une écuelle.

Il la remplit et laissa dans la jatte six œufs comme dans un nid.

- Voilà et merci !

Ils se serrèrent la main.

Le soleil baissa à l'horizon et disparut. Les hommes se réfugièrent chacun sous leur abri : Eugène sous sa tente de peau, Émile sous sa hutte, Armand sous sa tente de toile ; tranquillement, ils s'endormirent.

À minuit, un vent violent s'éleva, des nuages noirs couraient dans le ciel, les chèvres bêlèrent peureusement, l'âne se mit à braire de frayeur et galopait en tous sens, les chiens hurlaient à la mort. Dans sa violence, l'ouragan emporta les trois abris. À la lueur des éclairs qui rayaient le ciel, on vit la terre trembler. Elle se fendit et le lac fut englouti. La tornade furieuse arracha tous les arbres de la forêt.

Quand le jour se leva, jaune et triste, les trois hommes se rapprochèrent, accablés : le paysage riant d'hier était désormais un désert pierreux et bouleversé. Les roues des charrettes étaient brisées, les chèvres avaient disparu. L'âne et les deux chiens se serraient contre leurs maîtres.

- Je veux retourner à la montagne, murmura Eugène.
- Et moi dans ma vallée, fit Armand.
- Et moi dans ma plaine, dit Émile en hochant la tête.

Ils se dressèrent tous trois et crièrent ensemble :

- Vent, terre, rocher... N'y a-t-il personne pour aider les trois hommes qui sont ici ?

Un écho formidable roula et répondit :

- Si !

Et le rocher blanc se fendit en deux, un torrent tumultueux en jaillit. Ses eaux écumeuses se frayèrent un chemin dans la terre. Des ruisseaux le rejoignirent, cela fit une magnifique rivière. Elle se mit à couler loin, très loin, à perte de vue, contourna les montagnes, creusa des grottes, abreuva les rives où poussèrent les joncs, les herbes et les fleurs, et s'élargit comme un fleuve jusqu'à l'océan.

Armand s'avança et l'invoqua :

- Rivière, rivière, dis-moi comment faire pour aller jusqu'à la vallée, mon chariot est cassé, ma tente s'est envolée...

Une énorme gerbe d'eau brillante s'éleva verticalement de la rivière et retomba en arc sur la berge. Alors apparut un petit être barbichu qui portait un bouclier d'argent. C'était le génie de la rivière ; il parla à Armand :

- Tu veux que la rivière t'aide à partir, mets un bateau sur ses vagues, elles t'emmèneront dans la vallée, fit-il d'une voix grave.

- Mais où trouver un abri ?

- Tu choisiras une grotte qu'elle a creusée.

- Je n'aurai rien à manger.

- Tu prendras les poissons qui filent dans son eau claire. Feras-tu ce que je te dis ?

- Oh oui ! Merci ! Merci à la rivière !

Armand et ses deux compagnons prirent la voiturette sans roue, l'entourèrent de joncs et calfatèrent les trous avec de la mousse. Ils la posèrent sur l'eau, Armand embarqua. Le petit être monta avec lui et laissa son bouclier d'argent sur la berge. Ils disparurent à vive allure au gré du courant.

Une journée entière, ils naviguèrent, suivant les méandres, contournant les rochers. Le soir, sur un signe du petit homme, Armand aborda. Ils descendirent à terre. Le petit être écarta des noisetiers qui masquaient l'entrée d'une grotte haute et large. L'intérieur était doux et chaud. Dans le fond, au-dessus de leurs têtes, on apercevait le ciel. Ils firent du feu ; et la fumée s'y engouffra aussitôt. Armand rit et dit :

- Ce sera ma maison !

- Allons pêcher, fit le petit homme.

- Mais avec quoi, demanda Armand ?

Le petit être sourit dans sa barbiche blanche.

- Viens !

Il coupa des osiers au bord de l'eau et tressa rapidement une nasse. Un quart d'heure après, bien placée entre deux pierres elle retenait trois poissons.

- Tu pourras aussi fabriquer un berceau pour ton dernier enfant, des sièges, des paniers...

Il se remit à tresser une sorte de panier plat aux mailles serrées ; il l'emplit du gravier de la rivière et montra à Armand comment le secouer ; les gros cailloux s'amassaient d'un côté, le sable fin de l'autre.

- Et là, dit Armand, qu'est-ce que c'est ?

- C'est de l'or, fit le petit être, et il disparut.

Eugène parla :

- Et toi, Émile, partiras-tu par la rivière ?

- Non, j'habite la plaine, je partirai sur la terre.

- Comment feras-tu ?

- Je ne sais pas ; les roues de ma carriole sont en miettes !

- Alors, dit Eugène, il faut demander de l'aide à la terre.

Émile se dressa, fit quelques pas et cria :

- Terre, terre, toi qui as tremblé, dis-moi comment faire pour aller dans la plaine, mon chariot est cassé.

La terre trembla de nouveau et les deux hommes reculèrent. D'un escalier qui venait tout droit des profondeurs du sol, montait majestueusement un petit être rouge armé d'un bouclier et d'une lance d'acier. Il le jeta à terre à côté du bouclier d'argent et tendit sa lance à Émile :

- Prends et perce ce bouclier en son milieu.

Émile s'élança ; trois fois il frappa, trois fois le bouclier sonna mais ne céda pas.

- Eugène, aide-moi !

Au septième coup, le bouclier d'acier fut traversé.

- Perce le bouclier d'argent !

Les deux hommes redoublèrent d'ardeur et le transpercèrent de part en part. Cela fit une paire de roues et un essieu ; on posa la caisse dessus, on attela l'âne et Émile partit au galop, la main levée en signe de remerciement et d'adieu.

Il roula à un train d'enfer, les roues de métal heurtaient brutalement les pierres du chemin qui jaillissaient à droite et à gauche. Il arriva dans son pays ; la terre était nue, pas une fleur, pas un fruit.

Il fit demi-tour et revint à bride abattue vers le bord de la rivière. Le petit homme rouge avait disparu. Restait encore l'escalier qui s'enfonçait sous la terre. Il attacha son âne à une pierre et s'engagea lentement dans l'escalier frais et obscur. En tâtonnant, il descendit cent marches de granit et arriva dans une immense salle ronde, haute comme une cathédrale ; on y respirait un parfum merveilleux. Treize couloirs en partaient. Au fond de chacun poussait un arbre magnifique ; les branches ployaient sous le poids de fruits de toutes les couleurs : rouge, jaune d'or, violet, orange, bleu, vert, noir, blanc...

- Que veux-tu donc encore, dit une voix très haute derrière lui ?

Il se retourna brusquement et leva la tête. Le petit être descendait l'escalier qui venait de la surface.

- Mon pays est nu et vide ; rien n'y pousse, on n'y retrouve que des branches mortes.

- Quitte ce pays, va vivre ailleurs !

- C'est mon pays, je veux y vivre et y mourir !

Le petit homme devint pensif, puis de sous sa cape rouge, il sortit lentement un petit sac de toile blanche.

- Tiens, mets ça en terre et tu vivras. Feras-tu ce que je te dis ?

- Oh oui ! Merci à la terre.

Il remonta les cent marches. Dès qu'il fut au-dessus, la terre trembla de nouveau et il n'y eut plus ni escalier, ni trou, qu'un peu d'herbe frémissant au sol.

Eugène était là qui caressait l'âne.

- Viens avec moi, dit Émile, viens dans la plaine.

- C'est impossible, moi j'habite la montagne dans les rochers, et j'aime la montagne.

- Alors, c'est au vent qu'il faudra demander de t'aider.

Eugène dormit toute la nuit, réchauffé par ses deux chiens. Émile roula toute la nuit et arriva enfin dans son pays au lever du soleil. Tous accoururent, maigres, misérables, avides. Émile raconta tout. Puis il vida le sac à terre. Treize petits tas de graines s'alignaient sur le sol.

On les enfouit.

À peine la première graine fut-elle plantée, miracle ! Un arbre superbe jaillit du sol, balançant doucement chacune de ses branches.

Une petite fille nommée Lucile accourut.

- Alors, chuchota-t-elle, c'est bon ?

- Regarde.

Et voici que des milliers de fleurs blanches s'ouvrirent et répandirent un fort parfum. Les gens étaient immobiles. Mille abeilles noires vinrent bruire sur les corolles claires et bâtirent un rayon de cire blanche plein de nectar.

Lucile tendit ses doigts roses. D'un coup de son bâton Émile détacha la cire qui tomba. La fillette mordit à pleine dents.

- Que c'est bon, murmurait-elle, les lèvres brillantes de bon miel blond, que c'est bon !

Puis les pétales blancs neigèrent. De petites boules vertes se nouèrent, rougirent. Lucile cueillit à poignées les cerises et en accrocha coquettement à ses oreilles.

Derrière eux, on s'affairait. Un second arbre avait jailli du sol, ses branches pliaient, chargées de lourdes grappes compactes. On les coupait, on les écrasait dans des baquets. Le jeune Augustin se pencha sur les grappes meurtries qui baignaient dans le jus rouge, en remplit une corne et but.

- Mmm... ça n'est pas mauvais !

Une seconde corne coula dans son gosier.

- Ça se laisse bien boire !

Une troisième.

- Ça descend tout seul !

Et une quatrième, et une autre, et d'autres... Et notre Augustin se mit à tourner, à virer, à chanter, jusqu'à ce qu'il titubât et s'effondrât, ivre mort, le derrière dans le vin doux, pour s'y endormir béatement.

Tous les gens riaient.

Trois autres arbres jaillirent du sol. L'un donna le lait frais des noix de coco velues, l'autre ses châtaignes farineuses, le troisième des noix huileuses. Les femmes s'empressèrent de les recueillir.

Maintenant les sapins raides et les grands chênes branchus, aussitôt abattus s'alignaient sur le sol. Un peu partout, sonnaient les cognées et grinçaient les scies.

On taillait des sabots, on sculptait des cannes, on creusait des pipes pour les petits vieux et on empilait des fagots.

Les hommes façonnaient des jouets pour leurs enfants et sculptaient des berceaux. Les aventuriers courbaient de longues planches et les chevillèrent aux extrémités de leur navire.

Augustin dégrisé s'activait autour de ses trois tonneaux.

Dans un bois dur, le musicien découpa une viole ; fixa les chevilles, plaça le chevalet, tendit les cordes, et sous l'archet le bois chanta. Les enfants s'endormirent, les femmes sourirent et les hommes furent heureux.

Un brouillard épais traînait sur la rivière lorsqu'Eugène se réveilla. Il se leva, monta sur un rocher et cria :

- Vent, vent puissant, tu as cassé les roues de mon chariot, tu as emporté ma tente ! Dis-moi comment faire pour rejoindre la femme que j'ai laissée et pour conserver le poisson que j'ai pêché ?

Sa voix résonnait encore, que du brouillard étincelant sortit un cheval blanc, éblouissant comme la lumière, chevauché par un petit homme couleur de soleil. Eugène mit son bras devant ses yeux, le bouclier d'or l'aveuglait.

- Le vent a cassé les roues de ta charrette, il va t'aider, tu retourneras dans ton pays.

- Je n'ai plus d'abri !

- Tu pourras construire une maison.

- Mon poisson va se gâter.

- Non, tu pourras longtemps le conserver.

- Comment cela, s'étonne Eugène ?

- Tu vois ce gros nuage là-bas ?

- Je vois.

- Bientôt, la pluie tombera sur toi.

- Et alors ?

- Et alors le vent soufflera, un vent froid, si froid... tu verras.

Et le vent souffla, un nuage arriva, énorme, au-dessus d'Eugène et ce fut une belle neige qui tomba, douce, lente, froide...

Les deux chiens qui étaient attelés au chariot sans roue jappèrent et s'élançèrent. Sur la neige fraîche, le fond de bois glissa facilement. L'homme sauta dedans en riant :

- Merci, merci le vent.

Et il partit, soulevant derrière lui des nuages de neige poudreuse. Il filait à vive allure et gravit la montagne. Il retrouva la jeune femme brune qui attendait à l'abri d'un buisson.

- Et la tente, fit-elle ?

- Envolée !

- Et le chariot ?

- Cassé, mais regarde !

Et il lui montra fièrement le traîneau.

- C'est bien, dit-elle, et elle sourit.

Il la regarda : ses cheveux noirs étaient parsemés d'astérisques

blancs et de cristaux étoilés. Elle était belle. Alors ils rirent.

- J'ai faim, dit-elle.

Il sortit du traîneau quarante gros poissons glacés, raides, bien frais, bons à manger. Ils mordirent à pleines dents. Le reste allait se garder longtemps.

- Où couchons-nous ce soir, dirent les enfants ?

- Ici, répondit Eugène, aidez-nous.

Ils se mirent à rouler d'énormes boules de neige. Eugène, de son coutelas les taillait et les empilait comme des grosses pierres carrées. Il fit ainsi une sorte de tour dont les bords se rapprochaient de plus en plus. Une boule plus grosse ferma le dessus.

Au-dedans, il faisait doux. Ils installèrent les fourrures d'ours à terre et firent rentrer les chiens. On se serra pour avoir chaud ; ils passèrent ainsi la plus belle nuit de leur vie.

Eugène se réveilla tard. Il était seul, tous étaient sortis. Il fronça les sourcils, des coups sourds ébranlaient l'igloo.

- Qu'est-ce que c'est, s'écria-t-il, en se ruant au dehors ?

Quelque chose comme un fruit glacé s'écrasa sur son visage. Au dehors, les enfants faisaient une magnifique bataille de boules de neige ; ils avaient édifié un superbe bonhomme, un vrai géant. C'était lui qu'on visait et de temps en temps un projectile s'égarait.

Le soir, Eugène reprit son traîneau et ses deux chiens et redescendit vers la rivière.

Le petit être d'or l'attendait debout à côté de son coursier.

- Bonsoir Eugène, tu as eu ce que tu voulais ?

- Oh ! Oui, je vais plus vite qu'un chariot, le poisson est délicieux et nous avons dormi dans une merveilleuse maison. Même les enfants ont de quoi s'amuser.

- Alors que veux-tu d'autre ?

D'un grand geste, Eugène montra le ciel bleu de la nuit, vide sans lumière.

- Je vais me perdre dans ce grand pays blanc. Comment me guider ? Toute colline de neige ressemble à une autre colline de neige, tout arbuste blanc se confond avec un autre arbuste blanc ! Aide-moi à me guider.

Le petit homme sauta à cheval et l'éperonna.

Au lieu de partir au galop, celui-ci lança trois ruades. La première

arracha de l'herbe et de la terre. La seconde projeta des pierres et de la neige à une distance stupéfiante.

La troisième ruade fut si puissante et si prodigieuse que d'un sabot se détacha le fer d'or et les huit clous qui le fixaient à la corne. Ils montèrent, montèrent dans le ciel à une hauteur inouïe, incroyable, jusqu'à l'infini...

Eugène les suivait du regard.

Le fer se plaqua dans le firmament comme un croissant doré, sept clous se fixèrent dans le bleu sombre en constellation, formant le dessin de la Grande Ourse qui se mit à tourner lentement, le huitième monta un peu plus haut et resta fixe.

- Celle-là, dit le petit être, t'indiquera toujours le nord !

Eugène ne répondait pas, il était émerveillé.

- Que c'est beau !... Que c'est beau...

Quand il baissa les yeux, le cheval et son cavalier avaient disparu dans le brouillard.

Il rentra chez lui cette nuit en regardant le ciel.

Et depuis ce jour-là, les hommes naviguent et retrouvent leur chemin sur terre, la tête levée et le regard fixé sur les étoiles.

2<sup>e</sup> Prix  
Élisabeth BRONCARD  
Club Sportif Artistique Défense Angers  
Ligue Ouest



## Déesse du matin

Les nappes de brume matinale rampaient tels des spectres sur les parois calcaires des rives de l'estuaire de la Gironde. Elles escortaient La Glorieuse, un sardinier aux couleurs délavées qui glissait silencieusement depuis une bonne heure toutes voiles hissées, à quelques encablures des pontons aux carrelets, dont les nasses pendouillaient mollement au-dessus des clapotis de la marée montante.

L'embarcation semblait s'être égarée dans l'embouchure, car en temps normal à cette heure de la journée, l'équipage aurait dû se trouver à plusieurs milles au large, affairé à remonter les filets gonflés d'une multitude de petites lames frétilantes aux reflets argentés. À leur retour, comme à l'accoutumée, Léon patron de l'esquif aurait retrouvé le Chef de cuisine Lucien Monant, un de ses bons clients réguliers qui se chargerait d'acheter ses prises destinées à garnir les assiettes de son restaurant du bord de mer royannais.

Mais la semaine dernière, le restaurateur était venu pour formuler une requête qui allait chambouler leur routine quotidienne. À l'heure du retour au port ce jour-là, Lucien Monant semblait préoccupé, il arpenta de long en large le quai qui leur était réservé. À peine l'embarcation eut-elle accosté que l'homme fondit sur le patron du sardinier et le saisit par le coude pour le mener à l'écart. Une discussion animée s'était engagée entre les deux personnages ; la foule d'acheteurs qui circulait autour d'eux ignore les paniers débordant de fretin ; aucun n'avait osé s'immiscer dans ce qui s'apparentait à un marchandage sur le prix de la marée.

En réalité, le restaurateur ne s'était pas déplacé pour cela, aujourd'hui c'était cette bonne vieille Glorieuse qui focalisait tout son intérêt. Il avait besoin d'affréter le bateau pour convoyer personnels et matériels lourds, à destination d'un port en amont dans l'estuaire, mais ne donna pas plus de précisions.

Le marin peu enclin à modifier ses habitudes, afficha une moue dubitative, l'entreprise lui semblait bien trop incongrue et il était sur le point de rejeter sa proposition. Le restaurateur abattit alors son dernier atout, il annonça le montant des défraiements en dédommagement de la journée de pêche perdue.

Les yeux du marin quittèrent presque leur orbite tant la stupéfaction fut grande, la compensation représentait l'équivalent de revenus d'une semaine de pêche abondante.

À l'aune de tels arguments, Léon n'hésita plus, après tout il trouverait bien d'autres clients pour ses pilchards avant ce soir, les deux hommes conclurent en se serrant la main et prirent rendez-vous.

La date du départ avait été convenue pour ce matin, le restaurateur s'était présenté accompagné de terrassiers outillés et d'une charrette supportant divers mobiliers de restauration. Tout cela fut chargé dans le sardinier qui prit les flots en toute discrétion avant l'aurore.

Le soleil levé à présent avait chassé les dernières filoches de brume, une brise légère gonflait mollement les voiles de l'embarcation aux relents poissonneux. Pour une fois, Léon tournait le dos au large et remontait l'estuaire. Leur progression nonchalante lui offrit le loisir de détailler l'équipage exceptionnel du jour, il y avait ses hommes bien sûr, mais aussi les terrassiers embauchés par le restaurateur ; ce dernier s'était assis en retrait et scrutait les anfractuosités des falaises bordant la rive.

Le moment sembla opportun pour engager la conversation, il fit signe à un membre de l'équipage pour le remplacer à la barre.

- Me permettez-vous de vous déranger quelques instants monsieur Monant ?

Surpris dans ses réflexions il ne répondit pas, mais invita son interlocuteur, d'un signe de la main, à s'asseoir à ses côtés.

- Nous faisons affaire depuis des années monsieur Monant, je suis bien plus souvent au large qu'à terre et vous savez que vous pouvez compter sur la discrétion de mon équipage et moi-même...

- Vous avez raison Léon, c'est pour cela que je suis venu vous retrouver la semaine passée, et aujourd'hui vous aimeriez bien avoir plus de précisions sur notre présence dans l'estuaire, n'est-ce pas ?

Léon fut un peu gêné par son indiscretion, mais concéda :

- Eh bien... C'est exact, la situation est, avouez-le, très intrigante ; j'ai d'abord supposé que vous comptiez remonter vers Bordeaux pour vendre tout ce matériel, mais en une journée c'est infaisable. Et puis il y a la présence de ces terrassiers, là je ne comprends vraiment plus.

Le restaurateur lâcha un petit rire amusé.

- Rassurez-vous je ne me moque pas de vous, je dois bien reconnaître que la démarche peut sembler cocasse, mais aujourd'hui je peux vous fournir quelques éclaircissements. En tant qu'homme de la mer, je pense que vous n'aurez aucun mal à vous souvenir du raz-de-marée qui a déferlé en ce début d'année 1924 ?

- Pour sûr, une fois n'est pas coutume j'ai effectivement joué de chance, la Glorieuse se trouvait en cale sèche à l'intérieur des terres à

ce moment.

- Mon établissement placé en bord de mer n'a pas eu autant de veine, la montée des eaux a dévasté mes locaux et mon moral par la même occasion, l'évènement m'a décidé à jeter l'éponge ! Le matériel que nous avons chargé sur le bateau ce matin, est tout ce qui subsiste.

Léon fut consterné.

- Ce n'est pas possible, pas vous monsieur Monant, ça ne vous ressemble pas, la cuisine c'est toute votre vie !

- Vous êtes perspicace Léon, mais je n'en ai pas terminé avec mes explications.

Il pointa l'index en direction de la rive surmontée des parois abruptes :

- Regardez par-là, que distinguez-vous à une quinzaine de mètres au-dessus du niveau des flots ?

\*\*\*

- Je vois... Je vois très distinctement les ramifications de ses ailes !

Le jeune page venait de capturer un papillon et détaillait quelques particularités anatomiques de l'insecte à Charlotte de La Trémoile, tout excitée de découvrir des choses que des enfants de la campagne connaissent pourtant dès leur plus jeune âge.

La jeune femme aurait préféré partager ces moments de découverte avec son mari, mais depuis leurs noces en 1586 il y a deux ans déjà, Henri prince de Condé n'avait eu de cesse de s'éclipser pour mener ses affaires ou livrer bataille.

Le jeune et beau Permilhac de Belcastel tenait délicatement l'insecte pour ne pas le blesser ; il ferma les yeux, adopta une attitude pensive et ne bougea plus.

L'innocente Charlotte s'inquiéta de cette surprenante posture :

- Qu'avez-vous, l'insecte vous a-t-il piqué ?

Il rouvrit les yeux et libéra le lépidoptère ; pendant que celui-ci reprenait de l'altitude, le jeune homme se mit à improviser quelques vers harmonieux louant la grâce dont il usait pour s'envoler.

À cet instant, elle se remémora sa désapprobation, quand Henri avait évoqué la compagnie d'un page pour pallier ses absences, la représentation désincarnée sur le moment apparaissait fade. Mais le lyrisme de Permilhac venait de dompter la jeune femme farouche ; il usa encore d'un peu de son charisme pour définitivement briser la glace entre eux. C'est en amis confiants qu'ils passèrent le reste de la journée à se raconter leur vie qui débutait, flânant sur les terres herbeuses qui s'étendent du domaine de Charlotte, jusqu'à l'estuaire

de la Gironde.

Henri de Condé venait de pénétrer dans la propriété de Château Bardon, les derniers rayons de soleil filtraient à travers le nuage de poussière soulevé par le galop de sa monture. Il arpenta nerveusement les étages à la recherche de sa moitié ; sa contrariété augmentait au fur et à mesure que se présentaient devant lui des pièces vides. C'est après la cinquième huisserie martyrisée qu'il tomba enfin sur l'intendant qui servit, à son grand regret, d'exutoire à sa colère débordante :

- Expliquez-moi pourquoi ma femme n'est pas présente pour m'accueillir ?
- Nous l'ignorons Monsieur, Madame a quitté la demeure en fin de matinée en compagnie de son page, ils ne sont même pas revenus pour le déjeuner, sans doute se présenteront-ils pour le souper.

Le prince tapa du poing sur la table ; c'est à cet instant que Charlotte et Permilhac pénétrèrent dans la pièce, tous deux affichaient une mine penaude. Le prince de Condé ne dissimula pas son irritation :

- Eh bien d'où venez-vous ainsi, et pourquoi avez-vous cet air si embarrassé tous les deux ?
- Mon cher époux, je vous croyais occupé à Saint-Jean-d'Angély auprès de votre parti, nous ne vous attendions pas ce soir. Mais vous semblez exaspéré, soyez rassuré votre idée était excellente, je ne peux que complimenter la culture et les connaissances entomologiques de Monsieur de Belcastel. Il m'a enseigné énormément au cours de cette journée, demain nous poursuivrons nos observations en forêt de Meschers.

Henri de Condé, méfiant par expérience, crut déceler une note de trahison dans ces propos ; en stratège militaire avisé il préféra ne pas laisser place au doute :

- Il n'en est plus question, je mets fin au détachement de monsieur Permilhac de Belcastel ; dès demain il retournera auprès de sa famille, il en sera de même pour votre intendant monsieur Jean Ancelin du Bruhaut, incompetent à répondre de votre absence. Dès la semaine prochaine, vous bénéficierez des services d'une intendante.

L'attitude de Permilhac qui ne dissimula pas son désaccord, attisa l'agacement du prince ; d'un pas en avant il bouscula le page pour se retrouver face à son épouse :

- Je suis exceptionnellement revenu de Saint-Jean-d'Angély pour vous voir, veillez à ce que le souper ne soit pas servi tardivement, je repartirai demain à l'aube, l'on m'attend dans l'après-midi.

Sans transition, le prince s'éclipsa vers les écuries, abandonnant

Permilhac et Jean Ancelin à leur affliction ; mais la châtelaine n'avait pas l'intention de se laisser dicter sa conduite, elle attendit qu'il se soit suffisamment éloigné pour se rapprocher de ses deux complices :

- Ne soyez pas inquiets, je m'arrangerai pour vous conserver à mon service, revenez à moi juste avant le souper.
- C'est entendu, où nous retrouvons-nous ?

\*\*\*

Au petit port de Meschers, le petit sardinier fit le spectacle en débarquant hommes et cargaison, de mémoire de marin, on n'avait jamais vu un bateau de pêche transporter autant d'objets hétéroclites. De vieux matelots passablement éméchés qui passaient bras dessus-bras dessous, brocardèrent bruyamment la scène. Le ton baissa cependant d'une octave quand les terrassiers aux bras musclés soulevèrent les quintaux de la cuisinière et autres ustensiles de cuivre, pour les déposer sur une charrette tractée par deux perchérons.

Le restaurateur régla Léon qui empocha les billets et lui tendit la main pour le saluer :

- Je vous souhaite de réussir dans votre entreprise audacieuse, vous avez les épaules pour y parvenir, votre idée est originale je n'ai aucune crainte, au plaisir de vous revoir.

L'équipage de La Glorieuse appareilla ; le convoi terrestre, lourdement chargé de son côté, emprunta un chemin carrossable dominant l'estuaire ; la marche dura une bonne heure avant que le restaurateur ne consulte sa carte et lève le bras pour arrêter sa troupe.

- Messieurs, nous y sommes, c'est ici que commence votre labeur.

Les terrassiers incrédules scrutèrent les alentours, hormis une vaste prairie à droite et l'estuaire à gauche, rien ne caractérisait l'endroit plus qu'un autre.

- Non messieurs, je n'ai pas perdu la raison, venez par ici, vous comprendrez mieux en vous penchant au-dessus de la falaise, par la même occasion, approchez l'attelage, le matériel sera entreposé en contrebas ce soir.

Le charretier tira fermement sur les mors des perchérons.

\*\*\*

Le cheval fila à brides abattues hors de château Bardou ; les premières lueurs de l'astre diurne bleuissaient la partie orientale de la voûte céleste, alors que quelques éclats stellaires opposaient encore une résistance éphémère sur le fond sombre occidental. Henri avait passé

une courte et mauvaise nuit, probablement à cause du repas de la veille pensa-t-il, mais le prince ne pouvait se permettre d'être absent aux débats de son parti ; alors malgré les crampes abdominales, il pressa son nouveau destrier au galop.

Les vagues de douleur s'intensifièrent au fil du chemin, sa lucidité chancelante faussait ses repères, le prince s'en remit à son équilibre, habitué à effectuer le trajet. Très en retard sur l'horaire prévu, il franchit le ban de Saint-Jean-d'Angély, recroquevillé sur le collet de sa monture ; le Lipizzan avait sagement modéré son allure de sorte que le prince puisse se maintenir en selle. Ses dernières forces déclinaient en pénétrant dans la cour du château ; il se traîna laborieusement vers la salle où se tenait l'assemblée protestante. Il appuya de tout son poids sur la poignée d'une porte monumentale pour l'entrebâiller ; un grincement sinistre précéda l'affalement du corps princier dans un fracas qui interrompit les échanges verbaux des partisans.

L'un d'eux se précipita pour retourner le prince de Condé gisant face contre sol. Un filet de bile coulait le long de sa joue, sa lividité cadavérique impressionna l'attroupement qui s'était formé autour du malheureux.

Un personnage à la carrure imposante se démarqua du groupe et s'exclama d'une voix tonitruante :

- On a empoisonné Henri !

\*\*\*

L'homme trapu précéda d'un cri tribal le premier coup de pioche, donnant ainsi le signal du début des travaux à ses compagnons. Les hommes s'activèrent instantanément, creusant, excavant et déblayant les gravats, telle une organisation myrmécéenne, chacun occupait sa fonction sans entraver celle de ses voisins. Les hommes mirent du cœur à l'ouvrage pour parvenir à achever le décaissement de l'escalier, facilitant l'accès aux cavités en contrebas, avant la fin du jour. La fraîcheur printanière n'épargna pas les corps qui s'astreignirent jusqu'à l'accomplissement du labeur ; la dernière marche menant à l'anfractuosité fut ébauchée alors que le soleil ne formait plus qu'un demi-disque rougeoyant sur la ligne de l'horizon océanique.

C'est à la lueur des lampes à pétrole que tout l'appareillage de cuisine put être descendu à l'abri dans la grotte. Le restaurateur leur avait promis quelques bouteilles de sa réserve personnelle si le délai était respecté, ce fut chose faite. Les hommes installèrent leur campement dans l'habitat troglodyte conquis pour la nuit ; cette grotte leur servirait d'ailleurs de logis tout au long des travaux.

Ce n'était pas la première fois que Lucien Monant y passait la nuit, en été quand il était enfant, ces voûtes et boyaux étaient le théâtre d'affrontements entre pirates et mousquetaires en culotte courte.

Quand la nuit tombait, ils allumaient un feu de camp, grillaient des saucisses et finissaient par s'endormir sur place. Ce sont de tels moments aux parfums d'insouciance qui devaient lui inspirer plus tard, l'idée d'y établir un lieu de restauration atypique.

\*\*\*

Les hommes de science appelés à témoigner à la barre furent unanimes, le prince présentait tous les symptômes d'un empoisonnement. Ses opposants auraient pu en être les instigateurs tout désignés, mais les témoignages de certaines courtisanes intéressées accablèrent Permilhac, Charlotte et Jean Ancelin l'intendant. Ces âmes prudes et probablement très jalouses s'étaient offusquées des rencontres de plus en plus intimes avec son page, surpris d'ailleurs à maintes reprises, à musarder dans les fourrés aux abords du château. De là à suspecter une entente des protagonistes pour éliminer un prince devenu trop gênant, il n'y eut qu'un pas.

L'intendant Jean Ancelin, entendu pour confirmer le complot d'empoisonnement, ne put contenir son désarroi à l'énoncé du jugement. Le sel de ses propres larmes brûla son visage tuméfié par l'action des sbires dévoués au prince disparu, qui ne l'avaient pas épargné pour qu'il avoue.

La sentence de mort fut prononcée pour les trois accusés, un mouvement d'émeute s'empara de l'assistance, Charlotte tenta de se jeter dans les bras de son page en hurlant de désespoir. Permilhac, malmené par l'hystérie collective, se retrouva projeté au sol, échappant à son insu au contrôle de la maréchaussée. Tirant parti de la confusion, il rampa au milieu de cette forêt de jambes affolées et se retrouva par hasard devant une sorte de trappe qui semblait communiquer avec l'extérieur, la lumière du jour qui filtrait entre les planches vermoulues le lui confirma. Il poussa de toutes ses forces sur la plaque qui céda sous la contrainte, les gonds oxydés émirent un crissement strident couvert par les cris hystériques.

Il eut un mouvement d'hésitation en s'apercevant que plusieurs coudées le séparaient du sol, mais un gardien en faction à l'autre bout de la salle l'avait repéré. Impossible de reculer, il se laissa tomber à travers l'ouverture et percuta lourdement les pavés, le souffle court il se releva péniblement et clopina en ahanant, abandonnant sa belle et l'intendant à leur destin funeste.

\*\*\*

Il ne put alors que se féliciter de son choix. Cette équipe de terrassiers avait réaménagé l'ancienne habitation troglodyte en une respectable surface de restauration, après seulement quinze jours de travaux. Dans cette affaire, le restaurateur jouait son va-tout ; il devait à présent attirer le gotha de Royan vers sa nouvelle enseigne, cachée dans les grottes

de la petite bourgade excentrée de Meschers.

Un échec lui sembla inconcevable tant le lieu offrait un panorama exceptionnel, cette réflexion lui insuffla soudainement une autre idée.

Il se dirigea immédiatement vers le chef de chantier pour s'enquérir de sa faisabilité :

- Je peux vous parler ?
- Bien sûr, que voulez-vous ?

\*\*\*

- Juste un sou et de quoi manger, la vente de mes crevettes ne me suffit plus pour vivre !

Le vieux Permilhac, amaigri et en guenilles, était venu mendier à la porte du minotier voisin.

Le propriétaire du moulin n'était pas du genre charitable, mais il manquait de main d'œuvre corvéable et bon marché :

- Je te donnerai deux pièces et un peu de farine pour ta soupe au gruau, mais pour cela tu devras d'abord rentrer tous les sacs de blé adossés à l'extérieur du moulin.

La tâche était conséquente, le salaire misérable, mais il n'avait guère d'alternative.

Pendant qu'il trimait, il se remémorait toutes ces années de déchéance écoulées, d'abord la condamnation capitale de Charlotte, finalement commuée en six années de geôle en raison de l'enfant qu'elle portait. Quant à ce pauvre intendant, se plaignant de toute son âme au pied de l'échafaud d'avoir été contraint d'avouer l'empoisonnement, il ne fut pas entendu dans son ultime repentir. Permilhac avait donc préféré se faire oublier du monde en se terrant dans une des habitations troglodytes de Meschers. Il s'était hasardé une ou deux fois, déguisé sous ses oripeaux, à mendier au château espérant entrevoir sa belle, mais Charlotte avait déserté les lieux depuis longue date pour se retirer avec son enfant à la cour.

La corvée terminée, le minotier eut quelques réticences à payer son dû, il n'aimait pas ce vagabond aux allures d'ensorceleur :

- Dis-moi vieil homme, le seigneur de château Bardon avait légué à son décès une cloche qui avait été bénie il y a peu, je n'ai pas souvenir de t'avoir vu lors de la cérémonie religieuse.

L'évocation de ce lieu chargé émotionnellement, ébranla la contenance du page déchu, mais le minotier interpréta sa réaction suspecte différemment :

- Qui es-tu vagabond, ne ferais-tu pas plutôt commerce avec le Malin, quel est ton nom d'ailleurs ?



Permilhac pris de panique, bredouilla les premiers mots en latin qui lui vinrent à l'esprit pour éluder la question :

- Matuta Matutina ...
- Comment, qu'as-tu dis, ton nom est Matata ?

Cet individu inculte commençait à présenter une menace pour sa liberté, il ne demanda pas son reste et déguerpit vers son refuge spartiate à flanc de falaise. Il se pensait tiré d'affaire, mais le minotier très borné pista discrètement Permilhac et repéra dans quel trou il était descendu pour se cacher.

\*\*\*

Il se plia à sa requête, bien que cette nouvelle idée d'établir des chambres d'hôtes creusées dans le calcaire lui sembla saugrenue. Le chef de chantier communiqua les consignes aux terrassiers qui prolongèrent l'excavation de la roche, jusqu'à ce qu'ils aient gagné des volumes importants dans la falaise. Les hommes tombèrent sur un secteur de la paroi qui sonnait creux, ils suspectèrent immédiatement la présence d'une pièce existante derrière cette partie. Quelques coups de pioche suffirent à dégager une ouverture d'une quarantaine de centimètres qui dissipa le doute.

- Apportez une lampe ! lança le chef de chantier. Celle-ci fut fixée à l'extrémité d'un manche qu'on introduisit dans l'énigmatique excavation.

- Bon sang, regardez-moi ce qu'il y a au fond ! s'exclama-t-il soudainement agité. Les autres terrassiers cessèrent leur activité ipso facto, lâchant pelles et pioches et se ruant vers l'endroit en espérant approcher leur tête autour de l'ouverture.

- On dirait un... mais oui il y en a même deux, mais comment cela a-t-il pu arriver ?

\*\*\*

- L'explication est très simple, la vieille Cadette et l'autre galvaudeux pratiquent la sorcellerie ensemble, l'autre jour il était venu mendier à mon moulin, certainement voulait-il jeter un sort à mes blés, je lui ai demandé son nom, il m'a répondu quelque chose comme Matata, nom étrange vous le concéderez mes camarades ?

- Oui, oui ! répondirent-ils de concert.

L'assemblée extraordinaire que tenaient les villageois dans la taverne du port de Meschers devenait houleuse, les dernières récoltes tout comme la pêche n'étaient pas bonnes. La Cadette et le page décrépiti

avaient été marginalisés par la population, ce jour ils se retrouvaient coupables de toutes les déconvenues. Le minotier poursuivit son récit :

- J'ai vertement renvoyé ce Matata et l'ai suivi pour voir d'où il venait, et savez-vous où il se cache ?

Il n'attendit pas qu'on lui réponde :

- Ce vieux fou se terre dans une des grottes.
- Pour mieux rencontrer le Malin sous terre ! lança un vieillard aux yeux injectés de sang.

Un brouhaha d'indignation se répandit dans la taverne.

- Silence les amis ! Là ne s'arrête pas l'anecdote, figurez-vous que la vieille recluse fréquente le gaillard régulièrement, et pas plus tard que ce midi je l'ai vue lui apporter un panier, sans doute quelques vivres. Elle y est restée plus d'une heure, pour sûr qu'ils pratiquent un rituel de dévotion au diable.
- Oui ils sont responsables de nos récoltes désastreuses, allons chasser le sorcier et la sorcière de nos terres.

Comme pris d'une hystérie collective, l'assemblée se leva comme un seul homme, décidée à en découdre avec les forces du mal.

- Rendons-nous à la grotte de ce Matata ! harangua le minotier.
- Tous à la grotte de Matata, expurgeons le Malin de notre pays ! renchérit la foule.

Une horde de villageois fonda en direction de l'estuaire. Pour leur malheur, Permilhac et la Cadette qui avaient pour habitude de s'assister mutuellement, se trouvaient là à cet instant ; ils s'engouffrèrent au fond de la cavité, pensant y trouver refuge. Les villageois en transe psalmodièrent des incantations d'exorcisme et décidèrent d'emmurer les deux parias dans leur ultime demeure, ils obstruèrent l'accès avec toutes les rocailles qui leur tombaient sous la main !

Durant les jours qui suivirent, le propriétaire du moulin endura les suppliques qui remontaient du fond de l'excavation, puis le temps passant, celles-ci devinrent de plus en plus espacées, pour finalement cesser. Mais sa peine ne s'arrêta pas là, depuis cette sentence expéditive, les cris des deux emmurés le hantèrent toutes les nuits. Un jour, épuisé par le manque de sommeil il mit par inadvertance le feu à son moulin. Ruiné, il sombra définitivement dans la folie.

\*\*\*

Une sobre cérémonie laïque fut improvisée par les terrassiers quand la

police locale autorisa la levée des corps. Les squelettes jaunis trouvés dans la cavité inopinée passèrent sur des brancards exposés aux regards du restaurateur et du chef de chantier.

- J'espère que cette découverte ne sera pas de mauvais augure pour vos affaires futures monsieur Monant, je me demande encore pour quelle raison ils se trouvaient à cet endroit.

- Dieu seul le sait, mais voyez-vous je ne suis pas superstitieux, cependant les affaires étant les affaires, il serait souhaitable que cette histoire ne se répande pas, je mettrai le prix qu'il faut pour que vos hommes restent discrets.

- Soyez sans crainte !

\*\*\*

Maëlys, petite-fille du fondateur du restaurant des grottes de Meschers, descendait l'estuaire de la Gironde à bonne allure. Elle immobilisa son runabout de manière à obtenir une vue panoramique de l'établissement légué en héritage par ses parents. Elle prit plusieurs clichés à l'aide de son smartphone, puis sélectionna ceux destinés à le promouvoir sur la toile. L'une des prises de vue l'intrigua plus particulièrement, au sommet de la falaise, là où persistait une brume légère, transparaisaient deux silhouettes diaphanes. À l'aide du pouce et de l'index, Maëlys opéra fébrilement un grossissement de l'image ; les corps éthérés d'une femme et d'un bellâtre se tenant la main apparurent. Tous deux étaient vêtus de tenues flamboyantes datant d'une autre époque. L'embarcation fut brusquement déstabilisée par une vague latérale, ses doigts glissèrent sur l'écran et elle supprima par inadvertance le cliché.

Agacée par sa maladresse, la jeune femme se saisit nerveusement des jumelles de bord et scruta la crête, le souffle coupé elle retrouva avec stupéfaction ces formes spectrales qui lui adressaient un sourire serein. Elle rechercha son smartphone négligemment jeté au sol, les doigts tremblants, elle tenta de déverrouiller l'appareil, et pendant que la jeune femme s'évertuait à entrer son code, les contours des entités s'évaporèrent petit à petit au gré de la brise qui évacuait les derniers lambeaux de brume.

Dépitée, Maëlys se laissa lourdement choir sur la banquette du luxueux hors-bord familial ; à cet instant, lui revint en mémoire deux histoires que son grand-père lui racontait quand elle était petite. L'une parlait de la légende de la déesse du matin qui se montrait exclusivement à sa descendance, l'autre racontait les malheurs de la châtelaine Charlotte de La Trémoile et de son page séparés par la vie mais réunis dans l'éternité ; ils hanteraient encore les lieux.

De laquelle de ces deux apparitions avait-elle été le témoin privilégié, Charlotte ou la déesse du matin Matuta Matutina ?

Elle se souvint également que son grand-père ne dissociait jamais ces deux histoires, alors elle se dit qu'elles devaient très probablement évoquer la même personne, Charlotte était Matuta Matutina !

3<sup>e</sup> Prix  
Thierry ZEH  
ASA Institut Saint-Louis  
Ligue Nord-Est

## La maladie du rêveur

**M**athis ne savait pas où il était.

Puis, il la vit :  
- Éléa non !

Mais c'était trop tard. Éléa avait sauté dans le vide en rigolant. Il se réveilla en sursaut. Un rêve, juste un rêve, juste... un rêve... Mais Mathis avait un mauvais pressentiment. Comme si elle était en danger. Il prit son téléphone et vit l'heure. 1h30. Non, il n'allait pas la réveiller. Tout allait bien, Éléa dormait tranquillement dans son lit et le matin elle viendrait en cours avec son joli sourire. Il n'appela donc pas mais il ne dormit pas non plus.

Le matin, Éléa arriva au collège avec son joli sourire comme toujours.

- Tiens ! Salut Mathis, tu vas bien ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette...  
- Ouais, ouais t'inquiète !

Une larme coula sur sa joue. Il était tellement soulagé. La journée se passa normalement. Mathis, comme toujours, riait beaucoup des étourderies de son amie. Dommage qu'elle ne soit que son amie. Éléa était une fille très rêveuse. Laissez-la trois secondes toute seule et vous l'avez perdue. C'était le soir et Mathis raccompagnait Éléa chez elle comme toujours :

- Imagine un monde où il n'y aurait pas de délinquance, où tout le monde serait gentil et heureux !

Elle était dans ses pensées et ne regardait pas où elle allait. Mathis savait que quand Éléa était comme ça, il était difficile de l'interrompre dans sa rêverie. Alors il la guida tout le long du chemin. Arrivée chez elle :

- À demain Éléa !  
- Mmm ? Oui à demain Mathis...  
Il sourit. Éléa et sa rêverie.

\*\*\*

- Bonjour maman !  
- Bonjour ma chérie ! Est-ce que tu veux aller à l'école aujourd'hui ?  
- Euh...Ben oui...  
- Au fait les cours ont lieu au parc aujourd'hui ! N'oublie pas de payer une glace à ta petite sœur pour le goûter.

Éléa fronça les sourcils. Pourquoi sa mère agissait-elle comme ça ? D'abord elle lui demande si elle veut aller en cours puis elle lui dit

qu'elle a une petite sœur :

- Mais... Maman, je suis fille unique.

C'est au tour de sa mère de froncer les sourcils.

- Enfin si ! tu as ta petite sœur, Perle, qui a six ans.

Éléa ne comprenait absolument rien à la situation.

- D'accord... bonne journée maman...

- Bonne journée ma chérie !

Sur le chemin Éléa récapitula sa situation. Elle avait le droit de ne pas aller à l'école. Elle avait une petite sœur, Perle. Sa mère lui avait dit chérie, ce qui n'avait jamais eu lieu. Et enfin tous les passants dans la rue se montraient souriants et joyeux. Tout ce dont elle avait toujours rêvé.

La journée fut formidable. C'est comme si ses rêves étaient devenus réalité. Surtout qu'elle sortait avec Mathis. Elle ne savait pas pourquoi mais il avait toujours pris soin d'elle et il arrivait à la ramener à la réalité. Elle rentrait chez elle en compagnie de sa petite sœur quand... Tout son corps se raidit. Éléa ouvrit les yeux.

\*\*\*

Tout ça n'avait été qu'un rêve, un simple rêve. Elle avait mal partout et devait faire beaucoup d'efforts pour bouger. Elle se prépara pour aller à l'école... Un vieux bâtiment qui ne donnait aucune couleur à la vie. Elle partit dans la cuisine :

- Bonjour Maman...

- Éléa ? Qu'est-ce que tu fais encore ici ? L'école commence dans cinq minutes alors dépêche-toi !

- Oui maman... Bonne journée...

Dans la rue personne ne souriait, on la bousculait sans cesse. Elle passa auprès d'un SDF et lui donna un billet. Elle préférait donner de quoi manger à quelqu'un qui en avait besoin plutôt que de le garder pour la simple gourmandise de prendre un goûter. Elle se força à sourire et pensa que ce monde était une pourriture. Elle arriva au niveau de l'école et vit Mathis :

- Tiens, salut Mathis ! Tu vas bien ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette...

- Ouais, ouais t'inquiète...

Une larme coula sur la joue de son ami. Dommage que ce ne soit que son ami.

- Mathis... Et elle le prit dans ses bras.

Le reste de la journée se passa bien. Mais Éléa regrettait que les choses ne soient pas comme dans son rêve.

- Imagine un monde où il n'y aurait pas de délinquance, où tout le monde serait gentil et heureux !

Mathis ne répondit pas et lui prit le bras. Elle ne comprit pas pourquoi mais ne posa pas de question.

- À demain Éléa !

- Mmm ? Oui à demain Mathis...

La jeune fille s'arrêta. Comment était-elle arrivée chez elle aussi vite ? Elle ne se prit pas la tête et rentra chez elle.

\*\*\*

- Allez Mathis ! Viens, tu vas voir c'est drôle !

Mathis regarda le vide. Éléa s'amusa à escalader la faille dans le sol. Et on ne voyait pas le bout de celle-ci.

- Éléa, s'il te plaît remonte ! On ne sait ce qu'il y a en bas !

- On n'a qu'à aller voir !

- ÉLÉA, NON !!!

Mais la jeune fille avait sauté dans le vide en rigolant.

Ce foutu cauchemar. Mathis le faisait encore et encore. Depuis deux mois. Et encore et encore, Éléa n'avait rien. Depuis deux mois Éléa rêvait de plus en plus d'un monde parfait. Il en avait marre. Il se leva et partit au collège. Mais cette fois Éléa n'était pas là. Il paniqua et partit chez elle en courant. Éléa était mille fois plus importante que les cours. Devant la maison de son amie, il y avait une ambulance. Mathis crut que son cœur s'arrêtait Il n'espérait qu'une chose : qu'Éléa n'ait rien. Il vit la mère d'Éléa :

- Léna ? Que...

- C'est Éléa... Elle ne se réveille plus...

Tout devint noir.

- Allez Mathis, c'est drôle !

- Non Éléa reviens c'est dangereux !

- Bien sûr que non ! Regarde !

La jeune fille tomba dans le vide en rigolant. Mais quand le corps de la jeune fille disparut dans la faille. Mathis entendit un hurlement.

- MATHIS, AU SECOURS !

\*\*\*

Maintenant Éléa en était sûre. Elle voulait rester dans ce monde. Pourquoi repartir dans cette autre vie où tout lui semblait gris et injuste quand elle pouvait rester dans un rêve où tout était merveilleux ? Elle se détendait dans sa chambre quand elle entendit des murmures dans la cuisine.

- C'est ma fille... Je m'inquiète pour elle. Elle dort beaucoup trop. Elle est comme en admiration devant notre monde, comme si elle le découvrait. Elle a oublié qu'elle avait une petite sœur et surtout : elle parle dans son sommeil. Elle dit des choses bizarres, on ne comprend pas vraiment...

- Maman ? Qu'est-ce qu'elle a Éléa ?

- Ma chérie ta grande sœur est malade. Ces messieurs vont l'emmener avec eux pour la guérir !

Le cœur d'Éléa se mit à battre plus vite. Elle ouvrit la fenêtre au même moment où la porte s'ouvrait. La jeune fille sauta par la fenêtre et courut aussi vite qu'elle le pouvait. Elle regarda derrière elle, les hommes la poursuivaient.

- Arrêtez cette fille !

Elle continua de courir jusqu'à ce qu'un homme l'attrape par le poignet. Elle se débattit puis vit son visage. Ce n'était pas un homme, c'était un garçon : Mathis. Alors des larmes coulèrent sur ses joues. Et elle se laissa emmener dans un état second. Mathis... Pourquoi avait-il fait cela. Éléa pensait qu'il l'aimait. Perle, sa mère, Mathis... Ils l'avaient tous trahie.

\*\*\*

Ça faisait une heure qu'on l'avait enfermée dans cette cellule et maintenant Éléa rêvait de retourner chez elle. Là où Perle ne resterait qu'un souhait, où sa mère n'aurait jamais appelé les autorités mais aurait réglé le problème elle-même, où Mathis redeviendrait celui qui l'a toujours aidée et encouragée. La porte s'ouvrit. C'était Perle et sa mère. Éléa ne prit même pas la peine de les regarder.

- Perle ma chérie tu veux bien me laisser parler à ta sœur ?

- Oui maman...

Et Perle partit. Le regard de Léna se durcit.

- Tu es un monstre. Un monstre qui a pris ma fille. Je te hais.

Ces mots étaient des lames que sa propre mère enfonçait doucement dans son cœur.



- Mais maman. C'est moi, Éléa ! Je ne suis pas un monstre je suis ta fille...

- Ah oui ? Et comment est-ce que tu fais pour vivre sans avoir de cœur qui bat ?

- Que...

Ses larmes devenaient nombreuses. Comment se faisait-il que son cœur ne battait plus ?

- Maman...je...

La fille reçut une gifle.

- NE M'APPELLE PAS MAMAN, ESPÈCE DE MONSTRE !!!

Et Léna sortit de la cellule.

- Mathis, au secours !

Ces paroles n'avaient été qu'un murmure pour Éléa mais très loin Mathis entendit Éléa les crier.

Elle voulait retourner au collège, voir ce vieux bâtiment sans aucune couleur. Elle voulait revoir ce SDF et sacrifier son goûter pour lui donner de quoi manger. Elle voulait se forcer à sourire pour redonner un peu de couleur à la vie. Elle voulait revoir sa mère qui lui disait toujours que les études étaient primordiales pour son avenir. Elle voulait revoir les photos de son père et se rappeler à quel point il lui manquait. Elle voulait retourner au Parc et donner à manger aux animaux errants. Mais surtout elle voulait voir Mathis. Mathis... Quelque chose en elle se réchauffa. Et Éléa put enfin respirer.

Éléa Rosane, 14 ans, crise cardiaque.

Voilà ce qui était noté dans son dossier médical. Mais Éléa avait très bien entendu un médecin murmurer à son collègue :

« La maladie du rêveur. Des personnes mourant d'une *crise* cardiaque mais seulement en apparence car la vérité est qu'elles restent emprisonnées dans leur rêve... pour toujours. Ce phénomène ne se produit qu'une fois tous les cent ans et c'est la première fois que quelqu'un y survit ! »

\*\*\*

- NE M'APPELLE PAS MAMAN ESPÈCE DE MONSTRE !!!

Ce moment la hantait.

- Mais maman. C'est moi, Éléa ! Je ne suis pas un monstre, je suis ta fille...

Cela faisait des années que cet incident était derrière elle.

- Tu es un monstre. Un monstre qui a pris ma fille. Je te hais.  
Encore ce moment. Puis Éléa se rappela. Elle était dans un rêve.

- Non maman ! Je ne suis pas un monstre, je suis juste... rêveuse...

Prix Jeune auteur  
Camille DENNEMONT – 14 ans  
Club Sportif et de Loisirs 11<sup>e</sup> RAMa La Lande d'Ouéé  
Ligue Ouest



# Récits et nouvelles

## À venir

Ils regardent.

Vertigineux, vertigineux cet œsophage. Vertigineux et affolant.

Ils sont tout en haut de cette tuyauterie nickelée et carrelée et ils regardent l'organe annelé s'enfoncer dans le sol comme une tarière.

\*\*\*

Le pyramidion émergeait des sables dorés comme une pointe de crayon taillée au couteau. Quatre faces triangulaires de basalte noir, hautes de six mètres environ, se rejoignaient en pointe et l'ombre portée de ce calame géant avançait vers la poignée d'hommes amassés et immobiles comme une pointe de lance malfaisante.

L'atmosphère avait changé et le ciel, saphir depuis le matin, virait au roux sulfureux. Un vent furieux balançait en tourbillon de petites tornades sableuses qui virevoltaient vers le monument, extrait à mains d'hommes, de son suaire granuleux.

Les gueux qui commençaient à subir la colère des cieux étaient assemblés en un frêle fagot, serrés les uns contre les autres pour se protéger des éléments et pour essayer de conjurer le mauvais sort qu'ils sentaient s'abattre sur eux suite à leur découverte.

Mais comment renoncer à ce butin dans ce pays de désert aride ? Comment oublier les enfants faméliques qui les regardaient, chaque soir, revenir de leur expédition avec leurs grands yeux d'affamés. La misère, malgré leur peur, poussait ces êtres vêtus de loques à poursuivre inexorablement leurs fouilles.

Le haut du monument avait émergé suite à une de ces tempêtes terrifiantes qui sévissent dans cette région et qui transforment en quelques minutes l'horizon en un mur vertical avançant sans faillir.

Dans le calme revenu, un rayon de soleil avait frappé la pointe lisse de l'artefact et ce phare, dans tout ce sable, s'était mis à briller comme une étoile déchue.

Un homme d'abord, s'en était approché, un être qui, à genoux, avait commencé à dépouiller la pierre de son manteau cristallin.

Ils étaient arrivés tous, ensuite, entourant la découverte sans trop oser s'en approcher. Puis...

Cela faisait six semaines qu'ils déblayaient le monument et leur chaîne solidaire avait abouti à ce résultat-là. Cette pointe lisse et brillante, glacée malgré le brûlant du soleil et semblant jaillir du désert comme un cristal géant enfanté par les sables.

Pour l'heure, le vent, en assiégeant les humains et la pierre, les unissait au cœur d'un même tourbillon, aveuglant les uns et dévêtant

l'autre comme l'on *désenrubanne* une momie de sa vêtue de bandelettes.

Roux le ciel en fusion, roux et encombré de nuages galopant comme un troupeau fuyant quelque prédateur. Alors, les hommes s'accroupirent, ramenant sur leur visage un morceau de leurs haillons et attendirent que la colère se passe. La fureur les avala, les digéra et quand tout s'acheva, il ne restait, à la place de ce petit tas d'hommes, que quelques minuscules monticules immobiles.

L'azur ayant repris ses droits, la nappe dorée presque uniforme enfanta alors ses golems, si minuscules dans cette immensité. Tout en secouant leurs guenilles, les êtres présents examinaient leur site de recherche.

Le pyramidion semblait pencher d'un côté. Le vent sans doute qui, minant son assise comme une mer têtue, avait provoqué ce début de chavirement.

Ils s'approchèrent, muets encore, puis un murmure s'éleva...

Une pierre plate moins large que le monument affleurait. Une marche semblait-il. Ou peut-être un autel.

D'un même mouvement, tous se précipitèrent à genoux et reprirent leur travail de déblaiement.

Une contremarche apparut renforçant leur première impression. C'était bien un escalier s'enfonçant sous le pyramidion.

Trois semaines plus tard, la volée de marches était mise à nu.

Une vingtaine en tout, s'enfonçant entre deux parois taillées dans le même basalte sombre que le chapeau de pierre. Pas de signes gravés, rien. Mais quelques reliques récoltées au fur et à mesure des fouilles.

Une sorte de besace de cuir fauve, craquelée et friable, qu'ils récupérèrent en la faisant glisser sur une de leurs nippes. Un des plus courageux la piqua de l'os qui lui tenait lieu de fléchette. Rien. Il sortit alors une pointe de sagaie et éventra la chose. De la blessure s'écoulèrent du sable - bien sûr - et quelques menus objets :

Un tube dont le soleil, brillant à son midi, se joua quelques temps.

Puis une étoile dorée qu'ils observèrent de loin jusqu'à ce qu'un tissu glissant comme un serpent, l'éteigne brusquement.

C'était une écharpe de soie fluide et rutilante, qui déployait ses couleurs sur l'astre cylindrique qu'elle déroba à l'ardeur du soleil.

La lame écarta un peu plus les lèvres de la plaie, et tous s'approchèrent.

Pour voir.

De petites lunes nacrées reposant, éparées, sur ce qui ressemblait à un coquillage. Un bivalve ouvert comme une bouche, avec d'un côté cette roseur que l'on retrouve dans les couchers de soleil, sur les

dunes, quand le mica offre ses facettes à l'astre mourant. Et sur l'autre mâchoire, comme une larme d'eau sertie d'un anneau d'or.

Un poudrier.

Mais eux l'ignorent.

Et puis ce qui semblait être un restant de bourse d'où s'échappaient quelques rondelles rouillées de différentes tailles. Des miettes de papier comme grignotées par des souris leur faisaient un nid douillet.

D'autres vestiges agglomérés ou momifiés dont ils n'avaient jamais imaginé qu'ils puissent exister s'offraient à présent à leurs yeux écarquillés.

Des anneaux dorés surtout, comme ceux, en os, dont ils paraient leurs femmes.

D'autres plus larges, du même métal.

Et puis une gravure sur un support rigide. Chatoyante comme une aurore, l'image représentait une femme au doux visage ovale, assise sur une pierre. Les yeux baissés, elle soutenait la tête d'un homme allongé sur cette même pierre. Des deux êtres sertis dans une géode multicolore se dégageait une immense douleur malgré les enluminures dont le dessin était paré. L'infinie douleur des paupières closes des deux êtres accolés, la couronne d'épines dont était ceint le front de l'homme et la plaie sur son flan, touchèrent les miséreux assemblés dans leur cœur et leur âme. Recueillis un instant, ils reprirent au ralenti leurs investigations. Leurs gestes devinrent plus lents, empreints d'une sorte de retenue frôlant la dévotion.

La sacoche ne contenant plus rien de malléable, ils continuèrent l'exploration de l'escalier de pierre.

Quelques marches plus bas, ils découvrirent deux grands cerceaux encombrés de rayons, une chaîne tressée d'un matériau qu'ils n'avaient jamais vu.

Des ressorts, des boulons, des vis et des écrous dont ils considérèrent la vêtue de rouille craquelée et révélant par endroit, un éclair argenté, avec une sorte de ferveur.

Comment auraient-ils pu deviner qu'ils étaient devant les vestiges d'un vélo ?

Ils alignèrent leurs trésors et se prosternant, remercièrent les Dieux de ces cadeaux.

Dans ce désert ocre et roux où les couleurs ne daignaient offrir leur magie aux petits hommes nus qu'aux aurores et aux aubes, ces objets religieusement disposés en ligne sur leur socle ténébreux étaient comme des idoles magnifiques, immobiles et miroitantes suivant l'angle des rayons du soleil.

L'escalier se cassait le nez sur une trappe à deux battants, faite de bois comme ils n'en avaient jamais vu. Rouge sang, striée de coulures plus claires par endroit, noires à d'autres. De lourdes poignées en forme de serpent en émergeaient, leur gueule ouverte et crochue pointée vers le ciel pur. L'anneau de leur corps servait de prise et tous durent unir leurs efforts pour que s'entrebâille la bouche de l'ancre. Un air presque palpable s'en échappa. Une haleine bizarre, faite de relents malsains et de parfums fanés. Des effluves nostalgiques aurait-on dit et qui les plongèrent dans un indéfinissable sentiment de tristesse. Tous eurent alors en tête des images floutées ; des corolles en transe, des eaux ruisselantes, des plumes chatoyantes, des fourrures animées, des insectes volants, des bruits, des cris, des chants, des rires en éclat. Puis ce silence immense, qui succéda au souffle.

Quand ils les lâchèrent, les battants retombèrent à grand fracas et tous les hommes reculèrent, s'attardant à voir surgir quelque monstre de ces entrailles.

Mais rien ne vint et le sable, projeté en volutes irisées, se reposa sur le sable...

Alors ils s'approchèrent, bras à bras, soudés dans la même crainte et la même curiosité.

Et là, ils regardent.

Vertigineux, vertigineux cet œsophage. Vertigineux et affolant.

Ils sont tout en haut de cette tuyauterie nickelée et carrelée et ils regardent l'organe annelé s'enfoncer dans le sol comme une tarière.

Ce décor, totalement nouveau pour eux, a pourtant ce même côté familier que l'haleine de l'ancre, tout à l'heure.

Du tout profond de cet œsophage ne monte aucune rumeur et pourtant, tous ont le sentiment qu'une foultitude d'êtres a emprunté ce boyau.

Tous savent, mais ne veulent pas l'admettre, qu'ils se trouvent devant le mystérieux monstre qui a englouti l'humanité, l'a digérée, et en a gardé les vestiges dans son estomac souterrain. Tous savent, pétrifiés, qu'ils sont devant la fin du monde.

Alors, les uns derrière les autres, ils partent vers leur grotte, laissant sur le sable doré le chapelet tressé de leurs empreintes légères, prennent femmes et enfants par la main et reviennent, confiant au sable mouvant leurs éphémères traces.

Ils reviennent et descendant les marches, ils confient leurs misères au ventre du désert.

1<sup>er</sup> Prix  
Clotilde HÉRAULT  
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine



## Réhabilitons le cheval de d'Artagnan !

Il est courant de croire que d'Artagnan-jeune fit son entrée à Paris sur un cheval ridicule qui lui valut d'essayer des quolibets et lui fit honte tout le long du chemin. Son premier geste, en arrivant dans la capitale, aurait même été de le vendre. La vérité est bien autre et s'il est vrai que le premier cheval de notre ami gascon n'arborait pas la robe blanche d'un étalon andalou de bonne naissance ni un joli gris pommelé comme il était d'usage chez les chevaux de mousquetaires, il n'en était pas moins une monture honnête. Modeste au premier abord, sa discrétion au milieu de tous les chevaux de la compagnie cachait un talent supérieur que notre époque plus tolérante sur la couleur du poil sait reconnaître aujourd'hui aux alezans. Il est grand temps de réhabiliter le cheval de d'Artagnan. Ce qui suit nous rappelle que les mousquetaires étaient d'excellents cavaliers et d'Artagnan n'était pas le plus mauvais d'entre eux.

Cette histoire s'est déroulée aux premiers jours de septembre. Nous étions en 1635 et les armées du roi de France s'ébranlaient vers la Lorraine. Marchant toujours vers l'Est, les cavaliers caracolaient devant la piétaille. Au fur et à mesure qu'ils avançaient plus avant dans les terres du duché de Lorraine, les badauds, au départ bienveillants, devenaient indifférents, puis franchement hostiles à la soldatesque française, allant jusqu'à crier : « Rendez-nous notre duc ! ». Certains groupes de soldats isolés, pendant les pauses, de jour comme de nuit, furent victimes de jets de pierre et injuriés en patois local par des crieurs invisibles. Ils étaient entrés en territoire ennemi et le peuple, lassé de voir encore une fois ces maudits Français ramener le malheur de la guerre, ne cessait de rappeler qu'il était au duc de Lorraine et dans l'esprit, sûrement pas déjà annexé au royaume de France.

Les armées du Roi établirent leur campement en vue de Saint-Dizier. Les mousquetaires logeaient près des quartiers du roi et commençaient à tendre l'oreille à tout ce qui pouvait se dire dans l'entourage du monarque, tant ils étaient impatients d'en découdre avec l'ennemi. D'Artagnan était parti à cheval inspecter les environs. Il espérait trouver une hauteur d'où la ligne de front pourrait être vue par ce temps clair. Le bruit courait que l'ennemi n'était plus très loin et il avait soif d'action. Il revenait au camp sur le coup de midi, quand un groupe de cavaliers lui en bloqua l'entrée. Son cheval, lascif, allait lentement, tête basse, dans l'espoir de happer une dernière bonne touffe d'herbe grasse avant de rentrer dans l'enclos et voilà que des fils de famille, pleins de mépris, montés sur de superbes montures hors de prix, raillaient l'équipage du Gascon, sans ménagement. Sans doute, pris par l'ennui,

cherchaient-ils la bagarre et le mousquetaire, sorti incognito sans sa casaque, leur parut de loin, sur son modeste cheval roux, une victime idéale.

On ne passe pas, paysan !

- Paysan ? d'Artagnan se retourna pour vérifier qu'il n'y avait personne derrière lui. Est-ce à moi que vous vous adressez ?

- Oui, à toi sur ton bidet rouge. C'est un camp militaire ici. Rentre chez toi !

D'Artagnan, ivre de colère, faisait des efforts désespérés pour rester maître de lui. Son maître d'armes le lui avait encore bien dit la veille.

- Restez calme, la tête froide pour ne rien faire que vous n'auriez pas même le temps de regretter !

L'un des cavaliers qui portait l'uniforme des Gardes françaises fit remarquer à ses camarades, d'un geste de la main, l'équipement du cheval de d'Artagnan. Des fixations caractéristiques marquaient près de l'encolure l'emplacement du mousquet que d'Artagnan n'avait pas emporté. Les pistolets fixés à la selle étaient également typiques.

- Ah, ça, mais c'est un mousquetaire ! Sur un cheval pareil !

- Mon cheval vous déplaît ? J'en suis fort aise, vos têtes ne me reviennent pas non plus. Maintenant laissez-moi passer.

- Pas avant de t'avoir rendu le service de te forcer à monter un cheval moins ridicule. Celui-là nous déshonore.

L'impudent sortit son pistolet et fit mine de viser la tête de l'animal. D'Artagnan tira son épée et la pointa sous la gorge de l'offenseur.

- Touchez à mon cheval et je vous jure que je vous tue aussitôt.

- Pourquoi vous accrocher à une telle bête ? demanda l'autre nettement moins fanfaron sous la menace de l'épée.

- Ce cheval a vécu trois fois plus longtemps que vos étalons à peine débourrés. Oui, il est à moitié bidet, il en a l'endurance et la santé. Mais de son père, genêt d'Espagne, il a les qualités d'un cheval de guerre, brave et résistant. Que savent donc faire vos montures ? Pareilles à leurs maîtres, il me semble bien qu'elles ne savent que paraître.

Un attroupement s'était formé autour des cavaliers. Parmi eux quelques mousquetaires, dont Escarros et de Pontacq, des amis béarnais.

- D'Artagnan, voulez-vous que nous donnions une leçon de savoir-vivre à ces jeunes gens ?

- Non, amis. Une leçon d'équitation suffira.

- Tenu, faquin ! Tu apprendras à tes dépens ce qu'il en coûte de te frotter à moi !
- Vous me rendrez compte de vos insultes. Après votre leçon d'équitation, vous tâterez de mon épée !
- Cours prévenir Athos, Porthos et Aramis, ordonna Escarros à son voisin, un mousquetaire.

Déjà, l'attroupement autour d'eux était considérable. Certains n'étaient qu'à demi-vêtus, surpris au milieu de leur toilette par l'actualité du camp. D'autres quittaient précipitamment leur barbier à moitié rasés. D'autres encore, en plein repas, s'approchaient du groupe leur écuelle à la main. Bientôt une soixantaine d'hommes se trouvèrent rassemblés pour jouir du spectacle. Déjà les paris allaient bon train. D'Artagnan n'était pas favori, mais ceux qui le connaissaient bien pariaient sur lui. L'un des cavaliers, le plus âgé (il portait la trentaine élégante), celui-là même qui avait parlé le premier, se plaça au centre de l'espace laissé libre, salua l'assistance et commença à tourner en cercle. D'abord au pas, puis au trot, puis sur le ton d'un petit galop parfaitement maîtrisé, il effectua plusieurs figures, diagonales, voltes, changement de main, changement de pied à la demande et pour finir exécuta une cabriole qui réjouit l'assistance.

- Il a gagné ! s'exclamaient déjà certains.
- Il n'est pas mal, reconnut Porthos en s'adressant à ses voisins mousquetaires.

L'étalon était d'une blancheur presque parfaite à l'exception de son nez qui était gris et de quelques taches pommelées réparties sur sa croupe. Il avait une encolure puissante, un beau port de tête et obéissait parfaitement aux ordres de son maître. Ce dernier se tenait parfaitement droit et survolait avec hauteur des exercices effectués avec facilité et une apparente désinvolture. Avec un air ennuyé, il ne broncha que pour réajuster les dentelles des manches de son superbe habit de velours cousu d'or. Quand il en eut assez, il salua l'assistance et vint se ranger en face de d'Artagnan.

- Maintenant, mon gueux, montre ce que tu sais faire !

Le gueux en question ravala sa salive, vint se placer au centre du cercle et fit face aux spectateurs, avec gravité. Bientôt, le silence se fit.

Seule la voix de Porthos le brisa une dernière fois :

- D'Artagnan, attrapez ça !

Le cavalier saisit au vol la baguette de buis que son ami lui lançait et s'écria :

- Mousquetaires ! À vos musiques !

Un tambour était là, et Porthos sortit de sa manche un fifre ; il avait toujours un instrument sur lui.

Dès qu'il entendit les roulements de tambours, le cheval de d'Artagnan qui jusque-là semblait à moitié endormi, se métamorphosa. On le vit redresser la tête, orienter ses oreilles de tous les côtés comme s'il voulait tout entendre à la fois. Ses yeux écarquillés balayaient l'assistance comme s'il voulait tout voir. Ses naseaux dilatés humaient l'air à la recherche d'une odeur familière. D'avachie, son attitude devint majestueuse et fière, sa queue se levait en panache tandis qu'il baissait la tête et se plaçait à la main de son cavalier. Lentement, puis plus rapidement, il se mit à piaffer en cadence, suivant le rythme du tambour. Puis, avec un petit trot dansant suivant la même cadence, il commença à décrire des huit, passant et repassant en diagonale, concentré, discipliné. Puis, il se mit à allonger le trot en doublant dans la longueur, pour s'arrêter net, comme bloqué par un mur invisible. Toujours dans la longueur, il se mit à reculer en ligne droite, lentement, en décomposant ses pas jusqu'au fond de la place. D'Artagnan le dirigea dans un angle et le lança au galop, puis partit en volte et recommença l'opération dans l'autre sens, et à nouveau, diminuant peu à peu sa vitesse, pour s'arrêter enfin, face au public, au milieu de la place. De là, il fit marcher Goupil, car c'est ainsi que se nommait son destrier, en diagonale sur une demi-longueur, puis fit volte-face et repartit au trot, en cercle, toujours dansant au rythme du tambour. Il vint se placer ensuite au beau milieu de la place, de profil, cabra son cheval et lui fit exécuter un bond empanaché tandis qu'il restait littéralement vissé sur sa selle. Pour finir, il se plaça face au public et effectua une levade de bonne facture puis une deuxième avant d'ôter son chapeau et de saluer, crâneur, des spectateurs enthousiastes.

- Il a gagné ! Il a gagné !

Impassibles sur leurs coursiers, les Gardes françaises à l'origine de cette compétition restaient muettes et imperturbables, digérant silencieusement leur humiliation.

- C'est un suppôt de Pluvinel, lâcha l'un d'eux.

- Quand je pense que ce cheval est un hongre, se peut-il que l'on puisse tirer quelque chose d'une pareille bête ? dit un autre.

- On voit encore la trace des coups de ciseaux autour des boulets. Au naturel, cette rosse a du poil aux pattes !

D'Artagnan, triomphant, jeta un regard vers ses amis qui collectaient avec satisfaction le fruit de leurs paris. Puis il se planta devant ses détracteurs.

- Dois-je vous rappeler que vous me devez réparation pour m'avoir insulté et raillé cet excellent cheval ?
- Certes, c'est un bon cheval et je regrette de l'avoir mis en joue. Reconnaissez au moins qu'il n'en a pas l'air et que la confusion était possible. En vérité, Monsieur, vous ne faites rien pour améliorer l'apparence de votre monture et elle le mériterait.
- Son apparence ordinaire lui a assuré de survivre à six ans de campagne. Ce cheval a survécu à tous les autres chevaux de la compagnie.
- Alors assurez-lui de passer ses vieux jours dans les écuries du roi où ses talents seront appréciés par d'excellents écuyers et offrez-vous un coursier plus jeune.
- Merci du conseil, mais je garde mon cheval.
- Vous êtes têtue comme les gens de chez nous. Gascon je présume ?
- Charles de Batz de Castelmor d'Artagnan, de Gascogne effectivement.
- Antoine de Gramont, comte de Guiche et capitaine de ce régiment.
- Présentation faite, allons-nous vider notre querelle, Monsieur le Comte ?
- Devant témoins, je vous reconnais meilleur écuyer que moi et j'ai eu tort de vous sous-estimer. Demain nous serons au front, il serait donc absurde de nous entre-tuer aujourd'hui mais si vous souhaitez vous joindre à ma compagnie, j'ai grand besoin d'un maréchal des logis.
- Votre proposition m'honore mais comme vous le voyez, je suis déjà engagé avec les mousquetaires.
- Soit, mais si vous changez d'avis...
- Je ne vous avais jamais vu monter Goupil de la sorte, glissa Athos, admiratif, à l'oreille du gagnant.

D'Artagnan reconnut que la maîtrise de ces exercices et son degré de complicité avec son cheval lui avait pris sept ans. Ce qu'il savait faire à présent avec son rouquin du Béarn, il ne pouvait pas le reproduire avec un autre, mais il pensait pouvoir faire aussi bien que de Guiche avec son étalon.

La monture rousse était à présent bien entourée et deux jeunes apprentis de la compagnie Tréville qui n'étaient encore que des enfants se disputaient l'honneur de le desseller et de le bouchonner. L'animal se laissait faire de bonne grâce, agitant la tête de gauche à droite comme pour exprimer son contentement. Taquin, il soufflait dans le cou de l'enfant qui lui brossait l'encolure et fouettait mollement de sa queue parsemée de paille le deuxième gamin qui tentait de lui curer les postérieurs. Le vétérinaire des équidés du régiment ne semblait s'émouvoir ni de son âge, ni de sa virilité perdue, puisque ses origines douteuses lui avaient valu d'être sacrifié pour prendre du service :

souffleur passe encore, mais reproducteur, sûrement pas. Il était le dernier de sa lignée et son maître pressentant ses qualités pour le dressage n'avait pas eu le cœur de le vendre pour n'importe quel destrier ordinairement beau mais dépourvu de fantaisie.

Avec un salut évasif à l'assistance, le comte et ses acolytes s'éloignèrent du groupe pour rejoindre leur régiment. D'Artagnan l'entendit encore commenter « Excellents cavaliers, tout de même, ces mousquetaires... »

- Il fallait accepter la proposition de ce noble comte, dit Porthos quand il l'eut rejoint à son tour, vous seriez maréchal des logis dans ses gardes !

D'Artagnan, sans regret, haussa les épaules.

- À moins de sous-lieutenant, et si sa majesté n'a pas une autre idée, je préfère la compagnie des mousquetaires à celle de ce Seigneur de Bidache qui m'a pris de si haut !

Le Seigneur de Bidache, en effet, avait grand besoin de recruter des gradés de qualité car sa compagnie, récemment rapatriée de Hollande, fondait comme neige au soleil, et elle n'était pas la seule dans ce cas. Sur les rôles, soixante pour cent des effectifs apparaissaient encore, mais le reste avait disparu, mort ou déserteur. Ceux qui restaient étaient prêts à rentrer chez eux au premier signal. « On ne commence pas une nouvelle guerre en septembre », disait-on, « achevons les dernières escarmouches et finissons-en ! ». Ils ne croyaient pas si bien dire, car c'était bien une guerre qui venait de commencer, la guerre de dix ans qui les conduisait en Franche-Comté, une de ces guerres longues et meurtrières que le peuple appréhende tant.

La perspective de partir au feu « d'une de ces guerres si permanentes et si meurtrières » n'inquiétait pas d'Artagnan qui l'appelait au contraire de tous ses vœux. Or le bruit courait que le roi allait rentrer à Paris, escorté par ses mousquetaires, laissant au maréchal de la Force et aux autres régiments de la maison du Roi le soin d'en découdre face aux impériaux. D'Artagnan ne cachait pas sa déception. Le lendemain, il vit Besmaux et Porthos qui lui dirent que monsieur de Tréville demandait à le voir. Le Gascon se mit en chemin aussitôt accompagné de ses amis et Tréville le reçut aussitôt.

- Maintenant, parlons un peu. Il est temps de s'occuper de votre avenir, vous ne pensez pas ?

- Je vous ai fait part de mon souhait de repartir au front, capitaine.

- Je sais, et il se trouve que j'ai une proposition qui ne saurait manquer de vous intéresser, d'Artagnan. Le Comte de Guiche vous réclame pour

sa compagnie. Il vous offre un poste de maréchal des logis vacant sous les ordres de monsieur des Essarts. Vous y seriez en terrain connu. Cela ne se refuse pas.

- J'ai déjà refusé une fois. Mais s'ils sont au front, et s'il est vrai que les mousquetaires n'y seront pas, alors cela mérite réflexion.

- Faites ce que vous devez faire d'Artagnan. Mais sachez que vous pourrez revenir aux mousquetaires quand vous le souhaitez. Une place dans la compagnie vous est réservée.

C'est ainsi que Charles d'Artagnan quitta les mousquetaires une première fois et franchit la première marche d'une brillante carrière militaire. Sans Goupil, son cheval atypique, le Comte de Guiche l'aurait-il remarqué si rapidement au milieu de tous ces autres soldats d'élite, les Mousquetaires du Roi Louis XIII ?

Mais ce n'était qu'un au revoir aux mousquetaires, car d'Artagnan, on le sait, revint quelques années plus tard au sein de la compagnie Tréville, et il y restera jusqu'au licenciement des mousquetaires par Mazarin... Mais ça, c'est une autre histoire !

2° Prix  
Marie-Odile CORSETTI  
Club Défense Balard-Arcueil  
Ligue Île-de-France

## Le camp allemand

Pendant nos vacances d'été, un jour, au retour d'une longue balade à vélo sous un soleil radieux, assoiffés et fatigués, mon épouse et moi-même décidons de faire une pause près d'un pont romain que nous connaissions et qui enjambe une petite rivière appelée « Le Landion ». Ce petit cours d'eau traverse le village de Spoy en Champagne.

Nous étions là, assis sur un petit banc de pierre, admiratifs du travail de nos ancêtres les Gallo-Romains. Nous allions repartir quand nous aperçûmes à la sortie du village, un vieux monsieur peinant sur sa bicyclette. De loin, il nous fit un signe de la main. Effectivement, ayant sans doute deviné que nous étions des touristes, il avait peut-être quelque chose à nous dire. Donc, arrivé à notre hauteur il mit pied à terre. On ne se connaissait évidemment pas mais, il engagea la conversation :

- Bonjour ! D'où venez-vous... nous dit-il ?
  - Nous sommes en vacances et on vient de visiter ce qui reste du camp allemand de Fravaux.
  - Ça vous a donné bien chaud... hein ?
- Et sur le ton de la plaisanterie...
- Pour vous rafraîchir, vous pouvez vous baigner dans le ruisseau derrière vous !
  - Ce n'est pas l'envie qui nous manque mais plutôt le niveau de l'eau qui fait défaut... lui répondis-je !
  - Vous avez raison mais, c'est souvent le cas à cette période de l'année. Tiens, à ce sujet, si vous avez le temps, je vais vous raconter l'histoire de ce pont liée à celle du village et au camp militaire.
  - Oui, nous avons le temps !

Il commença son récit :

- J'avais 14 ans, c'était en juin 1940 pendant l'offensive allemande. J'attendais ma jeune sœur à la sortie de l'école communale quand nous entendîmes dans la rue un bruit énorme et des vibrations à fissurer les murs de la mairie. C'est alors que nous avons vu passer, lancés à toute vitesse, des chars allemands. Malgré les cris de l'institutrice, par jeu, tous les écoliers les ont suivis gaiement en gesticulant.

Depuis plusieurs semaines, l'envahisseur était le centre des conversations au café du village, sur les bancs de la place de l'église, aux champs, à la vigne et à la maison. Bien sûr, pendant l'avancée des



troupes de la Wehrmacht, l'inquiétude allait crescendo à cause de tous nos hommes mobilisés.

Ces blindés firent halte à la sortie du village. Cet évènement était tellement exceptionnel que prenant ma petite sœur par la main, nous courûmes observer ces terribles et impitoyables soldats en train de mettre en pièces notre belle armée qui pourtant, comme le disait la chanson, « devait aller étendre son linge sur la ligne Siegfried ».

Ce peloton composé de trois chars fit une pause devant le pont à l'endroit précis où nous sommes en ce moment. Quelques hommes casqués et tout habillés de noir sont descendus de leurs engins, ils étaient complètement en nage. Il faut dire que depuis plusieurs semaines, il faisait une chaleur atroce. Alors, comme le niveau du cours d'eau n'était pas beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui, ils ont placé des branchages en travers des piliers pour en faire monter le niveau. Sans même se déshabiller, ils se sont trempés dans la rivière et comme des gamins, ils ont joué quelques instants à se jeter des casques d'eau à la figure. Puis sur un ordre sec et guttural de leur chef, tous rejoignirent rapidement leurs véhicules de ferraille surchauffée. Ils s'éloignèrent, dans un nuage de poussière et de fumée pour emprunter sur quelques centaines de mètres cette voie romaine qui passe sur le pont. Les chars disparurent dans un petit bois appelé "le Bois du loup" situé sur la commune voisine de Fravaux. Cet endroit est un poste d'observation remarquable déjà utilisé par les Romains car il domine toute la vallée de l'Aube. Mais, ce jour-là, personne ne se doutait que ce lieu-dit allait rentrer dans la petite histoire de ce conflit mondial.

En effet, quelques mois plus tard, c'est à dire début 1941, l'État-Major de la Luftwaffe cherchait, dans cette région, un site adéquat pour installer un centre de détection et d'écoute permettant de prévenir à temps la Flack (la défense anti-aérienne allemande) de l'arrivée des raids aériens alliés au-dessus des usines d'armement de l'autre côté du Rhin. L'endroit idéal devait impérativement être situé sur la route aérienne allant du Sud du pays de Galles, d'où partaient de nombreux raids alliés, et les installations industrielles à la frontière allemande. Finalement, leur choix s'est porté sur cet endroit répondant aux critères qu'ils cherchaient.

Pour sa construction, le Génie militaire allemand a eu recours à la main d'œuvre de Français du STO (Service du Travail Obligatoire) et à celle de prisonniers de plusieurs nationalités, principalement Russes et Turcs.

De plus, comme mon père, tous les agriculteurs possédant un chariot furent réquisitionnés pour participer au tracé et à l'empierrement des

chemins d'accès. Ceux ayant un tombereau évacuèrent vers les carrières environnantes tous les déblais et terres de fondations. Rapidement, un camp sortit de terre. Cette installation discrète blottie au cœur de ce petit bois était constituée d'un ensemble de voies de communication. Elles étaient toutes bordées de trottoirs reliant la zone vie aux radars et autres grandes oreilles destinées à interroger le ciel sur la présence d'avions alliés de jour comme de nuit.

Rapidement, cette base a abrité une école de formation des officiers, sous-officiers chargés de la détection anti-aérienne et des soldats spécialistes de l'écoute bien sûr. Dès que les installations furent opérationnelles, des Messerschmitt venant de la base militaire occupée de Saint-Dizier survolèrent le site pour entraîner les servants.

- Savez-vous comment ce camp a été détruit nous demanda-t-il ?

- Pas du tout... répondis-je.

- Le site n'a pas été bombardé, il a été incendié juste avant l'arrivée des troupes américaines du général Patton.

- Ah ! Bon ? En effet au cours de notre visite, nous avons vu les restes calcinés de ces installations, et un peu partout des morceaux de boîtiers électriques, restes de vaisselles et autres matériaux.

- Mais, poursuivit-il, cet incendie reste un mystère que personne n'a encore percé. Il n'y a pas longtemps encore, j'y allais régulièrement me promener dans une sorte de pèlerinage mais aujourd'hui, je ne peux plus, mes jambes me le refusent. Effectivement, inexorablement, le camp disparaît petit à petit rongé par les ronces et dévoré par les herbes folles. Les trottoirs dessinent encore timidement les allées et les accès aux postes de combat. Parfois, ailleurs, en zone vie, on devine encore l'emplacement des baraquements et casernements, vous l'avez vu. Pour ce qui concerne les installations techniques, les socles bétonnés, supports des radars construits à l'orée du bois sont toujours là. L'écurie subsiste car entretenue depuis toujours par les chasseurs de la commune. Une piscine naturelle aujourd'hui remplie d'eau de pluie et de bois mort avait été construite pour la rééducation (déjà à cette époque) de certains blessés.

En effet, la protection rapprochée du camp était principalement assurée par des militaires convalescents en instance de réaffectation ou par des mutilés de guerre rendus inaptes aux troupes de contact. C'était le cas du francophone commandant du camp. Cet officier de cavalerie, à l'allure très aristocratique, avait servi les trop fameux chars panzers Tiger ou Panther. Nous savions tous dans le village qu'il avait perdu un bras pendant l'offensive allemande dans les Ardennes. Ce cavalier émérite, malgré son handicap, montait tous les jours une jument très vive. Il dévalait alors dans une folle cavalcade, cultures et chemins environnants. Ainsi, au village, nous l'avions surnommé le « Manchot ».

Un jour, ce dernier convoqua les maires des deux communes, sur lesquelles son camp était implanté c'est à dire Fravaux et Spoy. Inquiets et dubitatifs, ils se rendirent immédiatement au rendez-vous fixé. Un planton, arme en bandoulière, les dirigea vers un bâtiment dont l'entrée était dissimulée par un filet de camouflage. Là, un secrétaire les fit entrer dans le bureau du commandant. Ce n'est pas le soldat mais l'aristocrate qui les accueillit et en homme du monde, il leur fit servir un café, ceci dit en passant, n'était pas l'ersatz d'orge grillé qu'ils avaient pris l'habitude de boire. Puis, dans un français impeccable, il en vint à la raison de cette convocation.

Il leur dit :

- Monsieur le maire de Fravaux, votre commune de 40 habitants est trop petite pour que vous puissiez répondre favorablement à ma demande. Par contre, vous monsieur le maire de Spoy, je sais que vous avez les ressources pour ça. Vous allez donc me désigner parmi les jeunes gens de votre village, un fils d'agriculteur ou de vigneron connaissant bien les chevaux. Il devra ne plus être scolarisé, donc avoir entre 14 et 16 ans. Il sera chargé de soigner et d'entretenir mes deux juments et leurs équipements. Dernier point, cette désignation devra intervenir au plus tard dans les quarante-huit heures. Afin de finaliser notre contrat, lorsque vous l'aurez choisi, je vous demande de venir me le présenter avec son père ou sa mère si le père est absent.

À la sortie du camp, le maire de Fravaux, soulagé, s'éclipsa discrètement en souhaitant bonne chance à son collègue. Par contre à Spoy, cette vilaine nouvelle fit rapidement le tour du petit village parce que tous les habitants se connaissent bien. Très rapidement, l'angoisse les saisit. Tous savaient parfaitement qui pouvait répondre à cette exigence. Immédiatement les pronostics allèrent bon train dans les milieux informés, du café au lavoir municipal ou sur les bancs de la place de l'église. En effet, cette apparente "petite affaire" venait de prendre des proportions énormes. Cette désignation transformait ipso facto ce palefrenier travaillant au profit de l'occupant en collaborateur. D'autre part, tout le monde savait que monsieur le maire était plus que concerné. Il y avait en effet, à Spoy, trois garçons concernés par cette tranche d'âge, le sien et les fils de Jean, son camarade de régiment habitant une ferme isolée à la sortie du village. C'étaient de beaux gaillards costauds et en pleine forme, deux âgés de 14 ans passés et un n'ayant pas encore 16 ans. Tous les habitants se demandèrent comment le pauvre maire allait s'en sortir. Le Manchot ne lui laissant pas le temps de tergiverser, il se devait de régler ce problème dans le délai imparti.

Le chemin retour vers sa mairie fut difficile. Le maire, mais surtout le père, s'enferma dans le bureau afin d'encaisser ce coup dur et de

réfléchir à la meilleure façon de sortir par le haut, de cette affaire hautement sensible. Il n'était pas question, bien sûr, de jouer au plus fin avec l'occupant.

Le lendemain, il sauta sur son vélo et gagna la ferme de Jean. Après les embrassades d'usage, ce dernier fut étonné de la visite bien matinale de son ami le maire, et devant une tasse de café et un verre de Ratafia (\*), il lui donna la raison de sa convocation la veille chez le commandant du camp. Il lui proposa calmement la solution qu'il avait imaginée.

- Jean tu as deux fils, je n'en ai qu'un, or pour nous tous, il serait moins pénalisant pour toi que Robert, le plus jeune de tes fils aille s'occuper des chevaux du « Manchot » !

Mais, comme il le craignait, tout premier magistrat qu'il était, il se fit remettre brutalement en place :

- Mon père est tombé au champ d'honneur sur la voie sacrée à Verdun en 1916, il est donc hors de question que son petit-fils aille cirer les bottes des « boches ».

Puis le maire fut prié de quitter immédiatement les lieux. Dépité, piqué au vif et vexé d'avoir essuyé un refus aussi brutal, chemin retour, la fonction reprenant le dessus, il prit sa décision. Il se dit que sa solution était la plus logique donc la seule à pouvoir être proposée au Conseil municipal. Le lendemain, les conseillers furent convoqués en urgence, le maire leur fit une présentation du problème et la solution proposée. Après discussion et vote, elle fut entérinée à l'unanimité.

Le maire venait de perdre définitivement l'amitié que lui portait un vieux copain de régiment. Après cette décision, les deux familles et leurs alliées furent fâchées à mort jusqu'à éviter de se croiser dans les rues du village. Il fut interdit aux enfants de se fréquenter, même à l'école. Jean refusant catégoriquement d'aller présenter Robert au Manchot, c'est le maire qui le fit en prétextant que son ami souffrait actuellement d'une maladie contagieuse. Il n'alla tout de même pas jusqu'à lui mentir qu'il regrettait de ne pouvoir le faire lui-même.

Mais, un peu plus tard, un autre évènement vint venger la malheureuse famille du palefrenier. Si ce qui arriva à celle du maire fut beaucoup plus romantique, même s'il fut beaucoup plus grave en termes de collaboration avec l'ennemi. À ce point qu'à la Libération, certaines femmes ayant « fauté » avec l'ennemi furent rasées en public. Concernant cette « faute », elle ne fut jamais connue des gens du village.

En effet, dans la même année, une idylle naquit entre la fille du maire de Spoy et un jeune officier venu terminer ici sa remise en condition après une grave blessure. Il attendait là une affectation et un imminent retour vers le front. Il sortait un peu du camp pour courir dans la nature. Tous les jours, c'est elle qui guidait les quelques vaches de son père au pâturage ; par ce biais, ils s'étaient rencontrés et liés d'amitié. Ainsi les tourtereaux en vinrent à se retrouver en cachette dans un pré en haut des vignes. Elle faisait passer son troupeau par les chemins creux couverts de noisetiers, pour ne pas être vue. Lui cheminait à travers les bois entourant le camp pour éviter les villageois mais surtout le Manchot qui aurait pu les surprendre au cours de l'une de ses cavalières tournées. Ils se retrouvaient là pour s'aimer le plus naturellement du monde. Un jour, au moment où ils se mettaient à l'aise, elle lui dit :

- Va déposer le pistolet que tu portes à la ceinture et mets-le plus loin possible dans les hautes herbes là-bas !

Il le fit sans se faire prier. Mais, à ce moment précis, la sirène du camp pressa les amoureux de se séparer rapidement et lui de rentrer sans délai rejoindre son poste de combat. Ayant peur d'être repérés, ils durent déguerpir à toute vitesse. Les recherches furent donc brèves et il repartit vers le camp sans retrouver son arme réglementaire. Ce pistolet, P38, témoin de leurs amours se trouve toujours là-bas, en haut quelque part dans les hautes herbes entre pâturages et Bois du loup. J'affirme que personne ne l'a jamais retrouvé.

- J'ai été amené à être son confident donc je sais aussi, qu'en 1944, à la retraite de l'armée allemande, du bord de la route, elle chercha secrètement et vainement à apercevoir son beau lieutenant parmi les troupes qui refluaient vers l'Allemagne.

Elle ne le revit jamais. Je peux maintenant raconter l'aventure amoureuse de cette jeune femme car elle est maintenant décédée, et je m'étais promis de garder le silence jusqu'à sa mort.

Le vieux monsieur vit que mon épouse et moi-même étions forts intéressés par la petite histoire de ce site, il poursuivit :

- Si vous avez le temps, je vais vous parler d'une femme qui est, selon la rumeur publique, en rapport direct avec l'incendie de ce camp en 1944.

Me tournant vers ma femme, je lui répondis :

- Oui, oui nous avons le temps n'est-ce pas ?

Alors, je vais vous raconter une histoire étonnante... l'histoire de « La Frissonne ».

Je lui demandais alors :

- « La Frissonne » était son nom de famille ?
- Non, répondit-il... elle était, entre autres, *rebouteuse* mais surtout guérisseuse. C'est le nom que tout le monde lui donnait.

Dans cette région rurale totalement dépourvue de médecins de proximité, les gens avaient tous eu un jour ou l'autre besoin de ses services. Souvent appelée ici et là pour des accidents, des bobos ou des fièvres tenaces, elle soulageait ses « patients » mais, dit-on... repartait avec leurs frissons.

Son histoire est assez atypique vous allez le voir. Vers l'âge de 25 ans, elle s'était mariée à un bûcheron d'origine italienne dénommé Giuseppe. Après des années passées en forêt, ils avaient pris une retraite bien méritée. Lui, le dos usé d'avoir manié la cognée, elle cassée en deux d'avoir confectionné des milliers de fagots et empilé d'innombrables stères de bois.

La Frissonne est née au canton, de parents alsaciens réfugiés à Fravaux au moment de l'occupation prussienne de 1870/71. Après avoir passé son certif à l'école primaire, fille unique, elle est restée à la ferme familiale jusqu'à leur décès. Ensuite, elle devint femme de ménage chez un riche viticulteur puis bûcheronne après son mariage. Ce mari venait d'Italie, sans que personne ne sache d'où exactement. Peu après son service militaire en Italie, il avait entamé une migration, traversé plaines, bois et vallées, fuyant galère et misère, louant ses bras ici et là pour vivre. Mais un jour, voulant mettre un terme à cette vie d'errance, il avait fait étape là à Fravaux, posé son maigre baluchon dans une cabane de chasseurs non loin de chez La Frissonne. Grâce au lavoir communal, cette information traversa rapidement le village. Et pour aider ce gars complètement démuné, la jeune femme, un peu comme on doit le faire pour un animal sauvage épuisé, échoué au bord d'un chemin, elle lui a offert une litière dans un coin de sa grange, lavé et repris son linge pour qu'il reprenne son souffle et sa route. Mais, se sentant bien ensemble, elle finit par lui ouvrir sa maison, puis son lit. Plus tard, sans surprendre grand monde, ils se marièrent mais n'eurent pas d'enfant.

On le voit, La Frissonne était travailleuse et généreuse mais pas seulement. Ses parents lui avaient laissé la ferme familiale et bien sûr la pratique courante de la langue allemande. Sa mère lui avait appris la connaissance et l'art d'utiliser les herbes médicinales. Son père, lui avait légué son don de rebouteux. Il y avait consacré une partie de sa vie car il y avait de quoi faire. La campagne n'a jamais été tendre avec

ceux qu'elle nourrit. Les accidents de charrois fréquents, les blessures aux champs et les bobos de la vie étaient monnaie courante. Le docteur le plus proche se situait à plus d'une heure de route sans compter les possibles aléas d'un médecin de campagne pas très mobile à l'époque.

La Frissonne avait pris la suite, mais, surtout, elle avait pratiqué intensivement ces activités pendant cette guerre. Ceci a d'ailleurs marqué le début d'une notoriété locale élargie par la présence de ce camp, situé à portée de fusil de chez elle. Tout à fait fortuitement, il allait lui donner l'occasion de pratiquer son art et de le sortir de sa relative confidentialité. Dès le début des activités de la Résistance, il était arrivé plusieurs fois que La Frissonne soit appelée pour soigner des maquisards ou des pilotes abattus. Alors, accompagnée de son mari, connaissant les bois comme sa poche, elle se rendait à la demande dans des caches ou des fermes isolées. Là, ses connaissances lui permettaient de remettre des membres en place, poser des pansements et d'administrer ses onguents réparateurs. Elle avait la "baraka" alors que les exécutions de maquisards avaient lieu régulièrement dans la prison voisine de Clairvaux, elle avait toujours réussi à passer entre les mailles, pourtant très fines, du filet allemand.

Pourtant un jour, elle eut peur et en douta car elle eut la visite, chez elle, de deux officiers du camp. Elle s'avança vers eux fièrement et courageusement. Alors, croyant une dénonciation et sa dernière heure de liberté arrivée, elle leur dit :

- Je vous demande un petit moment pour dire au revoir à mon mari et rassembler quelques affaires.
- Pourquoi ? ...dit l'officier et de poursuivre avec un fort accent.
- Il paraît Madame que vous soignez par les plantes.
- Heu ! Oui...oui...dit-elle

L'officier ajouta :

- Attendez, n'ayez pas peur...la raison de notre visite est la suivante. Il faudrait que vous preniez avec vous les remèdes nécessaires pour soigner notre commandant atteint d'une maladie intestinale rare qu'il traite normalement en Allemagne, mais, loin du pays et en guerre ce n'est plus possible. Aujourd'hui, il a une crise violente et selon le médecin chef du camp ses jours sont en danger. Nous avons entendu parler de vous et de vos dons de guérisseuse ! ... conclut-il.

Ce fut un ouf de soulagement et une idée traversa immédiatement son esprit. Si humainement, elle sentit le poids de cette responsabilité lui tomber brutalement sur ses épaules, très rapidement aussi, elle perçut

la chance inouïe qui lui était offerte de suivre l'activité de l'occupant à condition de leur cacher sa bonne connaissance de la langue allemande.

- Je vous suis et nous allons voir ça, leur dit-elle.

Le temps de rassembler quelques remèdes pour faciliter la digestion, ils montèrent en voiture et se dirigèrent vers le camp. Son accompagnateur la fit entrer dans le bureau du médecin-chef, qui, avant d'entrer dans la chambre du commandant, lui expliqua qu'il avait épuisé chez son patient toute la pharmacopée dont il disposait et que le transport par la route de son chef vers l'hôpital militaire de Nancy était maintenant risqué. Elle se rendit au chevet du malade. Il était effectivement très faible. Feignant de ne pas comprendre, elle laissa l'officier traduire ce que disait le médecin.

- Il a une mauvaise absorption des aliments. Il souffre de diarrhées, d'un amaigrissement inquiétant et d'une grande fatigue. Il n'a pas mangé depuis plusieurs jours, parce qu'il ne peut rien avaler.

Immédiatement elle demanda à l'officier accompagnant :

- A-t-il mangé des champignons ?

C'est alors que malade répondit en français d'une voix très faible.

- Non, je n'aime pas les champignons !

Tout de suite elle fut rassurée de constater qu'il parlait français.

Elle l'ausculta, évalua sa fièvre en posant la main sur son front, tâta son ventre gargouillant et lui examina le blanc des yeux... elle déclara alors :

- Je pense pouvoir l'aider mais, pour l'instant ne mangez rien, buvez tant que vous pouvez, je vais revenir avec des plantes et vous préparer une tisane de camomille à boire tout au long de la journée. Ensuite je vous donnerai une décoction à partir de végétaux que je connais, que je cultive ou que j'ai chez moi en plantes séchées, comme le pin sylvestre, mélangé à du basilic, du saule blanc et du laurier que vous prendrez tous les jours, matin, midi et soir.

Là-dessus, elle prit congé et s'adressant à l'interprète :

- Venez demain matin chez moi afin de m'accompagner pour entrer dans le camp.

Elle ajouta :

- Cette maladie va être longue, tant que le commandant ne sera pas rétabli, afin que nous puissions entrer et sortir plus aisément du camp, un laissez-passer permanent va nous être nécessaire à mon mari et moi car il m'accompagnera à chacune de mes visites.



À partir de ce jour, elle se rendit souvent au camp à travers les bois à pied bien sûr. Mais, au village, une discrète chasse aux sorcières fut ouverte et pour certains ignorants, ses déplacements devenus suspects. On la soupçonna de pactiser avec l'ennemi. Elle, condamnée au silence, eux, ignorant tout de ses activités au profit de la clandestinité. Nombreux se demandèrent si elle ne collaborait pas. Elle fut alors l'objet de rejets et de mises à l'écart. Évidemment, elle en souffrait énormément. On ne lui parle plus, et par exemple, lorsqu'elle va chercher son pain chez le boulanger, les quelques baguettes restantes sont toujours réservées.

Cependant, dans l'entourage du commandant on note avec satisfaction les effets positifs de ce traitement. Il reprend peu à peu des forces et ses activités. Il peut même remonter à cheval. La Frissonne est souvent à ses côtés, car cette maladie dont elle ignore le nom est chronique, car les crises, ponctuées de périodes de rémission, persistent. Pour les Allemands, elle est au camp comme chez elle, personne ne la remarque plus. Elle regarde tout et écoute tout car personne ne se méfie d'elle. Ils ignorent tous qu'elle connaît parfaitement leur langue.

Le commandant se remit un peu avant la Libération. La Frissonne garda sa position privilégiée d'informatrice supposée et celle au service médical de la résistance locale jusqu'à la libération du village par l'armée du général Patton en août 1944. Or à ce moment-là, le camp brûla entièrement.

Était-ce un sabotage ou un sabutage ?

Elle prétendit discrètement qu'elle et son mari avaient mis le feu pour neutraliser ces installations au moment de l'avancée des alliés. Mais les quelques résistants ou FFI capables de témoigner en sa faveur sont au combat avec les alliés. Si bien que pour les habitants, cette version ne fut jamais clairement établie. Les rumeurs ont la vie dure et certains pensaient qu'elle avait voulu effacer toute trace de collaboration. Dans le doute, et grâce à son action médicale en faveur de la Résistance, il n'y eut pas de suites, elle ne fut jamais ni punie ni bien sûr récompensée.

Au Bois du loup, au fil du temps qui passe, la nature reprend ses droits, tout s'efface petit à petit tout comme le souvenir de La Frissonne. Elle s'était confiée à moi, je connaissais parfaitement son parcours pendant l'occupation mais bien sûr, je ne pouvais surtout pas la condamner.

Dans le cimetière du village, elle repose depuis des années, aux côtés

de Giuseppe. Ils ont emporté avec eux la réalité des choses.

\*\*\*

Ce long mais intéressant récit terminé, le vieux monsieur nous dit alors :

- J'ai été un peu bavard mais, c'est un peu malgré moi car j'ai été témoin de tout ce que je viens de vous raconter.

Il sauta alors sur son vélo et pédala vivement vers le centre du village. Que cet homme soit aussi bien renseigné sur la vie du camp allemand m'avait mis la puce à l'oreille, et comme il s'éloignait, je lui criais :

- Hello ! ...Vous êtes Monsieur qui ?

Tout en roulant, se retournant vers nous, il lança à la volée comme pour se libérer :

- Je m'appelle Robert... Oui... Je suis Robert le palefrenier du Manchot...au revoir messieurs-dames !

Remarqué par le jury  
Jean-Charles ALLÉONARD  
Club Sportif Loisirs 54<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie Hyères  
Ligue PACA-Corse

*(\*) Le Ratafia est une boisson artisanale alcoolisée, utilisée principalement au moment de « ratifier » un accord. C'est un mélange précis entre du moult (jus de raisin non fermenté sortant du pressoir) et de l'eau de vie obtenu par distillation du marc de raisin par les derniers ayants droit.*

## Le Fléau de l'Oubli

**J**e me souviens.

Je me souviens, je crois, de celle que j'étais, petite.

Je me souviens que j'adorais courir, oui c'est cela, courir.

Et je courais les pieds complètement nus, la plante entièrement découverte qui tapait au rythme régulier de ma course sur le sol sec et morcelé, duquel s'élevait à chacun de mes pas une petite volute de poussière si fine que l'on eût dit un nuage...

Oui c'est cela, j'adorais courir sur des nuages.

Je me souviens des herbes hautes dans lesquelles je me jetais, du contact si amusant de leurs longs épis qui s'insinuaient dans les moindres recoins de mes vêtements, me chatouillant, alors que je me roulais en boule en riant, les larmes aux yeux et le sourire au coin des joues, dans les prairies vertes de mon enfance.

Il est donc possible de rire et de pleurer en même temps, quel bien étrange paradoxe...

Je me souviens de tout cela. Mais je ne me souvenais pas de Toi.

Veux-tu savoir ce qu'il me reste d'autre ?

Des bribes. Des bribes de ressentis, de sensations, de sentiments, de simples mots.

Il me reste la vision du feu qui brille sous mes paupières, qui illumine des tentes, au milieu d'une autre prairie. Un feu qui diffuse une chaleur incroyable qui semble vivante et qui me colle, comme si je la portais, pull à la chaleur réconfortante et apaisante. Un feu dont les flammes dansent avec majesté et se meuvent avec une aisance et une grâce sans pareille, des flammes qui semblent lécher les visages de ceux qui comme moi sont assis autour de cette étincelle que nous avons allumée.

Eux, dont tu m'as volé le nom.

Maintenant voilà mes yeux qui débordent, voilà que des larmes coulent et tracent un chemin glacial sur mes joues ; voilà que mon regard, à travers la brume de la tristesse qui le voile, cherche désespérément à apercevoir le visage de celle qui, tranquille, dort, l'expression sereine et la paupière fermée, dans un exigu et bien dur lit de bois. Au-dessus d'elle, un homme, le visage dur, semble résister au courant dévastateur des émotions ; ses joues sont sèches et ses yeux plus imbibés qu'une éponge.

Et voilà à présent des mots qui resurgissent dans mon esprit...

- Maman pourquoi dormez-vous ainsi ?
- Maman réveillez-vous ! Dites-leur qu'ils se trompent ! Vous n'avez pas le droit de nous laisser ainsi !
- Maman ! Laissez-moi prendre votre place, laissez-moi dormir avec

vous...

- Maman, je pleure et vous n'êtes pas là pour me serrer dans vos bras...

- Maman, c'était donc vrai, ces gens-là ne mentaient pas...

- Et maintenant Maman ? Où dois-je aller ? Que dois-je faire ?

- D'ailleurs Maman à quoi ça ressemble le ciel ?

Et une voix.

*Tu le verras le moment venu mon enfant.*

Se relever. Avancer.

Toi, voleur de nom, qui pris avec mépris celui de l'homme aux joues sèches et de la femme qui dort dans l'azur.

Et Toi qui pris le Sien.

Un sourire. Un homme, un autre sourire.

Une main tendue qui fait signe de venir

Une étrange chaleur qui m'envahit

Une main deux mains

L'une qui s'unit à l'autre

Nos corps qui en font de même

Nos visages qui fusionnent

Son Nez, sa Bouche, ses Joues, ses Yeux, ses Lèvres

Les Miennes

Le jaune couleur du soleil

Le noir sa couleur

Sa peau dont la chaleur me rappelle l'astre souverain

Sa peau noire nuit

Et un lit sans couverture

Le même homme qui sourit, même endormi

Une photo noir et blanc

Moi et lui en noir et en blanc

Une tombe noire et une dalle blanche

Mes Larmes

Son Sourire

Amour et Désir

Toi.

Voilà ce qu'il me reste des tatouages de la vie, encrés par l'aiguille du temps qui passe et de ce que l'on construit.

Et maintenant une autre aiguille, la tienne. Une aiguille qui me traverse de part en part, qui déchire la chair de mon esprit, la met à vif. Et mon regard perdu, égaré, qui cherche les traces de cette sadique tortionnaire. Qui te cherche Toi.

Mais tu es bien trop vil, bien trop fourbe pour laisser des marques visibles.

Alors je ne comprends pas, je ne comprends pas cette douleur. Qui est-

elle et que veut-elle ?

Voilà sur quoi reposent les fondations du règne de l'incompréhension qui maintenant occupe le trône de mon esprit.

Incompréhension et Douleur sont tes marionnettes. Peur ton bras droit. Humaine, voilà ce que je suis, voilà ce que je reste, même face à la peur, même face à Toi.

Et l'Humain, confronté à la douleur et l'incompréhension, fait ce qu'il y a de plus humain en lui, il a peur.

Je me souviens que j'ai peur.

J'ai peur qu'à nouveau cette aiguille me transperce, qu'à nouveau elle ne laisse trace de son passage. J'ai peur car je vis dans l'attente de cette aiguille et de la douleur qui l'accompagne.

Tu m'as volé tous leurs noms, et il ne me reste à présent que cette étrange impression de tout revivre avec l'esprit voilé et drapé dans un brouillard opaque et gris, frappée par la cécité qui rend tout cela flou et indescriptible.

J'ai peur de tout cela, j'ai peur de cette douleur contre laquelle je suis dépourvue d'armes pour lutter. Cette douleur qui quelquefois m'envahit toute entière, au point qu'il ne me reste que ça, de la douleur. Elle qui m'enveloppe et m'isole de tout, elle qui est sourde, sourde face à mes suppliques silencieuses, sourde face à ma conscience agenouillée qui lui demande d'arrêter, d'arrêter de chaque jour s'insinuer plus profondément en moi, cette perfide traîtresse qui prend à cœur de s'accaparer mon être tout entier.

Je me souviens de l'encre rouge avec laquelle elle tacha la peinture de mon âme, cette encre qui prend la couleur du sang séché, cette couleur à l'odeur et à la texture répugnantes qui a empli les océans de mes pensées et a fait déferler sur eux un raz-de-marée qui les a souillés de ces eaux immondes.

Et je me souviens que j'ai peur, j'ai peur que même plongée dans mes songes je me noie, je me noie face à l'assaut combiné de la Peur, de l'Incompréhension et de la Douleur.

Mais je sais, je sais que la douleur attire la solitude, que la peur repousse les autres, je sais qu'ensemble elles pressent la tristesse en un jus amer qui ne mérite aucunement le titre de Dame Mélancolie, je sais qu'elles prennent un malin plaisir à tuer le bonheur, à pendre la joie et à décapiter la gaieté, je sais tout cela et j'en suis effrayée.

Effrayée à l'idée de tenter de me remémorer ce que j'ai fait, ce qu'il y avait, ce que j'ai vécu avant...Avant Toi.

Effrayée à l'idée de n'avoir qu'un immense désert triste et froid à découvrir dont le vide serait gouverné par la dictature de celles que tu utilises et qu'il ne sert plus à rien de nommer.

Effrayée de ne plus savoir souffrir, effrayée de ne plus avoir peur.  
Effrayée à l'idée que peut-être j'aurais oublié comment me souvenir,  
que je ne me souviendrais plus de rien.  
Finirai-je donc par oublier comment boire, comment bouger, comment  
respirer, comment vivre ?  
Ne restera-t-il de moi qu'une enveloppe vide et délaissée ?  
Une énième de tes victimes que l'on aura passivement laissée  
s'éteindre sur le bord de la route de la vie en proie à la mort de  
l'esprit ?

La mort n'est pas ton alliée, non au contraire elle se désole de ce que  
tu fais, car tu te moques d'elle, grande et majestueuse faucheuse, tu ris  
d'elle lorsque qu'elle vient à tes victimes et de son arme salvatrice les  
libère du joug de la vie mais avant tout du tien.

Comme je t'imagine lire cette missive de tes yeux avides de souffrance,  
te disant que la vieille que je suis à présent ne tardera pas à  
succomber à la dernière de tes charges et qu'enfin tu pourras te  
prélasser en te délectant des restes informels de son esprit.

Oui, comme je t'imagine bien.

On t'a donné un nom à Toi, celui qui les vole, Toi dont les titres affluent  
en grand nombre.

Car voilà. Tant que la Mort ne viendra pas toquer à ma porte  
m'annonçant qu'il est pour moi temps de partir, tant que mes mains  
bougeront encore, tant que mon esprit luttera, tant que je n'aurai pas  
oublié comment tenir une plume, je me battrais. J'ai enfin trouvée des  
armes pour faire face à cette douleur.

Aujourd'hui cette douleur que l'on peut nommer s'est trouvé un  
adversaire, c'est avec de l'encre et ma parole que je l'affronterai.

Ceci est le récit de mes peines mais j'y vois aussi une lettre, une lettre  
que quiconque peut lire, juger, interpréter, rêver...

Car c'est bien une lettre que j'écris. Une déclaration de guerre.

Aujourd'hui, Tu t'es trouvé un adversaire bien dangereux.

Aujourd'hui Alzheimer s'est trouvé un bien mortel ennemi.

Moi.

Prix jeune talent et Prix du jury  
Tom FLAMERMONT – 15 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest



# Réflexions



## Trop, c'est trop...

Une biopsie et un prélèvement de moelle osseuse ont définitivement scellé mon destin.

Quelques jours avant Noël, on m'a annoncé que j'étais malade et que les soins allaient être longs. Afin de me préserver, le mot « cancer » n'est jamais prononcé devant moi, mais je ne suis pas naïf. Les traitements sont très lourds et lorsque je vois mes cheveux tomber, je comprends très vite. Les séances de chimiothérapie épuisantes se succèdent et sont suivies quotidiennement d'insupportables vomissements.

Je m'appelle Florentin, j'ai quinze ans et une leucémie m'a touché. Je passe de longs mois en chambre stérile dans un hôpital et, en perdant mes cheveux, je perds mes amis qui préfèrent ne pas venir voir ce triste spectacle. C'est donc seul que je dois affronter ce parcours du combattant, soutenu par une maman et un papa accablés, dont je suis fier. Leurs tentatives répétées inlassablement pour faire diversion et essayer de me rendre un peu d'espoir sont remarquables en tout point. Loin de moi l'idée de chercher à apitoyer la communauté sur mon sort. Les médecins annoncent à mes parents que je dois subir une greffe de moelle osseuse pour avoir une chance de poursuivre l'aventure. Il est possible qu'il existe quelque part un homme ou une femme compatible, quelqu'un dont j'ignore l'existence, et qui aurait le pouvoir de me sauver la vie. Cela me semble incroyable.

Aujourd'hui, du haut de mon jeune âge, je profite donc de cette solitude forcée pour observer ce Monde particulièrement tourmenté dans lequel je survis. Effectivement, tout ne tourne pas rond. En France, même la devise *Liberté, Égalité, Fraternité* semble s'égrener au fil du temps et n'être plus qu'une maxime ayant perdu force et prestige, arborant toujours, et par habitude républicaine, la façade de nos bâtiments officiels.

J'ai tellement envie de vivre, j'ai tellement envie d'aimer, j'ai tellement envie de partager... Je me pose la question : « Ce Monde-là est-il capable de répondre à mon désir d'exister en intégrant à la fois ces trois critères si chers à mes yeux ? »

Ma réflexion m'amène à constater que notre société est victime de beaucoup trop...

...de maladies : trop de cancers, trop de cicatrices invisibles ou pas, trop de souffrances, trop de mensonges face à des vérités blessantes, trop de mauvais souvenirs, trop d'impuissance parfois, trop

d'incompréhension car trop compliqué à admettre.

...de pollution : trop de déchets, trop de drogues, trop de catastrophes écologiques, trop d'incendies, trop de tempêtes, trop de déchets nucléaires dont on ne sait pas se débarrasser, trop de renouvellement d'autorisation du glyphosate, il est vital de trouver rapidement des « alternatives » dans ce domaine.

...de taxes, trop de publicités, trop de bas salaires, trop pauvre ou pas suffisamment riche, trop cher par manque d'argent, trop de frustration car si peu de choix, toujours pas d'équité dans la répartition des richesses.

...de politique : trop de mensonges, trop de promesses, trop de réfugiés traités sans dignité, trop de chômage, trop de grèves car trop peu d'espoir, trop de guerres pour trop de « Mort pour la France », trop d'extrême droite, trop de dictateurs, trop de fascisme face aux droits de l'Homme. Être trop fasciné ou simplement manipulé ? Trop de murs ici et là (Je cherche à donner un sens au mot « fraternité »), trop d'expulsions devant de trop vieux immeubles, trop d'injustices sociales synonymes d'inégalité, trop de libéralisme.

...de guerres de religion : grâce au multiculturel, notre Planète a la chance de rassembler des catholiques, des protestants, des orthodoxes, des juifs, des islamistes, des bouddhistes, des hindouistes, etc. Peut-on raisonnablement imaginer qu'un jour chaque peuple pourra vivre sa religion comme il l'entend ? Stop à l'islamophobie, stop à la persécution, trop de provocations, halte aux profanations !

...d'interdits, « Ne mange pas trop gras, trop sucré, trop salé », j'ai trop mangé, suis-je trop gourmand ? Ce nougat est trop dur, je le préfère tendre. C'est soit trop chaud ou trop froid, parfois tiède. Trop d'arnaques, trop obscur, trop triste, trop rapide ou trop lent (vitesse limitée à quatre-vingts). Trop de nuages, trop de soleil, trop de pluie. Trop de violence et trop de viols, trop de traces à effacer. Trop rêveur ou peut-être trop ambitieux, trop d'échecs ou est-ce réellement si difficile ? Trop risqué où suis-je trop téméraire, trop audacieux avec beaucoup de désillusion, parler trop fort ou trop bas mais qui m'entendra ? Trop décalé mais tellement original, tout nu ou trop couvert, trop sombre ou trop éclairé, trop voyant et pas du tout discret, trop noir ou trop coloré, trop de retard par manque d'organisation, trop vieux mais jeune d'esprit, trop fatigué besoin de repos, trop de dames âgées seules et abandonnées, sans amour (où est notre esprit de solidarité ?).

...d'intolérance, beaucoup de différences et trop peur des différences. Trop maigre ou trop gros, trop grand ou trop petit (quelle est donc la bonne taille ?). Trop de personnes handicapées, trop d'homosexuels, trop de personnes de couleur (je cherche à donner un sens au mot égalité), trop de racisme (où est notre liberté d'aimer ?), trop d'incivilités

(la politesse disparaît), trop d'ignorance par manque de curiosité, trop d'égoïsme. Trop de haine liée à trop de convoitise, trop compliqué mais rarement simple, trop jaloux car certainement trop amoureux.

Dans ma chambre, mon compagnon de larmes se prénomme Karim, il a quatorze ans. Il suit le même protocole médical que moi. Nous avons la chance de pouvoir échanger sur nos centres d'intérêts. Nous sommes sérieusement préoccupés par les grandes difficultés que traverse notre société et l'état d'esprit de nos concitoyens face aux grands défis qui se dressent devant nous.

J'ai peur et je n'ai pas envie que cela s'arrête. Il faut que je grandisse, que je retourne au collège, que je retrouve mes copains. Notre enfance devrait être épargnée de tous ces « trop de » qui polluent insidieusement l'âme des adultes, leur faisant perdre tout discernement. Cela peut paraître utopique, mais je rêve d'un monde où la tolérance est Reine, où le partage est authentique, où l'on parle d'une seule voix et où l'on marche vers une même direction. Bref un monde meilleur où l'Homme retrouve la raison, et oriente ses choix vers des valeurs nobles qui lui sont propres et qui doivent reprendre toute leur dimension.

La vie est belle... Notre nature humaine dispose de suffisamment d'intelligence et de ressources pour s'élever au-delà de nos différences... *Liberté, Égalité, Tolérance*, ça ne sonne pas trop mal, je trouve...

« Rien n'est trop beau ni trop grand pour un enfant et tout est solennel »<sup>1</sup>

1<sup>er</sup> Prix  
Philippe MUSE  
Club Sportif et Artistique de la Garnison de Suippes  
Ligue Nord-Est

<sup>1</sup> Francis Bossus / Romancier français 1931-1999 Auteur du roman *L'enfant et les hommes* (1978) Prix Jean Béraud-Molson 1978.

## Assassinée...

**A**ssassinée, le mot est brutal, terrible avec toute l'horreur qu'il véhicule, et pourtant c'est celui qui convient pour parler de ta mort, il n'y a pas d'autre mot pour la décrire car c'est ce qu'il a fait, celui qui prétendait t'aimer... le 1<sup>er</sup> mai 2016.

Assassinée, parce que tu l'as quitté, parce qu'il voulait façonner toutes les facettes de ta vie.

Alors, lorsque tu as voulu lui dire que votre histoire était terminée, lorsqu'il a réalisé que tu t'éloignais, il t'a tuée... le 1<sup>er</sup> mai 2016.

Ce mois de mai qui commençait... Je remonte le temps et je relis ces messages postés sur Facebook, parce qu'il y avait une urgence en moi : ce besoin viscéral de partager cette douleur innommable, de la transcrire en mots, en phrases pour l'évacuer de mon cœur, de mon esprit.

Mais cette douleur-là, elle se régénère comme un cancer qui ronge, elle colonise chaque cellule du corps, elle ne laisse pas de répit. Alors, si on n'ouvre pas les vannes d'une manière ou d'une autre, elle vous submerge. C'est par l'écriture que j'ai trouvé le moyen d'évacuer ce trop-plein de chagrin, ce poison perfusé en moi...le 1<sup>er</sup> mai 2016.

19 mai 2016 : (Facebook)

« Comme la vie me semble cruelle parfois mais que faire pour rendre les choses plus acceptables ?

Quelqu'un a-t-il la réponse ?

Je ne crois pas, non... Il faut vivre avec sa douleur comme un aveugle vit dans le noir, un infirme sans marcher... Je vais vivre avec ce manque, je suis amputée de ma fille et cela pour la vie. »

23 mai 2016 :

« Je viens de passer au moins deux heures dans ta chambre à toucher tes habits, tes livres, à retrouver ton odeur, ton parfum... je n'arrivais plus à en sortir. Et maintenant, revient en force ce sentiment de manque, d'incompréhension, d'infinie tristesse... tu étais là... et puis, tu n'es plus là. Nous n'avons même pas pu te voir pour être sûrs... mais c'est peut-être mieux ainsi... c'est ce qui nous a été dit...

Tu ne quittes pas mes pensées et mon cœur, ne l'oublie jamais...

Ton père non plus ne va pas très fort seul, là-bas...

Pourquoi a-t-il fallu que ça arrive ? »

24 mai 2016 :

« Encore un jour passé sans toi, tu ne quittes pas mes pensées. J'ai l'impression d'agir comme un robot, d'enchaîner les gestes habituels, d'agir pour que ça se passe à peu près normalement à la maison, à l'école (merci les enfants de m'accaparer autant) mais, au fond de moi, il y a un truc qui cloche, une petite voix qui scande, qui rappelle en continu : il y a avant et après le premier mai...

Et régulièrement, lorsque je suis seule, arrive ce désespoir qui me submerge comme une déferlante, me faisant suffoquer et souffrir, étouffer et presque mourir.

Alors, j'en veux au monde entier...

Les rendez-vous juridiques vont commencer, jamais je n'aurais imaginé vivre cela.

Qu'allons-nous apprendre sur tes dernières heures, encore des visions d'horreur et de souffrance ?

Je suis certaine que tu as pensé à moi, et peut-être même m'as-tu appelée en silence lorsque tu as commencé à souffrir... De penser à ces instants terribles que tu as vécus me fait mal, me transperce, si tu savais !

Je les imagine si souvent au cœur de la nuit...

Maintenant, tu n'as plus mal, mais, mon Dieu, comme tu l'as payé cher : ta vie ! »

30 mai 2016 :

« L'heure de mon réveil est devenue celle-ci : cinq heures du matin... un peu avant, un peu après... Est-ce-que c'est un signe ?

C'est à cette heure-là qu'il a commencé à te faire du mal ?

C'est à ce moment-là que tu t'es dit que ça devenait grave ?

En as-tu eu le temps ?

Tant de questions que je me pose dont je n'aurai jamais de réponse...

Voilà mes pensées lorsque j'ouvre les yeux, chaque matin.

Et si j'en parle, si je l'écris, c'est pour évacuer une partie de cette souffrance qui me saisit à chaque réveil.

Que de questions, que d'images tournent dans ma tête quand j'imagine ces moments-là !

J'espère que là où tu es, tu as trouvé la paix et que tu me sens à tes côtés ; je ne te quitte jamais, tu es dans mes pensées en permanence. Sois rassurée. Je suis là et je t'aime. »

31 mai 2016 :

« Je vous en supplie, dites-moi comment faire pour arrêter ces larmes... je ne sais même pas à qui je m'adresse, mais, ce soir, je me suis *remplie* les yeux de ton visage.

J'ai tellement regardé de photos de toi, et aussi cette vidéo où j'entends

ta voix... Oui, je me suis fait du mal mais il ne me reste que des images où il y a la vie dans tes yeux, et des sourires sur tes lèvres...

Je voudrais te voir, te toucher, t'embrasser... où es-tu ?

Il n'y a que du vide autour de moi et ce silence bruyant qui fait mal, ton absence fait trop de ravage dans mon cœur, et cette nuit, je ne désire qu'une seule chose : vite sombrer dans ce sommeil artificiel pour ne plus penser...

Mais, demain tout recommencera : la douleur, le manque reviendront... c'est comme ça depuis un mois, demain nous serons le 1<sup>er</sup> juin 2016.

Cela fait déjà si longtemps que je ne t'ai pas vue et ça n'est pas fini puisque ça va durer toute ma vie... »

*Aujourd'hui, nous sommes le 28 décembre 2019, tu aurais dû avoir 27 ans.*

Je serai vers toi, là-bas,  
Avec 27 bougies colorées...

Tu le sais, Savannah,  
Je ferai ton dessert préféré...

Et l'on soufflera tes bougies,  
Parce que c'est comme ça...

Pour moi, tu es toujours en vie,  
Le problème, c'est que je ne te vois pas...

Mais un jour, ma petite chérie,  
Crois-moi, on se retrouvera.

Il suffit d'y croire,  
Pour retrouver un peu d'espoir.

Pour continuer le chemin de ma vie,  
Qui me mènera vers ton Paradis.

Ta maman.

2<sup>e</sup> Prix  
Mylène JACQUET  
Corsica Sports Loisirs Gendarmerie Ajaccio  
Ligue FCD PACA-Corse

## La force cohésive

**L**a cohésion, force solide, colossale ; loin de trivialement faciliter l'effort, elle le rend plus grand, le rend plus beau. La force cohésive assure nécessairement une victoire. Une victoire de l'abnégation, de l'humilité, de l'âme, une victoire de l'ensemble sur l'individuel, du « nous » sur le « je ». Elle est une réussite de l'évolution personnelle au service de l'élévation collective.

Étymologiquement du latin *cohaerere* adhérer solidement, fortement, la cohésion désigne la force physique par laquelle les parties d'un corps adhèrent entre elles. Elle est la soudure absolument nécessaire entre le composé et ses composants, elle en est le cœur. Dans l'idée de cohésion réside l'origine même de la vie de groupe, de l'équipe soudée, de cette grandeur d'âme.

La force cohésive n'est pas un banal regroupement d'individus, mais une construction reposant sur la discipline, la rigueur, déterminée par-dessus tout par un tel investissement et un tel respect de chacun qu'il n'est non plus question à la fin de plusieurs individus mais d'un seul Homme marchant à l'unique bruit vigoureux d'un talon frappant le sol. Le corps soudé sait où il va sans avoir besoin pour autant de le rappeler : il marche grâce à la confiance mutuelle qui règne ; chaque homme se suit avec l'intime conviction que son frère ira avec lui aussi haut que la dernière des étoiles, aussi profond que la plus sombre goutte d'océan, aussi loin que le plus vaste horizon. Il marche toujours en gardant un œil sur ceux qui ont du mal, avec la certitude qu'entre eux, les frères ne vivent que par la bienveillance, la solidarité et l'amour de l'effort, du dépassement de soi.

Quiconque perd foi en la cohésion aura été charmé par l'avarice, l'envie, la soif de rapidité en ce qui concerne l'atteinte d'objectifs et de résultats. Celui qui s'exclut de l'équipe des frères perdra cette saveur de l'effort et du dépassement de soi. Car c'est grâce à la cohésion que l'individuel se découvre, se dépasse, puise en lui des capacités qu'il n'aurait pas même soupçonnées. La cohésion est le projecteur qui met en lumière le savoir-faire et les qualités de chacun et s'en sert pour faire du regroupement d'individus cette force qui va, omnisciente, omnipotente, capable de traverser monts et abysses. Elle est un bateau qui glisse, déterminée, perçant les océans de glace les plus froids, naviguant sur la sueur du front des hommes prêts à tout pour elle, mélangée au sang des vaincus.

Fondement d'un Amour fraternel invincible, elle est une puissance créatrice qui laisse chaque homme y trouver une nouvelle famille qu'il gardera pour la vie. Ainsi, si chaque membre de l'équipe

soudée aime ses frères toute sa vie durant, avec force et foi, il s'enfermera paisiblement dans sa mort, l'âme sereine, en sachant qu'il a vécu à toute heure dans le service collectif de ses frères d'armes.

Qu'on ne s'y méprenne pas ! Cohésion ne rime point avec omniprésence. Il n'est nul besoin d'être sans relâche entassés, en troupeau, l'omniprésence est une vulnérabilité ; chacun doit pouvoir préserver sa part d'intimité, de passions. L'absolue conformité tue le groupe, elle en est le foyer d'implosion, car le groupe soudé n'a guère d'intérêt, n'est pas excitant dès lors que la similitude y règne. C'est, paradoxalement, de la différence et de la divergence que naît la cohésion. C'est de l'amour d'apprendre, de rencontrer, de découvrir que provient toute l'essence de la force du groupe.

La victoire attend la cohésion. L'échec cuisant est réservé aux solitaires. Et prenons garde ! Victoire n'est point synonyme de réussite. Atteindre un objectif est une réussite. Mais lorsque la route est belle et glorieusement menée, avec détermination, sincérité et loyauté, alors là uniquement, parler de victoire s'impose ; car si la réussite est relative à l'arrivée, la victoire quant à elle, dépend du chemin.

Il n'y a nulle victoire, car nulle gloire, à remporter une bataille lorsque nous sommes mille contre dix, pourtant, il y a réussite. À l'inverse, les dix combattants de cette même bataille se couvrent d'une immense victoire, puisque malgré la défaite, ils ont combattu dans la fatigue, la souffrance et la peur jusqu'à l'ultime sacrifice, toujours ensemble, soudés, comme des frères. Et cette victoire semble bien valoir toutes les autres.

3<sup>e</sup> Prix  
Kilian GOULOIS – 18 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest



## Jeunesse et sacrifice

**B**rave est le jeune soldat de 20 ans menant ses troupes au front. Fier, droit, la baïonnette au canon, il progresse malgré les obus se fracassant sur le sol et retournant la terre. Il avance toujours inlassablement, le regard vif. Cependant ce regard le trahit. Les miroirs de l'âme reflètent ses pensées. A-t-il peur ? Probablement. Craint-il pour sa vie ? Certainement. Ses veines gonflées martèlent son crâne, la sueur glisse le long de ses tempes et vient rejoindre la terre, la boue et le sang qui maculent son uniforme. Son pouls s'accélère, ses muscles se contractent. Il sert son arme contre sa poitrine.

Boum... boum boum ... Boum boum boum ...

Le cœur du jeune homme s'enflamme et déchire sa poitrine. Sa cage thoracique se soulève frénétiquement. Il ne peut le contrôler. Mais il continue d'avancer toujours plus près de l'ennemi. Soudain, il se fige, ne bouge plus. Le jeune officier tombe sous des éclats d'obus qui lui arrachent d'horribles cris.

Boum boum boum ... boum boum ... boum ...

Il est ramené gravement blessé. Il lutte pour sa survie.

Boum ...

Dans l'opalescence des corps célestes, son cœur stoppe sa lutte effrénée. Admiré par tous et par l'ennemi, le sous-lieutenant Émile Richard a sacrifié sa vie pour défendre sa patrie, ses proches ainsi que ses convictions. Reconnu de tous pour sa bravoure et son abnégation, son souvenir perdurera.

Un bel exemple d'une jeunesse prête à se sacrifier. Être apte à renoncer à ses intérêts personnels, à sa propre vie pour son prochain ou pour un enjeu supérieur, en serons-nous capables, nous, jeunesse des temps modernes ? Ô jeunesse au destin nébuleux, puisses-tu te souvenir de tes anciens et de leur glorieux sacrifice. Que la nitescence de cette jeunesse puisse t'inspirer. Ô jeunesse dénigrée, montre à tes anciens tes valeurs !

Tellement de déficiences te sont attribuées. Obscurcie par la bravoure de tes aînés, tu t'évanouis. Jeunesse perdue dans les méandres d'une époque complexe. On te décrit comme apathique et égoïste.

Jeunesse :

**Sournoise**  
**Arrogante**  
**Colérique**  
**Rancunière**  
**Irresponsable**  
**Fainéante**  
**Influénçable**  
**Capricieuse**  
**Egocentrique**

Pourtant cette jeunesse contemporaine s'engage pour notre monde. Jeunesse, ouvrière du futur, menant la lutte, du pays du soleil levant au nouveau monde, de la nation arc-en-ciel au pays des mille lacs. Jouvence contre les maux du monde, elle doit affronter pauvreté, instabilités politiques, conflits et guerres, réchauffement climatique et épuisement des ressources, corruptions et inégalités. Jeunesse transfigurée par un monde meurtri, sacrifiée à un monde périliclitant. Dans le tunnel du fatum, tu vacilles, cependant tu progresses toujours.

Jeunesse du nouveau millénaire qui doit tracer aveuglément son chemin contre vents et marées. Peut-être ébranlée mais toujours debout, elle luttera, j'en suis certaine, et saura, comme ses anciens, se sacrifier. Puissions-nous dire à ces adolescents, ces garçons et ces filles au printemps de leur vie que nous avons fait de notre mieux pour leur léguer un monde meilleur ! Tout sacrifice, peu importe sa nature ou ses motivations, implique à chacun de donner quelque chose. Nous devons donc transmettre le meilleur de ce que nous pouvons produire. Lorsque la prochaine génération nous dévisagera, qu'elle puisse voir dans nos yeux bravoure et abnégation, ces nobles notions que nous avons reçues en héritage. Que les cœurs de cette jeunesse battent à l'unisson vers un avenir meilleur.

Jeunesse :

**J**uste dans tes actions et tes jugements, tu lutteras contre les maux de ce monde.

**E**xemplaire pour les générations futures, tu leur montreras le chemin à suivre.

**U**nie, tu ne fléchiras jamais et tu parviendras à tes fins avec tous tes membres.

**N**ée des combats de tes anciens dont tu es l'héritière, tu les perpétueras.

**E**blouissante mais faussement accusée d'incurie, comme toujours tu surprendras.

**S**eigneur de ton destin, les Parques ne peuvent clore tes aventures tumultueuses.

**S**acrée, ta fureur enchanteresse ancestrale resurgira et tu feras honneur à tes ancêtres.

**E**lixir contre les crimes de ce monde tu es la bienfaitrice du genre humain.

Tel est le réel sens du mot jeunesse. Jeunesse et sacrifice deux termes analogiques même à notre époque. La jeunesse du nouveau millénaire autant qu'elle le désire peut puiser son inspiration parmi les combats de ses ancêtres. Tels furent les agissements du sous-lieutenant Richard, qui 148 ans plus tard continue de guider la jeunesse.

3<sup>e</sup> Prix  
Armelle LORANS – 18 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

# Poésies

## Dalésque matin

J' avais trouvé cocon. Un coin de la maison.  
Six heures du matin, coussin fort plumé,  
Moelleux canapé, une tasse à la main.  
La nuit profonde m'avait désertée.  
La maisonnée dormait encore.  
Le calme qui régnait m'appartenait. Tu dors.  
Le sommeil statufiait, grisâtre,  
Tous les objets.  
La lumière personnage  
M'accompagnait,  
Sirupeuse et coulante,  
M'investissait d'un rôle,  
Imperceptible,  
Changeante.  
Elle aussi s'était éveillée.  
Puis costumée de vie.  
Au-delà de la vitre  
La logorrhée des becs à plume  
Remuait les branches ;  
À moins que ce ne fût l'air ?  
Le plafond bas pesait  
Dehors.  
Si bas qu'on eût dit des dos de moutons  
Laineux accolés, renversés. Prêts à crever.  
Gorgés d'eau, ils gonflaient à vue.  
Le dard d'une abeille, aurait suffi, peut-être...  
Les façades mouillées gardaient volets fermés  
Encore.  
Une tourterelle dérapa, pattes humides,  
Toit incliné. Festive.  
Une pie jacassa de rire, sur une antenne, devant ce drame.  
Scène cocasse et volatile  
Dans la cage du monde.  
Dans ma tasse, un expresso coulait  
Encore.  
Second de la journée.  
Odeur absente de cafetière.  
En trouver une, une vieille, à l'ancienne,  
Pour le bruit, pour l'odeur, pour déclencher le rêve.  
Côté cour,

Un corbeau déplaça le rideau de la nuit  
Vers un autre mystère.  
Le jour tardait à s'installer.  
Il luttait pour extraire  
Les objets du sommeil,  
Les humains du sommeil.  
Tu dormais  
En corps.  
Les oiseaux, eux, vivaient  
Pleinement le gris temps.  
Ils faisaient fi et cui de la pluie qui germait,  
S'accumulait, prête à pousser, défiant l'ordre,  
L'apesanteur, dans les pelotes blanc mouton.  
Et les gouttes se mirent à percer,  
Tendant de longs fils mouillés  
Entre mes pieds, le ciel plombé.  
À moins que ce ne fût l'inverse!

Une heure.  
Spectacle écoulé au temps mou  
D'une montre folle.  
L'inverse, dégingandant mes idées,  
Ramollissait l'averse.  
Je disjonctai, daléesque.  
Repue de vie et de café,  
Je retournai, mollement remuée,  
Rassasiée de tableaux sonores,  
De nuances de plomb aux arômes d'aurore,  
Dans les draps du matin.

Quelqu'un me prêterait-il une cheminée ?  
Ce serait mieux pour le décor !

1<sup>er</sup> Prix  
Élodie BRUTINEL LARDIER  
Club Sportif Loisirs Gendarmerie Gap  
Ligue PACA-Corse

## Dans les yeux de ma mère

**D**ans les yeux de ma mère,  
Je percevais le bleu, infini, des mystères  
Qui se déposaient, flous,  
À la tombée du noir,  
À l'orée des histoires.

Elle rabattait alors un voile de tendresse,  
Nous isolant du monde, de sa rudesse  
Et des flots d'empathie nous liaient deux à deux.

Glissant dans ce cocon de complicité doux,  
Nous savourions, précieux, ces moments de partage,  
Elle de me voir joyeuse,  
Moi de la voir moins grave  
Et les mots murmurés par son âme de mère,  
Ne semblaient qu'un prétexte.

Emmitouflée d'amour, rassérénée,  
Sur le fil des mots, je me laissais bercer  
Dans un improbable équilibre  
Construit de colères factices,  
De surprises mimées  
Et d'éclats de sublime.

Ses mots allaitaient l'ignorance.  
Elle était ma mère, j'étais son enfant,  
Femme poussant au son de ses paupières  
Le portail de l'imaginaire.  
Elle racontait, me construisant.

Sa voix s'accommodait de chacun de ses airs  
Et s'embrasait, gracile, d'étincelles subtiles.  
Potelée de tendresse, calée sur ses genoux,  
J'étanchais ma soif d'amour  
Engloutissant le Verbe  
Et ses perles de mots.

Elle me contait alors  
Dans chaque geste de son corps,  
Estampe de douceur, la valeur d'être mère.  
Par ces paroles de chair, ma Mère m'offrait la Vie.

1<sup>er</sup> Prix  
Élodie BRUTINEL LARDIER  
Club Sportif Loisirs Gendarmerie Gap  
Ligue Paca-Corse

## Mais... pourquoi ?...

**P**ourquoi tu séduis tant, propagande perfide,  
Que nous en oublions, notre sens de l'honneur,  
En ouvrant sous nos pas, le gouffre de nos peurs,  
Quand là, devant nos yeux, un monde se suicide ?...

Pourquoi, dans nos mémoires, tant d'élasticité,  
Quand le siècle vingtième fut si souvent sanglant,  
Mettons ces populistes au cœur de la cité,  
Où partout on entend des : « c'était mieux avant » ?...

Pourquoi des religions prônant jadis la paix,  
Engendrent aujourd'hui autant de faux prophètes,  
Qui hantent nos phobies, jouant les portefaix,  
Distillant leur poison dans nos âmes inquiètes ?...

Pourquoi tant de discours, en nos démocraties,  
Ressuscitent l'effroi qui hantait nos aïeux,  
Augurant l'invasion, bientôt là, sous nos cieus,  
Des hordes de migrants fuyant des « boucheries » ?...

Pourquoi nous laissons-nous aveugler par les haines,  
Lorsque tant de dangers menacent l'avenir ?...  
N'ayons que du dédain, pour ces vieilles rengaines,  
Pour parer au désastre, il faut tous nous unir !...

2<sup>e</sup> prix  
René BESSET  
Club Sportif Artistique Mérignac-Beauséjour  
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine



## Au-delà des portes closes

**D**epuis que les humains  
Ont, par frilosité,  
Créé les portes closes,  
Des plus belles pensées  
Aux plus grands déshonneurs,  
Le meilleur et le pire,  
S'y tiennent bien cachés ...  
Au-delà des portes closes,  
Tant de grands désespoirs,  
Frustrations et désirs,  
Lits de toutes les haines...  
Au-delà des portes closes,  
Dorment des jalousies,  
Où, derrière les volets,  
Des aigreurs s'accumulent...  
Au-delà des portes closes,  
Ô lourdes promiscuités,  
Des familles désunies  
Se détruisent en chœur...  
Au-delà des portes closes,  
Sévissent tyranneaux,  
Ou zélés tortionnaires  
De quelque dictateur...  
Au-delà des portes closes,  
Il y a des pleurs d'enfants,  
Jeunes âmes bafouées,  
En leurs destins détruits...  
Au-delà des portes closes,  
Ah !... sourires, enfin...  
Sourires des amants  
En des corps enfiévrés  
Gorgés de plénitude !  
Derrière notre porte close,  
Rêvons qu'enfin un jour,  
Tous les amours du Monde  
Y soient seuls protégés !!!...

2<sup>e</sup> Prix  
René BESSET  
Club Sportif Artistique Mérignac Beauséjour  
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

## Faut-il dire à ceux

**F**aut-il dire à ceux  
Au risque de déplaire  
Qui font des tête-à-queue  
Ou bien s'envoient en l'air

Que la vie est trop courte  
Trop dure et trop fragile  
Pour des allers-retours  
Sans filet imbécile ?

Faut-il dire à ceux  
Qui, privés d'artifice,  
Ont trop fermé les yeux  
Au bord du précipice

Que la vie se révèle  
Trop courte et trop jolie  
Pour un aller mortel  
Pour un saut dans l'oubli ?

Faut-il dire à ceux  
Qui, bercés de croyances,  
Font de la mort un jeu  
En signe d'allégeance

Que la vie est un don  
Du destin rien que lui  
La fin une conclusion  
Que l'on voudrait sans bruit ?

3<sup>e</sup> Prix  
Laurent DELANNOY  
Club Sportif Loisirs Gendarmerie Franche-Comté  
Ligue Bourgogne-Franche-Comté

## J'aurais pu...

(message de l'animal à l'homme)

Qui en veut à ma peau  
Mes os et tout le reste  
Pour des prétextes idiots  
De magie ou de sexe ?

Qui m'en veut à ce point ?  
Ce point de non-retour.  
Peu à peu je m'éteins  
Et ce monde reste sourd.

J'aurais pu partager  
Laisser un peu de terre  
Mais l'homme a décidé  
Il n'y a rien à faire.

J'aurais pu partager  
Laisser un peu d'espace  
Mais l'homme a décidé  
Il n'y a pas deux places.

Je ne serai bientôt  
Qu'un lointain souvenir  
Sacrifié pour l'ego  
D'un bâtisseur d'empires.

Sur du papier glacé  
Sans le moindre remords  
Dans un livre oublié  
Tel sera mon sort.

J'aurais pu partager  
Laisser un peu de terre  
Mais l'homme a décidé  
Il n'y a rien à faire.

J'aurais pu partager  
Laisser un peu d'espace  
Mais l'homme a décidé  
Il n'y a pas deux places.

3<sup>e</sup> Prix  
Laurent DELANNOY  
Club Sportif Loisirs Gendarmerie de Franche-Comté  
Ligue Bourgogne-Franche-Comté

## Baiser détresse

// **J** 'ai été happée par le quotidien du travail  
J'ai raté ta bise, elle est tombée sur le bureau..."

Je souris, attendrie...

Pourquoi cette petite réflexion me met-elle le mouillé aux paupières ?  
Peut-être parce que j'imagine ma bise, tombée sur ton bureau, au milieu des trombones tortillés, des roudoudous de gomme, des capuchons de stylo mangés au bout.

Ma bise, toute seule et perdue, cherchant avec effarement le chemin à prendre pour remonter dans ton estime, pour reluire sous ton regard, pour reprendre pulpe et vernis et se poser où elle doit être posée.

Ma bise, affolée, qui, petits sauts petits pas, se coule contre le pot à crayons hérissé comme un porc-épic, se glisse, subreptice, entre les lames écartées du ciseau qui réclame, se fourvoie dans l'agrafeuse au *picoti picota* cuivre et roux...

Ma bise, furtive, qui se love au pot de colle blanche parfumée d'amandon, saute-moutonne le crayon bois récemment taillé et dont la peluche, rancunière, lui colle aux basques.

Ma bise... qui laisse des plumes au rouleau transparent destiné à coller invisiblement des trucs et des machins, qui oublie des paillettes sur le marqueur criard et lui prend en échange, un pointillé vert pomme.

Ma bise, qui se carapate sur les touches du clavier, traçant sans le savoir sur l'écran allumé, un charabia propice aux grands maux de cerveau...

Ma bise qui saute dans le vide et tombe sur la règle qui lui dit ce qu'il faut faire et combien elle mesure...

Un socle noir, une tour effarante...

Ma bise crache dans ses paumes... et... ho hisse et ho, se hisse, ahane, gémit, se crispe.

Collée à la bakélite telle une chenille pourpre, elle s'élève, se coule et se ramasse, se coule et se ramasse... se coule et se ramasse...

Un dernier effort...

Les mains aux genoux, elle reprend son souffle...

L'écran est là, juste derrière elle.

Plus qu'à attendre le moment propice...

*« Ma Lysette je t'écris du bureau où je trime  
parce que je pense à toi et « qu'c'est » pas de la frime  
j'ai perdu ta bisotte, celle que tu m'envoyas  
alors que je partais m'acheter d 'nouveaux draps...*

*Je suis bien désolée car elle semblait mignonne,  
toute parée de fête, humide, un peu friponne  
et il m'aurait bien plu qu'elle trouvât pour sa couche  
le moelleux des ourlets de ma coquine bouche.*

*Me voilà fort marri d'avoir perdu...*

\*\*\*

*Ha non !*

*Ma Lysette fausse alerte, ton bisou retrouvé  
Sur mon écran complice il s'était posé  
et je me le déguste, égoïste, en privé  
ce baiser courageux carmin et potelé. »*

Mention  
Clotilde HÉRAULT  
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

## Mon Amour,

Quelle délivrance de quitter ta vie torturée  
Cette souffrance dans ton cœur déchiré  
Tu comptais les journées, séparé  
De ton fils que nous n'avons pu sauver...

Pourquoi, pourquoi, ce geste désespéré  
D'un garçon de vingt ans, jeunesse éclatée  
Pas un mot, pas un geste n'aurait présagé  
Qu'il mette fin à ses jours, en ce joli mois de mai...

Te parler, te consoler, t'aider  
L'Aumônier, tes amis t'ont entouré  
Tu savais les écouter.  
Ton cœur tourné vers cet abîme, attiré  
Tu m'as laissée, abandonnée...

Pourquoi, pourquoi, ce geste désespéré  
Tu as écrit cette lettre, sur la table posée  
Avec sérénité, tu t'es confié  
Retrouver ton enfant...tu t'excusais  
Vivre sans lui...tolérer  
Ce mal-être, qui te hantait...

Mon Amour,  
Je n'ai pas su trouver les mots  
Les plus simples, les plus beaux  
Pour donner à ton cœur, l'envie  
De battre à nouveau...

Il faut me pardonner ma vulnérabilité  
Car je n'ai pas pu te sauver  
Je vais souffrir sans toi à mes côtés  
Esseulée, sans ma moitié...

Soulagé, apaisé, tu seras délivré  
Aimer, Aimer...savoir accepter  
De laisser partir l'être aimé...

Mention  
Claude ANTOINE  
Club Sportif Loisirs Gendarmerie Bourgogne  
Ligue Bourgogne Franche-Comté

## Le Ciel de la Nuit

**D**écollé le ciel du bout des ongles.  
Et j'ai percé avec ma joie, mes pics de vie et créé des étoiles.

Décollé un peu plus, arraché le sombre.

La lumière vive est imposante et a terminé de tomber le film nuité.

C'est le Monde-autre qui surgit et apparaissent en vrac : des morceaux arc-en-ciel, des sourires libérés, des mains qui se tendent, des pieds posés en l'air.

Ici et là, des yeux en file indienne serpentée tricotent la vérité. Un bébé-biberon observe les aiguilles.

Les moutons sont plats, roses et vaguement ovales.

Les humains adultes sont des enclos à arbres dont les cimes chatouillent.

Les oiseaux sont bleus, aux becs blancs et courts, et brillent légèrement.

Les baleines sont des dirigeables-guimauve qui fondent mais persistent.

Quant à ma tête, elle est longue, conique et douloureuse.

J'ai longtemps affaissé des lambeaux de tout ça car j'ai tourné. Et le sillon creusé, circulaire, aux lisses et froides parois, est si profond qu'un cylindre – inutile ? – a été fabriqué. Ce rouleau est le fruit qui ne peut être mangé.

Alors les baleines sont devenues radeaux.

Et les oiseaux se sont tous délités.

Les humains se sont extraits et ont fermé l'enclos tandis que les moutons les ont enveloppés.

Les mains et les sourires se sont *entr'assemblés*.

Les pieds y sont montés ».

Et le bébé criant – étrangement – m'a bercé.

J'ai recousu le ciel ; j'ai réparé la nuit.

Me suis évaporé.

Et me suis rendormi.

Mention  
Renaud ROHRL  
Club Sportif Loisirs Gendarmerie Strasbourg  
Ligue Nord-Est

## Le stylo plume

**P**erdu au fond d'une trousse, entre les crayons de couleur arrogants et les feutres éclatants, le stylo plume, gentleman de l'écriture, tente de survivre. Écrasé sous le poids de la gomme blanche, ignorant son lointain cousin le crayon à papier et son oncle le stylo bille, il tourne le dos au compas qui le pique. Et telle la baguette d'un chef d'orchestre, il se prépare à jouer la symphonie sur papier.

Une fenêtre s'ouvre, le souffle du vent frais, le voilà qui roule et se promène çà et là sur le bureau de l'écolier. Son corps bleu nuit luit sous les rayons du soleil du matin. Acier inoxydable laqué, le voilà résistant à l'épreuve du temps. Il nargue son frère italien, au corps de bois, oublié sur l'étagère. Stylographe à la plume d'or, il se plaît à rêver de ses ancêtres Stylus et Graphein et se remémore son passé latin et grec, quelques larmes tombées sur le buvard. Diminué sous le coup d'une apocope, il n'en perd pas moins sa grandeur : capuchon, couvre-chef, corps élancé, plume effilée frétilante, c'est Monsieur Calligraphie. Le voilà qui glisse, danse sur le papier blafard, concerto de mots. Point de pause, point d'arrêt, sans cesse le stylo plume s'envole sur le cahier satiné, embrasse la feuille fiancée bienaimée. Objet d'écriture, il jongle avec les lettres mais, à l'occasion, s'adonne au dessin, bec d'oiseau coquin, dans la marge d'une page écornée. À lui les litotes, métaphores et rimes endiablées ! À lui les rondeaux, les sonnets et la prose tant aimée !

Soudain la plume accroche, crisse sur le papier, l'encre s'est tarie. Porte-plume au réservoir glouton, il avale aussitôt une rasade de nigrosine et reprend sa course effrénée sur les lignes. Son appétit est grand, sa folie sans fin, despote puissant ignorant l'enfant rêveur. Pas de place pour les glissades, les escapades, il forge l'écriture du cancre fainéant. Mais sa voracité le perd et la tache d'encre vient salir l'œuvre du tyran d'écriture, le travail qui se voulait parfait. Sa colère est bleue, la fuite n'est pas possible, la bavure fausse note de la sonate de mots. La plume, d'un soupir de désespoir, remet sa coiffe, capuchon de la honte et une main de garnement furieux le jette au fond d'un cartable d'écolier. À présent condamné pour l'éternité, il se lamente, sanglots d'encre noire. La page colorée s'est tournée.

Mais ne le laissons pas sommeiller ! Le stylo plume, artisan de l'écriture des petits et des grands, souverain des belles lettres, n'a rien à envier au médiocre Bic et au Pilot effaçable.

1<sup>er</sup> Prix Jeune auteur  
Marie DELPINO – 14 ans  
Club Sportif Artistique École Pupille de l'Air Saint-Ismier  
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes



## De ma fenêtre

Ciel bleu, nuages gris.  
L'herbe fraîche scintille.  
J'entends l'eau de la gouttière.  
Table de couleur éphémère.  
Dehors souffle le vent.  
Les feuilles tombent lentement.  
Bruit aigu des chaises contre le parquet.  
Professeur qui écrit au tableau avec la craie.  
Lentement et doucement l'aiguille se déplace,  
Soudain une odeur de nourriture envahit la classe.  
Ma plume glisse sur mon cahier.  
Par la fenêtre glacée,  
J'aperçois les élèves souriant,  
« Allons manger ! » disent-ils en courant.  
Lumière qui grésille.  
De ma gomme je me saisis.  
Ma feuille j'efface.  
Sans laisser aucune trace.  
Des montagnes j'aperçois la silhouette,  
À la mare on entend le coassement des rainettes.  
On devine quelques fois le hurlement du vent.  
Il ne fait que taper contre la vitre et partir en courant.  
Tout à coup se manifeste la sonnerie.  
De toute son âme elle retentit.  
Les chaises s'ébranlent dans les classes.  
On court tous pour ne pas laisser sa place.  
Et comme des lions bondissants,  
On s'arrête en soupirant.

1<sup>er</sup> Prix Jeune auteur  
Marie DELPINO – 14 ans  
Club Sportif Artistique École Pupille de l'Air Saint-Ismier  
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

## Pour les enfants de demain

**A**h elles sont belles les cigarettes,  
Tu sais, celles qui consomment notre planète.  
Ah elles sont chouettes nos bombes nucléaires,  
Tu sais, celles qui font sauter la Terre.  
Ah elle est nécessaire la guerre,  
Tu sais, celle qui oppose des frères.  
Ah elle est belle notre société de consommation,  
Tu sais, celle qui manipule toutes les générations.  
Ah elle est déplorable la jeunesse de nos années,  
Mais n'oubliez pas qu'elle récupère ce que vous avez bien voulu laisser.

Laissons une chance aux enfants de 2000,  
Prouvons-leur que parfois les étoiles brillent.  
Ouvrons les yeux aux jeunes et aux aînés,  
Avouons-leur que nos nuages sont plus nombreux qu'au passé.  
Éduquons nos fils, nos filles, nos frères et sœurs,  
Expliquons-leur que l'effet de serre n'a rien à voir avec les fleurs.  
Pensons à notre actuelle et future population,  
Améliorons la qualité de l'air ternie par la pollution.

Je ne veux pas avoir à dire ni expliquer à mon petit frère,  
Qu'un jour, à cause de nous, il n'y aura plus de Terre.  
Lui faire comprendre qu'une seule espèce animale,  
A réussi à détruire, à tuer ce petit miracle spatial.  
Je veux faire bouger les choses et agir aujourd'hui,  
La planète bleue sera bientôt à l'apogée de l'agonie.

2<sup>e</sup> Prix Jeune auteur  
Claire SCION – 16 ans  
Club Sportif Loisirs Lycée militaire Autun  
Ligue Bourgogne-Franche-Comté

## Ce qu'on appelle détermination

Un trou, une faille se creuse dans mon cœur,  
L'origine ? Le poids des inexplicables douleurs,  
Une peine si profonde, tellement forte et intense,  
Qu'elle bouleverse et vous entraîne dans sa danse.  
Je la sens, logée au fond de mon être, recroquevillée.  
Et je souffre, à cette terrible solitude enchaînée.  
Mais non, je ne peux pas expulser mon cri.  
Eh oui ! Je suis si à l'étroit dans mon esprit.  
Il y a tellement d'obstacles sur ma route,  
Je les y ai mis, on les appelle « les doutes ».  
Je suis sans cesse dans un tourbillon de questions.  
S'ajoutent mes peurs, qui ignorent mes supplications.  
Mon sommeil n'est qu'une illusion du repos,  
Est-il possible d'être son propre bourreau ?  
C'est le poids de mon avenir qui repose sur mes désirs,  
Suis-je trop ambitieuse, trop désireuse de réussir ?  
Revoilà ces fichues questions qui me tourmentent,  
Occupent mes pensées, même la nuit elles me hantent.  
Personne ne semble comprendre le combat que je mène,  
Peut-être puis-je un peu le partager dans ce poème ?  
Voici ce qui occupe ma tête depuis voilà un moment,  
J'ai si peur d'échouer dans ce que j'aime vraiment.  
Est-ce que le sentiment qui m'anime, moi la petite Scion,  
Est-il suffisant ? Vous savez, ce qu'on appelle détermination.

2<sup>e</sup> Prix Jeune auteur  
Claire SCION – 16 ans  
Club Sportif Loisirs Lycée militaire Autun  
Ligue Bourgogne-Franche-Comté

## Parfait

Ce regard émeraude n'aurait jamais dû être brouillé par des larmes.

Je pense encore à cette relation protectrice,

Moi, celui qui réparait les pots cassés,

J'étais celui qui finissait toujours blessé...

C'est fou de constater que quelqu'un qui se bat pour les autres ne peut se battre pour lui-même...

On m'a empoisonné.

Comment a-t-on procédé ?

Une femme est venue.

Elle a mis de l'amour dans mon cœur

Et puis, elle est partie.

Sauf que cet amour m'a laissé des traces...

Te souviens-tu quand je t'ai demandé

« Pourquoi refuser de m'embrasser ? »

Je m'en souviens toujours.

Tu avais répondu :

« Mon cher, il y a des fleurs trop belles pour les cueillir... »

Mensonges...

Ce n'était que des mensonges.

Ta bouche souriait mais tes yeux disaient le contraire.

Je te dégoûtais.

Je le savais au fond de moi,

C'est juste que je me voilais la face.

Et puis, un jour, tu m'as dit me trouver laid.

M'avoir toujours trouvé laid,

Ne jamais m'avoir aimé.

C'est là que j'ai compris...

Quand je te disais « je t'aime »,

Tu me répondais « je sais ».  
Quand je te suivais,  
Tu me rejetais,  
Quand je t'aimais,  
Tu m'ignorais.

J'ai toujours été laid. J'ai toujours été imparfait.  
Que cela soit pour toi, ou pour tout le monde.  
Voire le monde entier.

Je suis en colère : épuisé d'avoir toujours espéré.  
Je suis en colère : épuisé d'avoir tout laissé derrière moi en partant.  
Alors, je ne t'ai plus attendue, je suis parti avant de me briser.

Aucune chose ne naît parfaite.  
Personne ne naît laid,  
Nous naissons réels,  
Pas parfaits.

Nous vivons juste dans une société qui juge facilement.  
Nous naissons, attirant les choses qui comblent nos lacunes, nos manques.  
Je pense que nous commençons à marcher dans la bonne direction,  
seulement après avoir obtenu ces parties qui nous complètent.

Et, aujourd'hui en te quittant, j'en ai fait de même pour moi.

3<sup>e</sup> Prix Jeune auteur  
Ysabel DUCHEMIN – 16 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## Noir rime avec désespoir

**L**e ciel est gris.  
Les nuages sont blancs.  
La Terre est bleue,  
Et le désespoir est noir.

J'ai toujours aimé les orages,  
Cela arrive au ciel de hurler aussi dans ses pires moments.  
Je me rappelle encore,  
Parfois il faut juste attendre que l'orage passe.  
Et si c'est un ouragan, me demanderez-vous ?  
Alors on attend qu'il passe.  
Mais, cela détruit tout un ouragan, me direz-vous ?  
Alors on le laisse nous détruire,  
On fait en sorte de suffisamment se protéger, pour un jour, tout reconstruire.

Mon visage est un masque,  
Je le déguise.  
Mon cœur est une porte,  
Je l'ai verrouillée.  
Ma vie est un film,  
Et j'ai hâte de le finir.  
Je suis malade d'essayer,  
Fatigué de pleurer.  
Oui, je peux encore vous sourire  
Mais à l'intérieur, je suis juste en train de mourir.  
Et je trouve, parfois, que la mort me semble mieux que l'atroce migraine dans ma tête...  
La vie continue, la mort aussi  
Plus longtemps même.  
La mort nous sourit à tous,  
Seuls les plus valeureux lui sourient en retour.

Oh mon tendre désespoir,  
Je ne te déteste pas, tu fais partie de moi  
Tu attendris mes peines, fais-les résonner en moi.  
Je suis si attristé...  
Je suis même ravagé.

Plic, plac, ploc...

La tristesse inonde mon cœur,  
Mon corps,  
Ma tête,  
Et roule le long de mes joues.

Plic, plac, ploc...  
Le ciel semble m'accompagner dans ma tristesse,  
Mes remords.  
Nous pleurons tous les deux,  
Cette douleur qui est restée logée dans mon cœur.

Plic, plac, ploc...  
Parfois, on a besoin de couler pour mieux remonter à la surface.  
Mais si je me noie ?  
Je ne me noierai pas.

Dans un monde où le silence tue, il vaut mieux crier  
Car quand le monde change et devient plus dur,  
Il faut se changer soi-même pour devenir plus fort.  
Mais, trop tard, je n'ai pas fait attention.  
À ce moment-là, je me suis perdu moi-même  
J'ai perdu une belle personne, pleine d'espoir et d'ambitions  
Cependant, ne dit-on pas que la destruction,  
Est une autre forme de création ?

Ce n'est pas parce que le ciel est noir que le soleil et les étoiles  
n'existent pas.  
Noir rime aussi avec croire.

Noir rime surtout avec espoir.

3<sup>e</sup> Prix Jeune auteur  
Ysabel DUCHEMIN – 16 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## La vie d'un cœur meurtri

Souffrance  
Mon cœur est comme  
transpercé de mille aiguilles

Jalousie

Ma lumière s'éteint  
et mes démons se libèrent

Peur

Trouble d'enfant  
cette part de moi-même est effrayée

Solitude

Mon âme est enchaînée  
mon corps est seul

Libération

Un couloir sombre  
puis la lumière

Paradis

Monde de liberté et de paix  
jardin magnifique empli de lumière

Amour

Sentiment de bien-être  
chaleur diffuse dans mon corps

Mort

Seul acte définitif  
qui réunit deux amours pour l'éternité

Mention Jeune auteur  
Soizic CHÂTEAU – 16 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest



## Minuit

**M**inuit.  
Mille pensées sombres s'entrechoquent.  
Souffle rauque.  
Tremblement du néflier.  
Feuilles frissonnantes.  
Bruissement d'ailes.  
Claquements répétés des stores.  
Rires.  
Course effrénée, brise glacée, humidité.  
Éclats de verre, éclats de voix.  
Passage des voitures, mugissement des moteurs.  
Grincement du pont.  
Mille et un bruits.  
Au loin, doux clapotis de l'Isère endormie.  
Mains engourdis, respiration ralentie.  
Douce caresse.  
Diamants scintillants dans le ciel.  
Sentiments silencieux.  
Solitude.

*Mention Jeune auteur*

Marie-Lou ABOUSSOUAN-LA ROCCA – 14 ans  
Club Sportif Artistique École Pupille de l'Air Saint-Ismier  
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

## La règle

**L**a surface de la règle est si lisse,  
Si belle et si fine, on ne saura jamais ce qu'il y a au bout de cette  
route infinie.

Peut-être la mort ?

Ainsi cette route achève les rêves,  
La mort ne prévient pas. Elle mesure le temps passé, cette route au fil  
du temps s'abîme  
Comme un cœur.

Quelques crevasses, ondulations, causées par les stylos qui  
passent par ci-par-là et qui laissent des traces. Cette route rugueuse  
est torturée, suite à des taches d'encre importantes  
Et beaucoup de ratures.

Mais brisons-la, car cette route ne montrera jamais ce qu'il arrivera  
à sa fin.

Mention Jeune auteur  
Éva LE PODER – 14 ans  
Club Sportif Artistique École Pupille de l'Air Saint-Ismier  
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

## La gomme

**L**a surface lisse de la gomme, toute douce, permet d'effacer, quitte à se faire ronger. On pense aussi à la gomme brûlante que les pneus laissent derrière eux, sur la piste.

La gomme, c'est un outil, un outil qui sert à digérer une erreur. Elle peut effacer, réécrire, recommencer au prix de sa disparition, ou plutôt de finir en bout de gomme.

La gomme, c'est aussi la violence. La gomme se fait dégommer. Elle hurlerait : Go home Go home !!!!!

Il reste peu de temps, trop de temps.

Il reste très peu de gomme, trop peu de gomme.

*On met la gomme*, on fait de plus en plus de fautes. On gomme, ou on voudrait gommer.

Mais maintenant. On ne peut plus qu'écrire. Si on avait raturé. On aurait sacrifié la Beauté, mais on aurait la qualité.

Et si cette gomme était un homme ?

Mention Jeune auteur  
Louis MAILLARD – 14 ans  
Club Sportif Artistique École Pupille de l'Air Saint-Ismier  
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

**Lettre à...**

## Un couple à trois... le poison

Il y a une véritable bataille à mener. Depuis vingt ans, je me suis engagé à tes côtés dans ce douloureux combat : un couple à trois. Ce n'est pas la magistrale partition musicale pour obtenir la délicieuse mélodie à laquelle j'aspirais.

Si tu savais combien j'appréhende la fin de ma journée de travail. C'est la peur au ventre que je reprends quotidiennement le chemin de la maison en imaginant trouver le pire à chaque fois.

Je suis conscient de tes efforts souvent surhumains, mais tellement sincères, pour mettre un terme à cette relation non désirée. En vain, malgré ma patience, ma générosité et mon ouverture d'esprit, je distingue au loin notre château de cartes qui s'effondre inexorablement.

Notre histoire avait pourtant bien commencé. Le prince charmant qui rencontre sa princesse et qui lui promet une vie de rêve, des enfants adorables... oui, c'était bien parti, comme on dit. Hélas, je n'avais pas imaginé qu'un intrus allait sournoisement dynamiter ce beau dispositif.

Quand je rentre le soir, il m'arrive trop souvent de te retrouver endormie dans le canapé. Te parler est illusoire, alors mon imaginaire m'autorise à croire un instant que cette image est issue d'un conte de Perrault où il soit encore possible de te réveiller. Hélas, il n'en est rien ! Et ce gigantesque Pyracantha invisible qui nous sépare reste l'armure sépulcrale dans laquelle tu t'es réfugiée.

Je prends donc mon mal en patience, je cherche dans le réfrigérateur ce qui traîne pour tenter de me préparer un maigre dîner que je partagerai avec moi-même, sans aucun échange, sans dialogue, juste ces sempiternelles pensées qui profiteront de ce silence dévastateur pour occuper mon esprit. À cet instant, je me rends compte que les aliments n'ont aucune saveur, cette vie non plus, du reste !

Le lendemain, à l'aube, tu as enfin retrouvé tes esprits et tu viens vers moi toute penaude : « je suis désolée, je te demande pardon, ce n'était qu'un accident passager, je ne recommencerai plus... ». Et voilà ! Énième épisode d'une situation pathétique depuis deux décennies. Comment pourrais-je te croire ? Il est peut-être temps que je me m'incline devant l'évidence : l'ennemi a été plus fort que moi et, malheureusement, plus fort que toi. La méchante fée t'a offert ce faux ami qui t'a perfidement fait croire qu'il serait la solution à tous tes problèmes. Aujourd'hui, il n'est pas avec toi, il est en toi ! Tu le nommes « poison », Moi je fais face et l'appelle « alcool » !

Je t'aime démesurément ma chérie mais une équation persiste : de moi

tu es amoureuse, de lui tu es dépendante, crois-tu qu'il soit raisonnable d'envisager un rayon de soleil miraculeux pour percer un jour ce ciel sinistre ?

Le sombre horizon qui se profile n'augure qu'un désespoir qui me ronge depuis maintenant trop longtemps.

La lumière ne me parvient plus. J'aimerais tellement redevenir un couple à deux.

1<sup>er</sup> Prix  
Philippe MUSE  
Club Sportif Artistique Garnison Suippes  
Ligue Nord-Est

\* *Charles Perrault, écrivain français né à Paris (1628 – 1703)  
élu en 1671 à l'Académie française*

## Lettre de mon grand-père

C her Paul, mon fils,

Si je prends la main de ta fille aujourd'hui pour t'écrire, c'est que je sens que c'est le moment. La mort de ta mère cet été a ravivé tes souvenirs d'enfance et tu tiens à recoller les morceaux d'histoire. Je sais aussi que tu aurais voulu connaître l'homme que j'étais en partant en Afrique, l'homme courageux de 20 ans que tu idéalises désormais. Peut-être l'étais-je vraiment, courageux, qui sait ? Tout ce que je peux dire, c'est que la vie que m'offrait mon coin de pays ne me satisfaisait pas, j'avais besoin d'aventure, d'espace, de nouveaux horizons. Sans cela mon fils, quel homme aurais-tu été ?

Un jour de printemps 1947, j'ai traversé une France encore en ruine des événements tragiques de la décennie, une France de pauvreté, mais une France déterminée. Rien que ce voyage m'a beaucoup appris de ce que fut la réalité pour certains, loin de ce que j'avais vu du haut de mon vignoble, au son haché des nouvelles radiophoniques. Cahin-caha, ballotté entre les malles des voyageurs impatients de rejoindre un parent, un ami, un bout de terre, je suis arrivé épuisé mais impatient dans le port de Marseille. J'en aurais pleuré tellement c'était beau. On n' imagine plus aujourd'hui quel effet ça fait de voir la mer pour la première fois à 20 ans. Toi qui aimes les trolleybus, tu les aurais vus là-bas ! Virevoltant à travers les rues, lancés comme des bolides, dans une Marseille pas encore révoltée par la hausse des tarifs qui entraînera les grèves de cette fin d'année 47.

Je me suis retrouvé à bord d'un bateau plus que vétuste, coincé à quatre dans une cabine de 3<sup>e</sup> classe, l'hygiène laissant à désirer et un tourment encore inconnu me tordant les boyaux. C'était donc ça le fameux mal de mer ? Mais il est bien vite oublié, quand au détour d'une immense étendue bleue apparaît la terre. Après trois escales – Casablanca, Santa Cruz de Tenerife et Dakar – voici enfin Abidjan et son port marchand dont les travaux qui verront naître le port moderne en 1950 n'ont pas encore débuté. Des milliers de stands bigarrés sont alignés, là, à m'attendre. Que de surprises en perspective !

Mais je n'ai pas encore évoqué la raison de ma venue à Abidjan – ni à Marseille d'ailleurs. Fort de ma formation de comptable, j'étais descendu au Sud pour m'engager là où l'on voudrait bien de moi. Ce sera finalement dans les douanes françaises, un poste venait de

s'ouvrir sur la côte africaine. J'avais été prévenu : cahutte de fonction rudimentaire et retour au pays qu'une fois l'an. Sur place, je n'ai pas été déçu : je logeais dans l'un des premiers immeubles s'élevant autour de maisons de tôle et semblant dominer toute la rue aux mille senteurs. Cafards et insectes non identifiés furent mes premiers colocataires !

Très vite, je me suis rapproché de la communauté française et suisse et je me suis engagé pour lutter contre la misère locale qui me révoltait : je me suis inscrit sur la liste des donneurs de sang, j'ai été à la rencontre des familles dans la rue. Je me suis aussi livré à des activités dont je ne suis plus très fier aujourd'hui, mais qui n'étaient pas scandaleuses en ces temps-là : je parlais ainsi régulièrement, fusil à la main, en quête d'une quelconque bête sauvage dans une tenue digne de *Tintin au Congo*.

Tu trouveras dans mes affaires des photos qui en rendent compte. Ne te moque pas trop !

Durant les premières années, tu t'en doutes, j'ai aussi rencontré quelques femmes. La belle Ada m'a fait tourner la tête mais elle était malheureusement déjà fiancée. On ne badinait pas avec ces choses-là à l'époque.

C'est au cours de l'un de mes séjours de retour au pays que j'ai rencontré Hortense, ta mère. Belle et droite dans son habit militaire, elle avait fière allure ! Quel caractère, elle m'a vite mis au pas. Mais surtout elle a eu l'immense courage de me suivre en Afrique, loin de sa famille, à bord d'un vieux coucou qui risquait de s'écraser à tout moment.

Je sais qu'Hortense n'a pas toujours été la mère dont tu aurais rêvé, elle avait ses défauts je le reconnais. Je sais aussi que tes enfants ont fini par refuser de la revoir à la fin de sa vie et qu'elle n'a pas su renouer avec eux. S'il te plaît, ne la juge pas trop sévèrement ! Son cœur était empli de tant d'amour mais elle l'a enfoui si profond qu'elle n'a plus retrouvé la clé pour vous l'ouvrir. Quel bonheur ce fut pourtant pour nous que l'arrivée de Jean-Pierre, puis de Jacques, de toi en 1962, puis enfin, par surprise, d'André six ans plus tard. Comme il nous tardait à chaque naissance de partir pour le séjour annuel au pays et de vous présenter à nos familles.

Ton enfance à Abidjan fut heureuse, et je sais que c'est ainsi que tu t'en souviens. Tu courais partout en socquettes blanches, tu étais comme un poisson dans l'eau dans ta classe mi-blanche mi-noire où vous



appreniez l'histoire et la géographie d'une France qui n'était pas la vôtre. Incollables sur Paris, mais incapables de placer Abidjan sur une carte ! Ah, j'en ai tellement ri.

C'est en 1969 que tout a basculé, pour toi surtout, mais aussi pour nous. Pendant toutes ces années, j'avais été relativement épargné par les maladies en tout genre, à peine un rhume ou une gastro par-ci par-là. Quand ton angine bénigne a dégénéré en œdème, nous avons compris que le mal était plus grave que nous ne le pensions. J'ai alors déployé tous les moyens à ma portée, mon fils, tous les contacts possibles et imaginables pour te faire rapatrier en Europe. Et que n'ai-je obtenu ! Une lettre du président lui-même, qui m'autorisait à t'accompagner dans un avion de tourisme pour te ramener à Paris. Quand on sait à quel point la diphtérie est contagieuse, j'en éprouve encore des remords pour les autres passagers.

Tu as été pris en charge à l'Hôpital Hérold, dont j'ai appris récemment qu'il n'existait plus et que toutes les archives avaient disparu. Encore un bout d'enfance perdu ! Cette longue hospitalisation et la séparation familiale qui en a découlé ont été pour moi le moteur du retour. Plus question de confronter mes enfants aux dangers de la Côte d'Ivoire, surtout que la situation politique commençait à se dégrader. Ni une ni deux, j'ai posté une annonce dans le journal local de l'arc lémanique et nous nous sommes installés dans l'appartement que nous n'avons plus quitté jusqu'au décès de ta mère.

La boucle est bouclée mon fils, je ne sais pas si c'est ce que tu souhaitais entendre de moi, mais c'est ce que je souhaitais te dire. Ne regrette pas les questions que tu ne m'as pas posées autrefois et qui te brûlent les lèvres aujourd'hui. Tu étais jeune, l'Afrique te semblait loin, ce n'est que quand ma santé a décliné que tu as senti l'urgence d'en savoir plus. Hélas pour toi, je n'étais plus capable de te raconter ce qu'alors j'aurais fait avec tant de plaisir. Il te reste mon journal et les nombreuses photos que je t'ai laissées. À toi d'imaginer le reste.

De mes fils, c'est toi qui me ressemble le plus, Paul. Je sais à quel point l'équilibre de la famille est fragile, je sais aussi à quel point ta mère et moi y avons notre responsabilité. Ne prends pas tout sur tes épaules, veille aussi sur tes enfants, car après tout, tu ne devrais pas tarder à être grand-père toi aussi !

Je ne tiens pas à faire vivre mon histoire à travers les générations, mais si notre séjour en Afrique permettait aux enfants à venir de garder esprit d'ouverture et goût de l'aventure, alors j'en serais comblé.

Avec tout mon amour, Papa

*Voilà, Papa, de là-haut Grand-Papa m'a prêté sa plume pour que je te dise tout ça.*

*J'espère que ça comblera une partie de ta quête de l'enfance.*

*Ta fille chérie*

2<sup>e</sup> Prix  
Caroline IBERG  
Club Sportif Artistique Gendarmerie Strasbourg  
Ligue Nord-Est

## Lettre ouverte à mon psychanalyste

Êtes-vous mort ?

Comment ne pas l'imaginer. Je ne peux envisager une autre réponse à votre silence.

Je n'ose poster ce courrier, mais si je le fais, je n'omettrai pas d'écrire en lettres majuscules, au dos de l'enveloppe mon adresse.

Mais ai-je encore besoin d'une réponse ?

J'ai longtemps imaginé que votre posture de réserve était le signe de votre professionnalisme, de votre éthique, mais c'était se méprendre.

Je me relève difficilement de cette supercherie et de mon aveuglement. Notre histoire commune a duré plus d'un quart de siècle, vingt-sept ans exactement. Toutes ces années nous ont mis en présence dans une même pièce, un espace clos. Vous, assis, moi, allongée et entre nous, ainsi l'ai-je cru, le langage et le transfert.

Je vous ai vu vieillir, j'ai deviné les moments de vie où vous alliez mal. J'ai entendu vos soupirs, votre respiration parfois difficile. D'ailleurs vous n'avez plus allumé votre pipe après une disparition de quelques semaines. Une intervention ? Un poumon malade ? Je ne le saurai jamais mais j'ai en mémoire ma compassion et ma tendresse.

Je n'ai jamais vraiment cherché à deviner votre histoire, comme le font souvent les patients, car vous êtes l'incarnation de l'histoire de ma vie. Mon père, et vous le savez, m'a tout caché. Un lien étrange m'attachait à lui, tissé de silence et de mensonge. Son mariage, ailleurs, sa maison quelque part, ses enfants, peut-être.

Tout ce que je vivais auprès de vous me ramenait, séance après séance, à ce lieu où la mémoire se tend, se cabre, pour parfois ne plus se souvenir.

La tâche était facile : à père manquant et illisible, fille obéissante à la loi du silence.

C'est pourquoi votre intimité ne m'intéressait pas. Votre vie amoureuse, vos goûts, vos passions, vos amis m'étaient indifférents. J'avais l'habitude de fractionner le temps de l'interdit, j'avais appris à ne pas vouloir savoir, à me contenter du temps donné, à ne poser aucune question.

Vous avez donc bénéficié avec moi d'une paix absolue. Aucune manifestation hystérique, pas de plan pour vous surprendre, aucune lettre délirante, pas de cadeaux, ni chers, ni chics. Rien.

Seule ma régularité, ma volonté de tenter la vie, a fait le lit de nos rencontres.

J'ai donc, vingt-sept ans durant, mis mes pas dans les vôtres et vous ai suivi sur vos lieux de cure, ceux-ci allant d'un cabinet spacieux à la chambre de service d'un immeuble crasseux au fur et à mesure des années.

J'ai docilement déposé sur un coin de table mes billets pliés, car bien évidemment, vous n'aimiez pas que l'on vous fasse un chèque. Je n'ai jamais rien revendiqué, sauf une fois où j'ai osé proposer une trêve. La réponse cinglante fut définitive : Si vous partez, ne revenez plus, et surtout ne tentez pas une autre thérapie. Les thérapies comportementales sont faites pour les imbéciles...

Le temps de la révolte ou de l'éloignement n'était pas venu, d'ailleurs la rupture vous revient.

Mon travail m'avait poussé à creuser des pistes technologiques, permettant de mémoriser et de tracer sur un ordinateur recrutements et réunions. Les outils actuels n'existaient pas encore et mon projet était tout à fait innovant. Je m'aventurais à vous proposer un assouplissement progressif de ce fameux cadre analytique. Traverser Paris deux ou trois fois par semaine devenait impossible. Pourquoi ne pas envisager la virtualité de nos échanges ? Cela nuirait-il au transfert, à l'investissement que demandait mon analyse ?

Votre réponse, une fois encore, fut un non catégorique. Je n'ai pas compris alors que ce fantasme de trahison bousculait profondément votre propre culture.

L'obéissance à la Loi, au Livre, aux interdits. Vous ne pouviez pas déroger à la règle, c'était trahir vos pairs, mais aussi les pères de vos pères, ceux croisés, petit, dans les lieux de culte, ceux qui avaient portés l'étoile, ceux de votre histoire.

Cette fragilité aurait dû vous pousser à une approche plus humaine, mais c'était rompre le contrat. Votre engagement à respecter le champ des possibles, à ne jamais franchir la ligne jaune, ligne toute symbolique que vous avez souvent érigée en interdit absolu.

Dépendante, je me suis toujours débrouillée pour éviter les longs

déplacements, les mutations. J'ai souvent écourté mes réunions de travail pour être à « l'heure » à nos rendez-vous. Une gymnastique souvent impossible, toujours épuisante.

Et tout cela a duré, duré... une véritable rente de situation !

Que la psychanalyse nécessite un investissement dans le temps était une évidence, qu'elle dût s'adapter aux contraintes de l'époque était un choix à faire et vous ne l'avez pas fait. Comme si le règne de l'efficacité dans le monde du travail vous était totalement étranger, comme si être rentable dans une organisation était un gros mot. La cure avec vous, *in fine*, ignorait que notre monde faisait émerger des difficultés bien spécifiques et des symptômes inconnus émergents.

Avec le recul, je mesure que vous vous êtes plié aux contraintes du cadre de votre pratique et que vous n'avez rien su créer de novateur, d'agile, en miroir aux réalités de la vie. Car « dehors », la vie difficile de vos patients, leur isolement, leur hyperactivité pour ne pas avoir à vivre la précarité, leur angoisse devant leur effondrement intérieur était leur pain quotidien.

Il m'est difficile de juger votre pratique, mais je sais que vous n'avez pas pu élargir votre champ de vision ni su regarder le paysage du collectif qui se métamorphosait.

Lorsque le drame est arrivé, vous n'aviez qu'une chose à faire : assouplir votre cadre théorique et accueillir l'immensité de ma douleur avec humanité.

Vous avez fui. Envolé, inatteignable. Vous, si prompt à poster un petit mot de rappel pour une séance non réglée, vous, si directif pour décider du nombre de rendez-vous, vous, absent à l'autre si souvent.

J'ai hurlé, comme seule une mère hurle lorsqu'elle perd son enfant. J'ai hurlé d'une douleur jumelle à la douleur du monde, j'ai hurlé parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire. C'est vous que j'ai appelé, c'est vous qui connaissiez mes fragilités, c'est à vous que j'ai demandé, en hurlant, de me protéger de la folie ; et c'est vous qui m'avez, très précisément à ce moment-là, et pour toujours, lâchée.

Incapable de casser votre modèle, emmuré dans votre prison de murmures et de chuchotements, confronté tout à coup à l'insensée déchirure d'un cœur, incapable de mélanger vos mains à celles de l'autre, de caresser doucement en un mouvement circulaire le dos, la paume, la pliure du poignet, pour calmer, adoucir, sans un mot, l'incroyable douleur d'une femme brisée, qui vient s'agenouiller pour

qu'on l'aide à s'allonger, enfin, sur un divan de paix.

Aucun geste, aucun mot, rien n'est venu de vous, pas même un courrier convenu entaché de phrases molles.

Qui a signalé votre disparition du monde des vivants ? Qui sait que vous ne faites plus partie de notre humanité ? Qui, vous croisant, devine que vous êtes en creux ?

J'ai tant lutté pour survivre que je n'ai plus la force de vous haïr. Seul un léger écoeurement persiste lorsque je vous convoque dans mes souvenirs. Je me suis appuyée sur vous pendant vingt-sept ans, mais la route je l'ai faite seule, et seule j'ai dû faire le deuil de votre bonté, de votre sollicitude, de votre humanité.

Libre et libérée de vous aujourd'hui, j'ai, par mes larmes appris à me tenir droite. Si vous n'êtes pas mort, votre tête est devenue une petite chose asséchée. La réduction de votre boîte crânienne est un acte initiatique. Une fois décapitée, votre tête réduite enfermera votre esprit qui restera à jamais prisonnier. Ce qui survivra de votre science et de vos qualités deviendront la propriété d'un autre. Ainsi vous ne pourrez plus jamais opter pour la raison et délaisser les âmes aimantes.

On m'a dit que ce rêve était fou. Mais n'est-ce pas le propre d'une cure analytique que de guérir la folie ?

*Votre fidèle et désormais insoumise patiente*

Remarquée par le jury  
Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES  
Club Défense Balard-Arcueil  
Ligue Île-de-France

## Lettre au petit garçon dont je me souviens encore

**T**e souviens-tu, toi, de ce joli jour du mois de mai 1949 ? Du 13 mai exactement.

Nous sommes à Paris, dans le 19<sup>e</sup> arrondissement. Rue de Crimée.

J'ai 18 ans. Je suis employée comme domestique chez un couple de vétérinaires. Lui officie aussi comme maréchal-ferrant. Te souviens-tu des coups sur l'enclume qui rythmaient parfois les journées ?

Le couple a 2 enfants. Je tiens la maison : entretien de l'appartement, soins au linge, confection des repas et prise en charge des enfants hors temps scolaire.

Ce jour-là, il fait très beau. Si beau que j'ai ouvert la fenêtre de la cuisine, située au rez-de-chaussée. Midi approche et je surveille la cuisson du poulet aux morilles. Peut-être son arôme est-il venu te chatouiller les narines ?

Toi, je te vois fréquemment. Tu as quoi ? 12 ans ? L'âge de l'innocence. Tu sembles heureux. Tu chantes souvent une chanson de Georges Guétary « Caballero ». Cela donne :

« Un Caballero revient de Grenade !  
Un Caballero chante son aubade !  
Un Caballero n'est pas un poète !  
Un Caballero n'en fait qu'à sa tête ! »

Mais ce jour-là, brusquement, ton chant s'arrête. Des pleurs le remplacent. Et tu restes figé, là, à deux pas de ma fenêtre. Un monsieur arrive à ta hauteur et te demande la raison de tant de larmes. « J'ai fait tomber mon sac. Les œufs sont cassés... ».

L'homme constate les dégâts. Il sort son portefeuille, te donne quelque argent. Tu le remercies chaleureusement. Un grand sourire éclaire désormais ton visage. Et tu pars en courant et en criant encore « merci, merci ». Je suppose que tu retournes à la crèmerie, un peu plus bas, vers la rue des Flandres.

J'avais 18 ans. J'ai été très émue par cette scène. Peut-être aurais-je voulu pouvoir être à la place de ce monsieur si généreux ?

Ceci est arrivé il y a 70 ans. À 88 ans, je pense encore à toi, à ton

chant du « caballero ». Qu'es-tu devenu ? Qu'as-tu fait de ces 70 ans ?

J'imagine tous les possibles, et même que tu puisses lire cette lettre...  
et te reconnaître.

Mention  
Sylviane MORET  
Club Sportif Artistique Défense Nationale Roanne-Mably  
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes



## Mon cher Louis,

Cette lettre, je te l'écris de très loin ! J'espère qu'elle te parviendra afin que tu sois témoin de ce que ton peuple maternel a subi.

Aujourd'hui je te passe le flambeau de l'histoire, pour que la mémoire perdure et que jamais ne se reproduisent de telles exactions.

Le Cambodge, terre de tes ancêtres, sol souillé par tant d'atrocités. Cette révolution Khmer rouge, parue si idéale au début, et qui n'a finalement été que l'origine d'une haine sans aucune humanité. Comment comprendre la victoire d'un dictateur, Pol Pot, et l'asservissement de tout un peuple, les Khmers ? Comment t'expliquer, mon cher Louis ? Tu es tellement jeune et encore si naïf.

Je me rappelle ce jour, le 17 avril 1975. Les bombardements américains pleuvaient. Deux hélicoptères de l'ambassade américaine étaient partis en panique. Dans la ville de Phnom Penh régnait l'angoisse, les Khmers rouges étaient arrivés. Dans mon salon, entouré de mes cinq enfants, j'essayais de rassurer ma femme qui était enceinte. Terrorisés, nous regardions par la fenêtre les gens qui commençaient à se rassembler dans la rue, lorsque des Khmers rouges firent irruption dans l'appartement. Ils nous sommèrent de rejoindre cet attroupement. C'était l'incompréhension totale. Nous étions tous là, tétanisés, entourés de Khmers armés de kalachnikovs.

Commença alors l'un des plus grands exodes du XX<sup>e</sup> siècle. Ils nous ordonnèrent de marcher, encore et encore. Tous les habitants des villes furent dirigés vers la campagne. Sous prétexte de nous protéger des bombardements américains, Pol Pot mettait en place l'exécution de son plan ; cela, nous le comprîmes hélas que bien plus tard. Un Cambodge nouveau devait s'éveiller, où tous les citadins, les « anciens mondes » avaient pour mission de rejoindre les « nouveaux mondes » en produisant, en travaillant sur les rizières. Pol Pot ambitionne d'instaurer un régime communiste inspiré par Karl Marx, qu'il avait étudié dans sa jeunesse au Quartier latin à Paris. Fini les intellectuels. Place aux paysans.

D'un seul coup nous avons perdu toutes nos libertés. Je ne sais pas si tu peux concevoir, mon cher Louis, un tel bouleversement. Ces hommes habillés de noir avec leur foulard rouge ont cru renouer avec l'histoire de nos ancêtres qui, au XII<sup>e</sup> siècle, avaient élevé les temples d'Angkor. Ils ont cru que l'idéologie marxiste pouvait transformer notre pays, le Cambodge. Ils l'ont bel et bien transformé, c'est certain, mais en exterminant près de deux millions de ses enfants, en déportant tous

les citadins vers la campagne, en éliminant toutes les élites qui ne croyaient pas à cette révolution rouge. Ils ont fait vivre un véritable traumatisme à chaque Cambodgien.

Je sais que c'est difficile à entendre, impossible à comprendre, mais nous ne pouvions plus aimer, le mariage d'amour était interdit, l'amitié devenue contrôlée, impossible. Chaque délation nous rapportait quelques grains de riz supplémentaires et la superficielle reconnaissance d'un ou deux Khmers rouges. Les sentiments à l'encontre du régime devaient être cachés. Comme dans *1984* de George Orwell, ce régime ne laissait aucune place aux opinions, seule la pensée unique pouvait subsister. Nous avions la même utilité que des machines destinées à produire pour l'exportation. Nous étions broyés par cette volonté inflexible. Des écorces de riz mélangées à de l'eau boueuse composaient nos repas. De misérables cabanes en bois nous servaient de toit. Nous vivions comme des bêtes de somme.

Tous les soirs, on nous réunissait pour chanter les louanges à la gloire du régime, féliciter chaque mesure prise, remercier cette révolution rouge. Il n'y avait plus de place au débat. Les enfants, dont les miens, souffraient peut-être un peu moins. D'abord parce qu'ils étaient plus résistants, ensuite parce qu'ils conservaient une infime part d'insouciance. Mais ils manquaient de tout ce qui est essentiel à leur âge, nourriture, éducation, liberté et surtout amour maternel. Telles les jeunesses hitlériennes ou soviétiques, tous étaient embrigadés, beaucoup armés et certains s'empressaient même de défendre le « Kampuchéa démocratique » en informant les autorités Khmers rouges des propos ou gestes de leurs parents contre le régime. C'était ignoble, honteux, mais les véritables valeurs n'existaient plus. Comment accorder sa confiance, à qui, et pourquoi ? Heureusement, je savais ma femme en relative sécurité. Elle gardait les petits enfants de celles qui cultivaient, construisaient ou fabriquaient.

Progressivement, la terreur et la haine ont pris possession de notre beau pays, le Cambodge. Insidieux mais inéluctable, le plan fonctionnait. L'intelligence et le savoir étaient bannis. Presque plus aucun médecin ou avocat n'a survécu au nouveau régime. Tu l'ignores peut-être, mon petit Louis, mais j'étais moi-même un homme de lettres, un homme de lettres d'origine vietnamienne, cible idéale programmée pour disparaître. Tous les jours pourtant, je travaillais dur et participais activement aux réunions afin de passer inaperçu et survivre. Un soir, après notre maigre repas, alors que je préparais docilement l'arrivée d'un dignitaire du parti, on m'arrêta. Un camarade, sans doute jaloux d'un rien, comme on peut l'être dans ces périodes misérables, aurait

rapporté au chef Khmer rouge de Kratie, village où nous nous trouvions, que j'étais un espion vietnamien. L'extrême tension qui existait entre le nouveau régime et le Vietnam facilita un jugement rapide.

On m'emmena dans un bois, là où avaient été transportées de nombreuses personnes qui, soi-disant, devaient changer de village. Il faisait nuit. À travers les arbres fantomatiques j'aperçus une grande fosse d'où s'échappait une odeur de putréfaction. Celui avec qui j'avais partagé mon riz le matin m'obligea à avancer. Dans cette atmosphère pestilentielle, mes yeux qui scrutaient le trou béant s'arrêtèrent sur des dizaines de corps entassés, des cadavres qui s'amoncelaient, un épouvantable charnier. J'allais bientôt les rejoindre. Des Khmers rouges avaient emmené avec eux les villageois afin qu'ils assistent à mon exécution. Lorsque le canon du pistolet heurta ma nuque, mon dernier regard fut pour ma fille Chanthy.

J'aurais tant aimé lui épargner cette vision d'horreur.

Je ne crois pas que tu recevras réellement cette lettre, mon cher Louis, mais tu en parcourras bien d'autres pour t'éclairer sur ce génocide. Ce testament posthume, je l'ai voulu et écrit en songeant à toi, mon petit-fils, à notre pays et à tous ceux qui y sont ensevelis.

Si mes pensées te parviennent quand même de là où je suis, explore tes forces et tes faiblesses sans tricher et sois fier de tes origines.

J'aurais adoré te rencontrer.

*Depuis les cieux, ton grand-père qui t'aime*

Prix Jeune auteur  
Louis DUMURGIER – 15 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## Mon très cher ami,

**A** la veille de mon départ je t'adresse ces quelques lignes pour te remercier de toutes ces années passées ensemble.

J'ai beaucoup réfléchi et, aujourd'hui, je me rends compte de la valeur d'une vie, de sa véritable valeur. Je vieillis, tu vieillis, et plus le temps passe, plus nous nous rapprochons de la fin, ce dernier sommeil. La mort, cette lointaine connaissance que j'ai crue apercevoir à plusieurs reprises. Je l'ai toujours sentie, invisible mais présente, rusée et hypocrite. Elle me frôlait et s'envolait, partait et revenait. Une nuit, silencieuse, elle est venue chercher mon arrière-grand-père, dédaignant l'enfant naïf que j'étais. Plus tard, au détour d'un chemin, elle a pris tragiquement mon oncle, me laissant dans le plus grand désarroi.

Tu le sais, toi mon camarade de toujours, du temps, voilà ce qu'il nous manque, et pourtant, nous nous obstinons à le gaspiller futilement, sans raison. Pour rien... Ne fais pas les mêmes erreurs que moi, notre vie quelle qu'elle soit doit être vécue pleinement.

J'ai longtemps cherché ma place dans l'existence. Faire comme tout le monde, rentrer dans le moule, attendre et ignorer les choses pour repousser la mort.

Non, moi, aujourd'hui je te le dis, je me sens vivant lorsque je cours, lorsque j'avance et que le vent gifle violemment mon visage. Quand la pluie battante laisse couler le long de mes tempes brûlantes ses gouttes d'eau glacées, mon cœur s'emballe, mon esprit exulte et mon âme s'élève. C'est à travers l'effort que je me sens plus fort, plus grand, vivant.

Je te l'accorde, je n'ai pas toujours été comme ça. La flemme avait souvent raison de moi, mais avec de la motivation on parvient à tout. Mourir sans avoir vécu. Voilà ce que je crains le plus...

Je veux être et non paraître. Je crois fermement qu'au fond qu'importe nos diplômes, nos idées, notre situation, réalisons humblement et sincèrement des choses petites ou grandes, l'essentiel est de se nourrir des merveilles de l'existence. Quand le sablier aura fini de s'écouler, quand mon heure viendra, j'aimerais regarder derrière moi sans regret.

Toi, mon compagnon d'enfance, un jour on se retrouvera, j'en suis certain. Nos angoisses passées, nos fabuleux souvenirs referont surface pour enrichir notre futur. Une main tendue pour traverser la rivière ne s'oublie jamais.

Si la ville et ses lumières trompeuses te tourmentent, si la foule anonyme t'écrase, rejoins-moi.

Demain, je prendrai la route d'un pas assuré et serein. Il y a encore tant de choses à découvrir, de couleurs à admirer, d'odeurs à respirer. Je serai heureux de t'avoir à mes côtés. À deux, nous défierons la grande faucheuse qui rôde sans relâche. À nous voir si vivants, furieuse, elle s'éloignera, nous laissant encore de belles années devant nous.

Viens, quand tu voudras cheminer avec moi, mon très cher camarade, nous apprendrons ensemble la sagesse de vivre pleinement.

À bientôt,

*Ton ami*

Mention Jeune auteur  
Eudes ABRAHAM – 17 ans  
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche  
Ligue Ouest

## Épilogue

« La littérature est la preuve que la vie ne suffit pas. »

Fernando Pessoa

**I** l fallait oser. Il faut toujours commencer par oser.

Dans l'expression « concours littéraire » il y a en effet deux mots et deux dimensions. Si l'adjectif « littéraire » nous régale d'avance de sa promesse de « choses écrites », fidèle à son origine du XII<sup>ème</sup> siècle, de sa variété offerte de voyages, d'émotions, de rencontres et de souvenirs gravés dans le marbre des mots, il peut aussi impressionner l'auteur amateur et solitaire devant sa feuille ou son écran. Alors quand de plus il s'unit à la perspective d'un concours, à sa dimension scolaire de compétition et d'évaluation, il faut d'autant plus de courage.

Il faut le courage d'extraire des mots parfois secrets, parfois modestes, parfois tourmentés, parfois délirants, du silence d'une chambre ou d'un bureau, de l'intimité d'un cœur ou d'une imagination, du tapage parfois nocturne des pensées, pour les offrir, les livrer, non seulement à la découverte mais aussi au jugement.

Alors que nos candidats sachent, qu'ils soient ceux de cette année ou ceux que j'espère nombreux dans les années à venir, que les membres du jury et moi-même, les remercions. De ce cadeau, de cette confiance, de ce partage. De ces voyages dans le temps, dans l'espace, dans les légendes. De ces confidences, de ces hymnes, de ces exercices de style. Merci pour notre plaisir, nos échanges, nos coups de cœur parfois unanimes, parfois individuels, qui rappellent à quel point notre subjectivité s'exprime dans nos choix, et que chaque texte peut avoir son succès.

Merci à vous d'aimer les mots au point de vous souvenir que leur spontanéité a du charme, mais aussi que les embellir est un art qui va jusqu'au ravissement.

Écrivez, rêvez, travaillez, « *Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage, Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, Polissez-le sans cesse, et le repolissez, Ajoutez quelquefois, et souvent effacez* » comme le conseillait Boileau, et puis venez nous rencontrer et nous séduire, libérez vos écrits, offrez-les, rendez-les vivants car ils sont nés pour être lus.

Osez. Il faut toujours commencer par oser.

Audrey MAS  
Présidente du jury 2020

# PALMARÈS DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2020

## Grand prix

**Clotilde HÉRAULT**

Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

*Pour les œuvres présentées en catégories A, B et C*

## Prix Spécial du jury

**Tom FLAMERMONT**

Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche

*pour Fléau de l'Oubli*

## Prix de l'Imprimerie Nationale

**Élisabeth REININGER**

CSA Base aérienne 123 Orléans-Bricy

*pour Chichowa et le tableau blanc*

## CATÉGORIE A : Poésies

1 <sup>er</sup> prix	Élodie BRUTINEL-LARDIER CSLG Gap	<i>Dalésque matin Dans les yeux de ma mère</i>
2 <sup>e</sup> prix	René BESSET CSA Mérignac-Beauséjour	<i>Mais... Pourquoi ? Au-delà des portes closes</i>
3 <sup>e</sup> prix	Laurent DELANNOY CSLG de Franche-Comté	<i>Faut-il dire à ceux... J'aurais pu</i>
Mention	Clotilde HÉRAULT Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine	<i>Nuit magique</i>
Mention	Claude ANTOINE CSLG Bourgogne	<i>Mon amour</i>
Mention	Renaud ROHRL CSAG Strasbourg	<i>Le ciel de la nuit</i>

### Prix Jeune auteur :

1 <sup>er</sup> Prix	Marie DELPINO CSA EPA Saint-Ismier	<i>Le stylo plume De ma fenêtre</i>
2 <sup>e</sup> Prix	Claire SCION CSL Lycée militaire Autun	<i>Pour les enfants de demain Ce qu'on appelle la détermination</i>
3 <sup>e</sup> Prix	Ysabel DUCHEMIN CSE PNM La Flèche	<i>Parfait Noir rime avec désespoir</i>

*Mention jeune auteur :*

Soazic CHÂTEAU CSE PNM La Flèche	<i>La vie d'un cœur meurtri</i>
Marie-Lou ABOUSSOUAN-LA ROCCA CSA EPA Saint-Ismier	<i>Minuit</i>
Éva LE PODER CSA EPA Saint-Ismier	<i>La règle</i>
Louis MAILLARD CSA EPA Saint-Ismier	<i>La gomme</i>

**CATÉGORIE B : Contes, légendes et récits merveilleux**

1 <sup>er</sup> prix	Clotilde HÉRAULT Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine	<i>Pierre Papillon</i>
2 <sup>e</sup> prix	Élisabeth BRONCARD CSAD Angers	<i>Le vieux grenadier La rivière, la terre et la neige</i>
3 <sup>e</sup> Prix	Thierry ZEH ASA ISL Saint-Louis	<i>Déesse du matin</i>

*Prix jeune auteur :*

Camille DENNEMONT CSL 11 <sup>e</sup> RAMA La lande d'Ouée	<i>La maladie du rêveur</i>
---	-----------------------------

**CATÉGORIE C : Récits et nouvelles**

1 <sup>er</sup> prix	Clotilde HÉRAULT Ligue FCD Nouvelle Aquitaine	<i>À venir</i>
2 <sup>e</sup> prix	Marie-Odile CORSETTI CDBA Balard-Arcueil	<i>Réhabilitons le cheval de d'Artagnan</i>

*Remarqué par le jury :*

Jean-Charles ALLÉONARD CSL 54 <sup>e</sup> RA Hyères	<i>Le camp allemand</i>
---	-------------------------

*Prix jeune auteur :*

Tom FLAMERMONT CSE PNM La Flèche	<i>Le Fléau de l'Oubli</i>
-------------------------------------	----------------------------



### CATÉGORIE D : Réflexions

1 <sup>er</sup> prix	Philippe MUSE CSAG Suippes	<i>Trop c'est trop</i>
2 <sup>e</sup> prix	Mylène JACQUET CSLG Ajaccio	<i>Assassinée...</i>
3 <sup>e</sup> prix	Kilian GOULOIS CSE PNM La Flèche	<i>La force cohésive</i>
3 <sup>e</sup> prix	Armelle LORANS CSE PNM La Flèche	<i>Jeunesse et sacrifice</i>

### CATÉGORIE E : Lettre à...

1 <sup>er</sup> prix	Philippe MUSE CSAG Suippes	<i>Un couple à trois... Le poison</i>
2 <sup>e</sup> prix	Caroline IBERG CSAG Strasbourg	<i>Lettre de mon grand-père</i>
<i>Remarqué par le jury :</i>		
	Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES CDBA Balard-Arcueil	<i>Lettre ouverte à mon psychanalyste</i>
Mention	Sylviane MORET CSADN Roanne-Mably	<i>Lettre au petit garçon dont je me souviens encore</i>
<i>Prix jeune auteur :</i>		
	Louis DUMURGIER CSE PNM La Flèche	<i>Mon cher Louis</i>
<i>Mention jeune auteur :</i>		
	Eudes ABRAHAM CSE PNM La Flèche	<i>Mon très cher ami</i>

**JURY  
DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2020**

**PRÉSIDENTE**

Audrey MAS  
Professeur de lettres  
Grand prix 2008, 2010, 2017

**MEMBRES DU JURY**

Isabelle LE GUEN  
Grand Prix 2018

Danielle PLANSON

Administratrice  
Société Académique Arts-Sciences-Lettres

Lucile THEVENEAU

Conservateur de l'Atelier du Livre  
Imprimerie Nationale

Julien ALTENBURGER

Grand Prix 2019

Jean-Pierre CASAMAYOU

Rédacteur en chef du magazine *Le Piège*

Jean-Lou MONOT

Grand Prix 2016

Patrick ROUZAUD

Metteur en scène et comédien

## REMERCIEMENTS

aux membres du jury,

aux participants,

aux ligues,

et aux clubs,

à Gisèle DESCHAMPS  
Vice-présidente de la FCD  
conseiller technique lecture-écriture  
de la Fédération des clubs de la défense,

et tout particulièrement à notre partenaire officiel  
Groupe Imprimerie Nationale



pour son soutien.

*«Écrire, c'est dessiner une porte  
sur un mur infranchissable,  
et puis l'ouvrir.»*

*Christian Robin  
L'homme - joie (2012)*



Extrait de l'illustration "Le chien" © Bernard Pissot - ASIAL/Vergès

FCD

Florilège 2020

Concours Littéraire